

action poétique

Ataol Behramoglu

Nazim Hikmet

Yunus Emre

53

Maurice Regnaut

L'IDÉOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

POÉTIQUE FONCTION RÉVOLUTION

SÉMIOLOGIE DISSEMINÉE PARAGRAMME

BLANCHOT ZÉRO ÉROS BATAILLE

SCHIZO FIGURE ANTI STRUCTURE

MACHERY PRODUCTION SUJET

RÉCIT FASCISME FAYE

Revue trimestrielle
LE PAVILLON
ROGER MARIA EDITEUR

La poésie doit avoir pour but la vérité pratique

53

action poétique

L'autre de la théorie : Elisabeth Roudinesco	1
Lettre de Californie : Mitsou Ronat	8
Le régime du texte : Pierre Kuentz	19
Sur deux lectures sémiotiques : Jacques Roubaud	24
Par Blanchot désigné : Patrice Cocâtre	28
« Cri-Tic » et idéologie : J. Attié	39
Bataille : Mitsou Ronat	43
Sur la production littéraire : Yves Boudier	50
Poésie : Henri Deluy	58
Questions	66
Y a-t-il une théorie du récit : entretien avec J. P. Faye	78
Reclam Negatur : Maurice Regnaut	99
Poème : Yunus Emre	102
Une lettre et un poème : Nazim Hikmet	105
Un aveugle : Ataol Behramoglu	108

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy

COMITE DE REDACTION :

Claude Adelen, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Elisabeth Roudinesco, Bernard Vargaftig.

ADMINISTRATEUR : Michel Ronchin

DIFFUSION : Odéon Diffusion, 24, rue Racine, Paris (6e).

LE PAVILLON, ROGER MARIA EDITEUR, 5, rue Rollin, Paris (5e).

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 30 F. Etranger : 36 F.

France : 8 numéros : 60 F. Etranger : 72 F.

Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.

C.C.P. : Action Poétique, 19, rue Emile-Dubois, Paris (14e) 4.294.55 Paris.

Gérant responsable: H. Deluy

Dépôt légal: 2e trimestre 1973.

Imprimerie St-Thomas 67100 Strasbourg-Neudorf

...il reste pourtant un recours, mais d'une autre nature: un transfert cette fois, le transfert de l'impossible solution théorique dans l'autre de la théorie, la littérature. Le «trionphe fictif», admirable d'une écriture sans précédent: la nouvelle *Héloïse*, l'*Emile*, les *Confessions*. Qu'elle soit sans précédent n'est peut-être pas sans rapport avec «l'échec», admirable, d'une théorie sans précédent. le contrat social.

Louis ALTHUSSER

(cahiers pour l'analyse 8)

Sans doute est-ce une gageure de consacrer un numéro de revue à faire la critique des implications idéologiques de la théorie littéraire. Plutôt qu'une «théorie» qui serait faite de fragments empruntés ça et là tantôt à la sémiotique tantôt à la psychanalyse, voire à la «révolution», nous proposons ici un bilan: l'analyse de quelques thèmes, de quelques mots-clés, qui depuis deux décennies hantent la scène du discours littéraire. Ce discours, celui de la littérature, celui sur la littérature, qu'il se veuille «moderniste», d'avant-garde ou formaliste, recèle en son fond quelques présupposés mai éclairés, occultés la plupart du temps par les catégories du «renouveau», de la «formalisation» ou de la «révolutionnarisation». Le «nouveau» ou ce qui se présente comme tel, n'est bien souvent que la répétition d'un même processus. Sous de nouvelles couleurs ressurgissent imperturbablement d'anciens conflits, d'antiques argumentations. La crise du discours universitaire en matière de littérature n'est que manque de recettes et l'élan mis à ressasser la «nouvelle critique», puis la «nouvelle nouvelle critique», est la preuve que la crise n'est point dans la théorie, mais dans sa reprise par l'idéologie dominante. Un certain bilan historico-critique reste à faire et les lendemains ne chanteront guère sur les renversements et les décentrement qui n'en sont point. N'opère pas qui veut à tout moment une révolution copernicienne. Et il ne suffit pas en la matière de déplacer un centre pour qu'une question nouvelle surgisse.

Depuis les temps maintenant lointains où Roland BARTHES dans la foulée de la sociologie française lançait les mots d'ordre de «modernité», d'écriture, d'écrivain «non auteur» (1), les choses à regarder de près ont peu changé et la percée massive de l'esprit linguistique dans la démarche critique ne fait rien à l'affaire. Car les quelques termes qui furent lancés sur le marché par les écrivains groupés autour de la revue *Telquel* et qui tinrent durant les années 1960 à 1970 le haut du pavé en matière de dogmes, ces termes ne sont que la reprise, sous couvert d'une terminologie qui relève, comme dirait J. LACAN de la «linguisterie», de ceux de la sociologie bar-

thésienne. A la «modernité» répond l'«avant-garde», à «l'écriture zéro», les notions de «texte», de «gramme», de «trace». A celle d'écrivain «non auteur» répond enfin la notion de sujet zéro, ou «zérologique»; certes la circulation des concepts se poursuit; la «trace» importée de la métaphysique post-heideggerienne de Jacques DERRIDA (2) donne à la notion d'écriture une caution de sérieux philosophique dont elle étalt dépourvue. Le signifiant importé de SAUSSURE par la voie d'une théorie Lacanienne mal assimilée dote le «non auteur» sujet d'un statut psychanalytique que lui refusait par essence la démarche sociologique. Enfin la «coupure» qui nous vient de BACHELARD via «LIRE LE CAPITAL» (3) nous est rapportée tout au long d'un curieux démarcage idéologique qui consiste à nommer textes de l'en-soi révolutionnaire ceux de BATAILLE, ARTAUD, ROUSSEL, MALLARMÉ, LAUTRÉAMONT, etc...., lesquels émergeraient d'une gangue bourgeoise désignée sous le nom de littérature. La coupure, le texte, ne sont que les autres noms du Même: la sacro-sainte «modernité» où R. BARTHES désigne dans la «coupure» opérée par FLAUBERT la révolution copernicienne de la littérature.

Mais en ces quelque vingt années qui séparent le «degré zéro de l'écriture» de «S/Z» (4), l'idéologie structuraliste a fait sur la scène de la critique littéraire une percée massive. Tantôt avec prudence, les formalistes russes aidant, on tente de définir une Poétique (5) qui s'en tiendrait à la littéarité même. Tantôt en une variante dégradée, la Glossématique danoise venant à la rescousse de la sociologie, on tente l'aventure du signe; celui-ci est partout, la sémiologie est la nouvelle façon de penser le monde; l'homme n'est plus l'homme, mais «l'homo significans» pris dans la loi universelle du syntagme et du paradigme. «Système de la mode» est certes l'épisode comico-tragique par excellence de cette entreprise; mais les «mots et les choses» de Michel FOUCAULT reste malgré tout le sérieux d'une démarche qui vit le jour de façon éclatante dans «Naissance de la clinique» (6) comme le symptôme d'une répétition de l'idéologie positiviste. La coupure, aidée des catégories de la rhétorique, continue sa percée. Le «lisible» qui selon R. BARTHES désigne ce qui peut être lu, le passé, l'ancien, Balzac, etc. et qui relève de l'activité critique par opposition au «scriptible» déterminé par le concept de texte et qui relève de l'illisibilité, le lisible donc est seul objet de la critique littéraire. Le scriptible, lui, est intouchable puisque par essence il appartient à l'ordre de la modernité «en train de s'inscrire». L'imposture consiste en ceci que devant le texte, la modernité et le scripteur-sujet, la théorie, la critique, bref le discours de la «rationalité» n'ont d'autre recours que la parole silencieuse du mime. Tel est au fond l'aboutissement d'une démarche qui choisit dans le retour à la parole blanche, où BLANCHOT désignait le fondement même de la démarche écrivante, le lieu impossible de son propre discours. Mimer le texte même, telle est bien la visée d'une théorie sémiotique du texte qui donne à croire que les anciennes recettes introduisent à une nouvelle logique du sens.

Je voudrais ici donner un exemple, lorsque Jacques LACAN (7) souligne l'errance d'un discours qui viserait à dire le vrai sur le vrai, montrant à l'encontre des idéologues de la structure l'impossible du méta-langage, il ne propose pas pour autant à la théorie de l'inconscient d'être le mime de son objet. Que le discours analytique soit discours de l'inconscient dans la mesure même où tout langage est langage du désir, n'implique pas que le discours théorique soit réduit à la magie du silence. Car rien alors ne s'énoncerait, ni le symptôme de l'hystérique en sa parole de «corps» ni le langage qui serait la simple transparence du cri ou du geste.

Le discours scientifique est construit comme un délire. FREUD en l'annonçant montra, renversant par là-même la théorie de la connaissance de la philosophie classique, l'instance paranoïaque de toute connaissance humaine. Toute théorie n'est point délire, tout délire n'est point théorie; c'est pourquoi la reprise dans le discours de l'analyste de celui de l'hystérique n'est point son reflet, au contraire du discours médical. Or le rejet par la critique littéraire dogmatique du scriptible, le retour au silence ou à la parole blanche, la régression dans le texte ou dans le «paragramme» équivaut à reproduire, à réinscrire dans un imaginaire de la «théorie globale» le «texte exclu» sous sa forme mimée. Tel est le destin tragique d'une démarche sémiotique, qui se condamne d'emblée à la paraphrase.

Le «paragrammatisme» qui fut en vogue quelque temps dans l'avant-garde universitaire et qui consiste à retrouver en tout texte, le sens qu'on lui impose, souligne l'aboutissement d'une épopée où dire le vrai revient à prendre le langage pour un métalangage. La théorie de la «dissémination» (8) sœur jumelle du paragramme, retrouve outre le sens dans la polysémie des grammaires, le «germe» du langage lui-même, son origine sans cesse changeante. Que l'idéologie organiciste, inspirée des formes tantôt ontogénétique, tantôt épigénétique de la biologie du temps passé fasse ici retour, cela n'a rien d'étonnant quand on sait l'analogie postulée par la «philosophie structuraliste» entre le code génétique, la trace archaïque, le texte, et la «structure» du langage.

Ce perpétuel va et vient du théoricisme au pragmatisme, du langage au cri, de la parole au geste, du texte au mime n'est pas le seul apanage du modernisme littéraire. Il est à lire dans l'ensemble de l'œuvre critique de Georges BATAILLE depuis «la part maudite» à «l'érotisme» en passant par «l'expérience intérieure». Mitsou RONAT se propose ici de mettre à jour le mécanisme d'une idéologie littéraire après coup qui présente le psychosociologisme de l'Eros, le sacré, la transgression, l'idéalisme religieux et l'anthropologisme réactionnaire comme les formes les plus accomplies du modernisme révolutionnaire. Jacques ROUBAUD et Pierre KUENTZ analysent pour leur part le mal fondé de l'utilisation d'une doctrine formaliste à des fins dogmatiques. P. COCATRE montre que les concepts proposés par BLANCHOT ont partie liée avec l'ontologie heideggerienne. H. DELUY s'interroge sur la validité des critères relatifs à la détermination d'une «instance poétique du langage». Nous écrivait de CALIFORNIE, M. RONAT exprime son scepticisme quant au succès relatif du symbolisme et de la sémantique générative.

Certes G. BATAILLE reste, comme M. BLANCHOT, un écrivain irremplaçable. Cela ne saurait empêcher, pour l'un comme pour l'autre que soit précisée leur appartenance philosophique ou idéologique, afin que le déguisement matérialiste a posteriori ne cache pas le vêtement idéaliste. Le texte, le signe, la littérarité eurent dans différentes revues d'avant-garde et universitaires leurs jours de gloire. Les applications ça et là ne furent, le talent mis à part, guère fructueuses. L'effet en retour d'une impasse idéologique se fit sentir dans la théorie. Le signe clôturait l'expérience; la structure, le signifiant, la loi, imposaient au geste, au cri et à la folie leur main gantée de fer. Tandis que du côté de la théorie, M. Chomsky, non sans quelques «bavures» psychologues, préparaient les voies nouvelles d'une théorie de la syntaxe, les idéologues de l'anti-structure sortaient toutes volles dehors les griffes d'une tripe incantatoire. Il fallait que le signe éclatât en symbole, que la machine secouât le discours entravé.

Une fois de plus surgit la querelle du pragmatisme et du théoricisme, de la raison et de la folle, du langage et du cri.

Les circonstances politiques aidant, la «crise» du discours universitaire se faisant plus vive, le manque de recettes soulignant le manque à combler, l'influence enfin d'un chomskysme mal assimilé par l'université française, l'arrivée massive sur le marché du livre des ouvrages des anti-psychiatres anglo-saxons, tout cela péle-mêle fut à l'origine d'un retournement idéologique.

Le texte de Gilles Deleuze sur Proust (9) annonçait une démarche originale. Il tente de montrer à l'encontre d'une tradition que la «Recherche du temps perdu» n'est pas l'exposé d'une théorie de la mémoire involontaire, qu'elle n'a rien d'un «roman psychologique» ou psychologiste, que le temps perdu est aussi le temps à venir, que la Recherche est recherche de la vérité. Nous pourrions ajouter que si Proust produit une théorie implicite de la mémoire, celle-ci n'a d'intérêt que dans la mesure où elle participe (inconsciemment ou non) à illustrer ce que par le moyen de la psychologie scientifique, Freud démontre des lois de l'inconscient.

Mais avec l'Antiope (10) s'amorce quant à l'objet littéraire, un point de vue, qui pour intéressant qu'il soit, n'en demeure pas moins proche de la traditionnelle théorie de la norme ou de l'écart, qui du reste se trouve aussi chez R. Jakobson, les poéticiens et les sémiologues.

Ce nouveau courant, qui s'exprime dans les avant-gardes et dans l'université française tend à opposer à la poigne de la «structure» et à «l'impérialisme du signifiant» (11), la folle libération de la production désirante. La réédition des œuvres de W. Reich et le succès d'un certain néo-reichisme dans les milieux intellectuels ne sont pas étrangers à ce phénomène. Ce faisant on ne libère rien du tout, de même qu'on ne «transgresse» pas, on ne fait qu'ajouter une norme à la norme. A celle de la «structure» on substitue la norme plus mécaniste de la «production» et de la «folle» (la schizophrénie). Par ce tour de passe-passe on prétend ainsi mener à son terme la victoire du matérialisme contre l'idéalisme.

En luttant contre un fantasmatique impérialisme du signifiant, on ne fait que combattre des moulins à vent, en l'occurrence la représentation que le discours universitaire se fait de la théorie saussurienne (du signe) et de la théorie lacanienne (du signifiant). Négligeant le rôle de l'idéologie, on se trompe d'adversaire. Pris au piège du modèle structural, le discours des machines folles n'est que le reflet inverse de ce même modèle. L'empirisme rejoint ici le positivisme. Cette idéologie de «l'éclatement du signe» et de la lutte du corps dément contre la raison signifiante se retrouve dans des entreprises d'arrière-garde qui tentent de faire passer pour une nouveauté les vieilleries de l'esthétique traditionnelle et de la rhétorique classique. Le grand responsable du dogmatisme du signifiant étant le langage même, il faut pour dépasser ou transgresser sa loi, l'abolir en le dépossédant de sa fonction essentielle d'être langage où le sujet parlant trouve à se dire. C'est ainsi que J. F. LYOTARD (12) propose d'introduire dans le discours l'espace du figurable du corps, du désir, du scriptible, ce qui permet à la «matière» de se ressaisir dans le champ éclaté du signe et d'opposer à l'idéal univoque du langage, la polysémie des corps écartelés. Qu'à cela ne tienne, puisque pour FREUD «le travail du rêve ne pense pas», cela veut dire que «le désir ne parle pas, il violente l'ordre de la parole» (13). Nous voilà revenus au texte antérieur de la force tracée, inexprimable en mots, que le sujet ne peut, dans le silence occulte de son expérience intérieure, que mimer. Une telle

conception du langage s'apparente à celle développée maintes fois par G. BATAILLE. Le langage est pur instrument de la loi raisonnée et il s'oppose au spontanéisme vivant du cri et de la chair. Le langage est la négation du désir, etc... Le moins qu'on puisse dire est que le rejet de la parole dans l'énoncé de la raison raisonnée équivaut dans le discours tenu à cet égard au retour massif de la transparence, du communicatif, de la psychologie du cri, voire même du mentalisme. C'est évidemment en opérant la liaison du désir et du langage que J. LACAN rend patent le sens de la question freudienne, articulable le discours de l'hystérique, possible le discours de l'analyste.

En regard de ces quelques thèmes abordés, une question est posée à notre ami J. P. FAYE: y a-t-il une théorie du récit? Question laissée en suspens, mais qui permet au cours d'une discussion de comprendre que le désir ainsi «figuré» ou «producteur» est d'ordre énergétique et relève non d'une théorie de la Jouissance, mais d'une alchimie orgastique. N'y a-t-il pas dans les notions proposées par J. P. FAYE, «crédibilité», «sociologie des langages», «sémantique de l'histoire» quelques malentendus possibles qui feraient basculer la théorie de l'histoire du côté de la philosophie linguistique? Je me garderai dans une introduction succincte de conclure.

A propos de la question du désir, je voudrais souligner ceci: il est de bon ton aujourd'hui de renvoyer l'ensemble de l'expérience surréaliste aux nimbes d'un hégélianisme mal compris, d'opposer le «pape» BRETON idéaliste au «pape» BATAILLE matérialiste, lequel serait avec ARTAUD-la- peste, le tenant d'un «antisurréalisme théorique». Gilles DELEUZE n'hésite pas à reprendre cette querelle pour dénoncer avec vigueur la transgression d'une part, les effets malencontreux de la raison raisonnée de l'autre pour leur opposer la «schizo-poésie» d'ARTAUD l'exclu. Je crois insuffisant de s'en tenir là. André BRETON et ses amis essayèrent de nouer l'analyse de MARX et la découverte de FREUD, dans leur pratique de l'écriture d'abord, dans leur pratique politique ensuite. Essayant de situer la position de l'écrivain et de l'intellectuel dans la lutte des classes, ils ne confondirent jamais «révolution» dans l'écriture et «révolution» sociale. Par-delà l'évidente parapsychologie qui imprègne l'œuvre d'A. BRETON, par-delà le volontarisme politique, par-delà les mythes de la nouvelle vie et du grand bonheur, il apparaît que le surréalisme, en rejetant le travail formel du poète dans l'au-delà de l'inconscient, reconnu dans la découverte freudienne ce qu'elle avait sans doute de plus révolutionnaire: le lien de l'inconscient et du langage. Dans la notion d'écriture automatique, qui n'est pas sans rappeler l'automatisme de la répétition inconsciente, un transfert est à l'œuvre. Transfert de la théorie poétique — les surréalistes ne se soucient plus de métrique, de «contraintes formelles» — dans l'autre contraignant de la théorie = «l'inconscient-parleur». L'écriture automatique n'est pas expression d'un fond ontologique, elle est le lieu où parle l'inconscient. M. BLANCHOT signale cela: «la dictée automatique signifie non pas que dire reproduit ce qui est pensé, mais que penser est toujours déjà dire» (14). Autrement dit, le rêve a la structure d'une phrase, et l'inconscient celle du langage.

Ce serait sans doute à la théorie littéraire d'étudier ce qui à chaque époque appartient à l'ancien et au nouveau. Non en termes de «modernité», mais en termes d'histoire de la théorie de la connaissance. On verrait ainsi que certains propos surréalistes devaient implicitement la théorie moderne de l'inconscient.

On a souvent reproché à la revue *Action poétique* son esprit polémique, son absence de doctrine, un certain ecclésiastisme, une forme de critique «négative». Si nous n'avons pas eu en la matière de «théorie d'ensemble» ou de «poétique générale», c'est précisément que nous considérons le dogme, ou l'argument d'autorité comme le manque théorique par excellence. J'en profiterai pour rappeler que nos critiques à l'égard de certaines excroissances théoriciennes — pour ne pas dire terroristes — se soldèrent par quelques propositions théoriques. Citons pour mémoire les travaux de Jacques Roubaud sur la métrique, inspirés par la théorie de Halle-Keyser; ceux de Mitsou Ronat sur Leiris, Joyce et les anagrammes de Saussure, où la théorie chomskyenne est appliquée à des fins non normatives; ceux d'Henri Deluy sur Karel Teige, Jdanov et la poétique, qui renouent par-delà une certaine tradition Lukacsienne avec un travail marxiste de lecture de textes et de doctrines; ceux d'E. Roudinesco consacrés à Raymond Roussel et à l'élaboration d'une théorie freudienne de l'art et de la culture; ceux plus directement «imaginaires» de P. L. Rossi à propos du récit (15); enfin les travaux d'information et de réflexion qui se sont traduits dans nos numéros spéciaux et auxquels l'ensemble de notre équipe a collaboré.

Ce numéro 53 est fait en sa topographie de ces fragments. Critique de «l'autre de la théorie», la littérature sans doute, mais aussi de l'idéologie qui sous-tend la plupart des doctrines poétiques et littéraires. Ce numéro refuse tout à la fois l'esprit de tendance et le style du dogme, mais conforme aux meilleures couleurs de l'Agit-prop, il n'exclut ni le combat, ni la prise de parti.

Puisqu'il me faut conclure et introduire en un seul texte, j'ajouterai, pour ma part, que si la théorie de l'inconscient donne par bribes, quelque élucidation de cet «autre de la théorie», cet objet (a) qu'est pour le discours analytique la littérature — la jouissance joue ici son plein rôle — elle contribue aussi à éclaircir ce qu'en un autre lieu tente de dénoncer une «théorie de la production littéraire». L. Althusser, P. Macherey, A. Badiou, l'ont en leur temps souligné, dénonçant le double vice de l'esthétique lukacsienne et de la psychologie de Plekhanov: l'illusion du reflet (16).

Cet «autre de la théorie» où le transfert s'inscrit en acte signifiant, Freud le mit à l'honneur, en même temps que l'«objet» du désir impossible, en un vocabulaire sans doute vieilli, arguant que le langage dans son ambigüité est «un»; que le discours soit du savant ou du poète, le second en sait plus que l'autre sur ce qu'il dit tandis que le premier essaie de «traduire» l'autre.

NOTES

- (1) R. BARTHES, «LE DEGRÉ ZÉRO DE L'ÉCRITURE», coll. médiations, Gonthier.
- (2) J. DERRIDA, «LA GRAMMATOLOGIE», coll. critique, Minuit.
- (3) L. ALTHUSSER, P. MACHEREY, E. BALIBAR, «Lire le capital», Maspéro.
- (4) R. BARTHES, «S/Z», coll. Tel Quel, Seuil.
- (5) voir les travaux de T. TODOROV et de la revue *Poétique*, Seuil.
- (6) M. FOUCAULT, «Les mots et les choses», Gallimard, «Naissance de la clinique», PUF.
- (7) J. LACAN, «Ecrits», Seuil.
- (8) J. DERRIDA, «La dissémination», coll. Tel Quel, Seuil.
- (9) G. Deleuze, «Proust et les signes», P.U.F.
- (10) G. Deleuze et F. Guattari, «L'Anti-Œdipe», Minuit.
- (11) Cette terminologie est employée par G. DELEUZE et J. F. LYOTARD, mais elle est présente déjà chez J. DERRIDA, qui n'hésite pas à faire de la théorie Lacanienne une phase de l'histoire du phonocentrisme occidental et du signifiant impérial.
- (12) J. F. LYOTARD, «Discours, figure», KLINKSIECK.
- (13) Idem.
- (14) M. BLANCHOT, «Le demain joueur», N.R.F.
- (15) Ces travaux sont publiés essentiellement dans les revues *Change et Action poétique*.
- (16) v. P. Macheray. «Pour une théorie de la production littéraire», Maspéro, et l'article que lui consacre Y. Boudier dans ce numéro. V. aussi les travaux des C.M.L.

Chomsky et la théorie littérale

Los Angeles, Novembre 1972

Bien chers amis,

Un incident vient de se produire, dans la bonne ville de Los Angeles, qui m'amène à reprendre, en ce moment précis, une conversation interrompue par autant de distance. Je vous charge d'en faire part à nos amis du comité de rédaction, et de collaboration discutante: notre ami Tzvetan Todorov vient de nous rendre visite. Événement universitaire, certes, suivant de près d'autres événements dont les conséquences sont encore trop (im)-prévisibles; les résultats des élections américaines. Aucun lien entre eux, bien sûr. Mais cette visite m'a donné l'occasion de réfléchir à un certain nombre de choses, et de vous envoyer quelques idées sur l'apport possible de la théorie syntaxique, élaborée par Chomsky, à la construction d'une théorie littéraire: comme vous me l'aviez parfois demandé.

Quelle peut être la voie générative dans ce domaine? Après quelque détour, je tâcherai de le montrer.

J'ai dû réviser nos classiques, à savoir le recueil des «Formalistes russes», et relire les articles réunis dans *Poétique de la Prose*, deux livres conçus par notre visiteur, en traduction et en production, respectivement. Sa conférence était centrée sur son article «Le secret du récit», c'est-à-dire sur le texte et le concept «L'image dans le tapis» d'Henry James, l'un des premiers théoriciens (anglo-saxons) qui se soit occupé des problèmes du récit.

Cette conférence, la discussion qui a suivi, me servent ici de point de départ. J'espère toutefois que le débat se poursuivra bien au-delà de cette lettre, et sur un ton tout aussi amicalement habituel.

Inutile, sans doute, de vous rappeler la Nouvelle de James (1). Tzvetan a dit ce qu'il pensait être le secret, le «truc», le procédé constitutif du récit: «L'image dans le tapis» n'est autre que l'accent mis, à tous les «niveaux», sur la quête elle-même, sur la **présence de l'absence**; c'est le secret qui compte, non la révélation, ni le trésor lui-même. Première conséquence: l'auteur (**présence** insignifiante et décevante) n'existe pas devant l'œuvre (**absence essentielle**); «la vie d'un artiste, c'est son œuvre»; la connaissance de l'auteur tue l'homme et l'œuvre même (cf. P.P., p. 177) (2).

Deuxième conséquence: le critique est un herméneute, il doit partir à la quête d'un sens qu'il ne trouvera jamais (on ne pourra jamais affirmer avoir trouvé la véritable interprétation de Shakespeare, répondit Tzvetan, et à ce sujet, I agree with him), car c'est cette recherche qui compte, et non la vérité. La critique n'est jamais vérifiable, ni falsifiable; Carlos Otero — grand chomskien de Californie — pose la question suivante: quelle est donc

la différence entre le critique et le lecteur «intelligent»? — «Aucune», fut-il répondu. «Mals, dis-je, Halle et Keyser, en trouvant la loi du pentamètre iambique (3) ont bien découvert quelque chose de «caché»? — Tzvetan répondit: mais le critique écrit, ce sont des linguistes, des poéticiens, des scientifiques. Somme toute, il convenait que seul le travail sur la forme pouvait avoir un caractère scientifique.

J'avais un peu réfléchi au problème qu'Elisabeth avait exposé (4) au sujet du Comment j'ai écrit certains de mes livres, de Raymond Roussel. Pourquoi devrions-nous croire James lorsqu'il nous dit qu'il n'y a «pas d'auteur dont on pourrait traiter», pourquoi devrions-nous appliquer à la lettre ses préceptes? Avant Elisabeth, les multiples commentateurs de Roussel ont vraiment cru que cet écrivain livrait le secret de sa production, alors qu'il écrivait un autre livre; ils ont cru à un Roussel produisant son propre «métalanguage». A mon avis, on a fait la même erreur avec James, en ce qui concerne cette proposition particulière de la mort de l'auteur. Car James nous envoie à Cracovie (5). Très subtilement, d'ailleurs. Consciemment et inconsciemment, ce qui nous importe peu.

Voici ma contre-argumentation. Que vos commentaires rendront plus exacte en terminologie, j'espère. James fait semblant de croire que le lecteur va croire à l'existence d'un vrai secret, emporté dans la tombe par les initiés, donc à jamais perdu. Le lecteur est supposé croire, qu'à cause de la mort des personnages ou des héros, il ne saura jamais, comme le narrateur, ce qu'était l'«image dans le tapis»; mais en fait le lecteur sait qu'il lit une nouvelle, et que cette histoire n'est pas imprimée dans la colonne des faits divers de son journal habituel. Le lecteur «intelligent», donc, comprend immédiatement, en finissant sa lecture, que James a construit de toutes pièces une intrigue sur la quête d'une chose qu'il n'avait pas l'intention de révéler, car le thème du récit est effectivement constitué par les multiples aléas du narrateur et de ses amis; voici quarante pages qui vont permettre de faire «vivre» un auteur, avec toutes les ambiguïtés du mot; je renvoie à l'une des dernières phrases-clé «she lived on it», ce qui veut dire «être au centre de sa vie» ou bien «en tirer ses revenus principaux». Et le critique continue à son tour «to live on it». Le lecteur satisfait de sa propre perspicacité ne va pas plus loin; il a déjoué, lui semble-t-il, la manœuvre de l'écrivain. Je dis, moi, qu'il faut commencer à ce moment précis l'investigation. Après ce jeu de passe-passe qui rappelle *La Lettre Volée* de Poe, commentée hautement (6) depuis, James put tout à son aise étaler ce que personne ne viendra voir, aveuglé par la «présence inessentielle» de l'auteur.

Tzvetan montre très bien dans son article que la majorité des nouvelles de James sont conçues sur ce modèle, on assiste à une succession d'événements et d'informations allant vers la révélation (ou non) du secret, qui coïncide avec la fin du récit. Or, si l'on rapproche le procédé des nombreux résumés qu'il offre des différentes nouvelles, pour montrer l'importance de l'absence, on s'aperçoit que les personnages masculins ne supportent que l'attente, effectivement, de personnes aimées et absentes, ou mortes, dans le fantastique, fantomatiques. La rencontre «réelle» est refusée, elle est soit empêchée par la mort juste avant le mariage, soit punie de mort juste après le mariage. Je cite, par exemple, ce passage concernant *l'Autel des Morts* (p. 173) :

«Un jour il rencontre un ami, Paul Creston, dont la femme est morte quelques mois auparavant. Soudain, à ses côtés, il aperçoit une autre femme que son ami, légèrement confus, présente

comme étant la sienne. Cette substitution de la sublime absence par une vulgaire présence choque profondément Creston... remplacer par elle le souvenir de l'absente est proprement monstrueux.»

Monstrueux, voilà le mot intéressant — dans sa disproportion, le symptôme. Etre choqué par. Comme certains ont été choqués par mon simple rappel de la simple définition de l'hystérique désir d'être insatisfait qui me paraissait convenir parfaitement au propos. Que la jouissance comme le récit, ne puisse, pour certains, survivre que dans l'insatisfaction, constitue un revers de médaille que le vocabulaire philosophique (l'essence/l'existence) avait eu soin de cacher. Le critique est-il lui aussi par «essence» un hystérique, ce qui serait une conclusion logique des prémisses todoroviens? Je ne le crois pas (forcément); nous avons l'enjeu de la discussion dans ces termes.

Mon hypothèse est renforcée par quelques arguments, que Tzvetan n'a pas mentionnés malgré la minutie de son analyse. A chaque indice concernant la découverte du secret est lié un indice «sexuel» :

- 1) lorsque le narrateur avertit Vereker que ses amis — futurs époux — entreprenaient la quête, ce dernier répondait that may help them, cela peut les aider.
- 2) Le moment de la découverte est lié au temple de Vichnou, dont on connaît le rôle fertile (cf. les innombrables scènes d'amours des bas reliefs);
- 3) le télégramme dit «Eureka. Immense» (immense signifie à la fois «très grand» et «excellent»);
- 4) bien que le narrateur insiste sur le fait que Corvick ne voulait pas vraiment se marier avant son départ aux Indes (cette insistance marquerait-elle gratuitement sa jalousie ou son antipathie envers sa fiancée?) on nous informe que la révélation se fera uniquement après le mariage. Le narrateur songe lui-même ensuite à épouser Gwendolen pour connaître le secret. (Cf. la grande secousse) (7).

Exposées de cette façon, les preuves «érotiques» paraissent grossières. Mais la liaison du «Sexual scenario» (je n'avais pas d'autres mots anglais en ma possession) à la forme du récit me paraît une issue des plus valables, permettant de sortir de Charybde et de Scylla, respectivement: la critique beuvienne du tempérament refusée avec raison depuis Proust, et «l'œuvre pour l'œuvre».

Voici comment je l'imagine. Il répond à l'exacte définition qu'en donne Vereker; sans mon «truc», je ne donnerais pas un centime de mon œuvre; il est visible partout, dans chaque livre, chapitre, paragraphe, lettre, virgule, mais personne ne le voit. Est-ce quelque chose de la forme ou du fond, demande le narrateur, qui ajoute «I felt... my distinctions pitiful», Je sens mes distinctions pitoyables. Or l'interprétation donnée par Todorov consistant à dire que la quête est le sens de la nouvelle (chez James) est en fait une interprétation sémantique (de contenu), comme il le dit lui-même (p. 162); «Le „style et les sentiments”, la „forme” et le „fond” disent tous la même chose, répètent tous la même image dans le tapis». J'ai souligné les conjonctions de coordination, car ce sont elles qui rétablissent les distinctions décriées. Par contre, l'hypothèse «hystérique» a l'avantage de lier entre elles deux formes, la forme du récit et la forme des structures fantasmatiques, créées par un certain voyage à travers le langage - affectif. Aucune biographie

en effet, si précise soit-elle dans la description des «sources» et de la vie quotidienne de l'«auteur», ne pourra être plus juste pour notre propos que l'œuvre elle-même, dans son organisation. Mais faire de l'œuvre une entité **Ex Machina** revient à nier son appartenance au langage — à un «social» qui annule la distinction individu/collectif, et reste dans l'entre-deux, — un miroir à langages, dirait Jean Pierre (8), — l'intersubjectivité de Lacan?

Nous devons donc tenir compte et ne pas tenir compte des théorisations de James sur lui-même et sur la littérature; il dit le vrai de son langage, mais il «rationalise» en élevant au stade théorique son propre rapport à la littérature, qui est littérature. D'où l'intérêt du jeu.

Nous sommes apparemment loin, bien loin de Chomsky et de son austère syntaxe. Non, j'y arrive. Encore un peu de patience cependant.

Car c'est de la forme et du fond qu'il s'agit, de ce retour en tapinois tout à fait prévisible par ailleurs, car dû à la linguistique qui sert à notre confrère de point de départ dit scientifique: celle de Hjelmslev. Le génial Saussure, dans son travail de pionnier (Chomsky dixit), dit un jour que dans la langue, tout était forme. Ses élèves ont écrit «une forme, et non une substance». Aïe!, du mot réintroduit on a oublié la négation, et Hjelmslev de traduire le „signifié” et le «signifiant» en „contenu” et „expression”, chacun recevant forme et substance. Nous voici à nouveau dans le son et le sens.

Martinet, du haut de sa chaire-Sorbonne, a proposé une variante de Hjelmslev, la double articulation du langage. Des éléments minimaux de son se combinent pour former des éléments minimaux de sens (phonèmes/monèmes), en résumé. Les deux théories partagent, avec dans une certaine mesure celle de Troubetzkoy et celle du Jakobson admirant les cybernéticiens, l'idée que la langue est un instrument de communication. N'appartiennent à la linguistique et au langage que ce qui a une fonction distinctive, ce qui correspond à un choix du locuteur en vue de la communication d'un message chargé du maximum d'information. Distinction du code et du message; le schéma (hélas) du destinataire et du destinataire. Un «mot», c'est l'ambiguïté du verre de vin, somme toute (- J'ai bu ou j'ai cassé - - -).

L'idéologie stratificatrice de substance a gagné la critique littéraire par ce biais, tout en affirmant son formalisme. Certes, la perversion ou l'hystérie, et les prisons portatives de l'idéologie régnante, font mal à la pensée, qui préfère se droguer dans une apparence de forme.

La grande question maintenant: qu'en est-il de la traduction-lecture des Formalistes Russes, à travers le carcan Hjelmslévien? Je me souvenais de ma joie intense, lors de ma première rencontre avec ces derniers. Pensée si souple et si précise à la fois. Même joie pour Saussure, pour les pionniers. Mais je crois avoir compris pourquoi cette joie était troublée dans les applications, disons, plus récentes, de leurs préceptes. Le trouble venait de l'utilisation de la fonction.

Tynianov met en scène l'évolution littéraire (9), décrivant comment, tout étant systématiquement liées, certaines formes pouvaient attendre longtemps leur fonction, et inversement, certaines fonctions attendre en vain leurs formes (ceci fait penser à l'histoire des théories mathématiques, et de leur interprétation en phénomènes physiques). Au contraire, les deux peuvent apparaître au même moment etc. A savoir, il existe une relative indépendance des deux séries. Plus exactement forme (littéraire: prose, poésie, odes, nouvelles, épopées etc., etc.), et fonction (sociale: genre élevé ou vulgaire, etc., etc.), entrent en relation par l'intermédiaire du langage. Celui qui a

écrit la «Mort du Vazir Moukhtar» (Paul que tu as cité!) (10) a écrit aussi: «La vie sociale entre en corrélation avec la littérature avant tout par son aspect verbal» (Th. de la L., p. 131). La fonction de la forme littéraire est donc une forme sociale, non un sens. «La «liberté» de création... cède sa place à la «nécessité» de création» (p. 132), dans laquelle la biographie de l'auteur a peu d'importance; celui-ci cependant a besoin d'être très vivant pour assurer la liaison, coupée ici dans une variante du New Criticism.

Tzvetan, dans son souci de rendre explicite ce qu'il pense être une théorie hjelmsléviienne implicite chez les Formalistes Russes, écrit (p. 11-12), «les méthodes... sous-entendues dans les travaux formalistes. Celles-ci sont admises a priori, et leur discussion n'est pas du domaine des études littéraires». (Il s'agit des méthodes linguistiques). «La littérature est un système de signes, un code...» (j'ai souligné). Ce présupposé le force à dire (p. 10): «La forme, pour eux, ... bref, c'est un ensemble de fonctions.» (j'ai souligné). Pratiquement, ces présupposés théoriques vont se traduire de diverses façons; je ne vais pas tout énoncer ici: vous n'aurez qu'à relire les textes en question pour vérifier. Tzvetan se trouve obligé de (ou plutôt: la linguistique qu'il a choisie l'oblige à) «dépasser» les Formalistes; par exemple, Propp (p. 230): «pour dégager la catégorie de transformation..., nous devons combattre le refus par Propp de toute perspective paradigmatique», celui-ci s'attachant à la syntagmatique, etc.

J'irai même trop loin, pour animer peut-être la discussion future, et provoquer? Il me semble que l'analyse des récits en termes de propositions logiques, réunies en «grammaire du récit», risque de constituer une variante notationnelle de la vieille Maxime de Potebnia (Th. L. p. 76), «L'art, c'est la pensée par images» (à savoir, «l'image est un prédicat constant pour des sujets variables»). Voici pourquoi la tâche est de résumer d'abord, de symboliser ensuite ce résumé de la façon suivante: séparer le nommable du descriptible, par exemple Pierrot, Pierrette versus X est comme ceci, Y fait comme cela, etc.; enfin décrire les différentes combinaisons de sujets et de prédicats (la paradigmatique). Laissant à la syntagmatique les règles d'enchaînement des propositions. Potebnia définissait la métaphore en termes logiques; ici, tout se réduit à des propositions liant un nom à une description (cf. p. 120). Les «transformations» narratives sont (en gros) des opérations d'enchaînement, sous des verbes comme penser, devoir, essayer, réussir, finir, etc.

Une fois de plus, cela ne doit pas vous étonner, je suppose, nous en avons déjà tellement discuté: même chose avec la sémantique générative, ou avec la schizophrénie de l'histoire proposée récemment; nous voyons la conception fonctionnaliste se rallier à la position logicienne. Le structuralisme américain est lié à la philosophie anglo-saxonne par un autre côté: par les conceptions behavioristes de leur psychologie, l'empirisme de la *tabula rasa*, et du «cerveau en friche» supposés avant l'acquisition des connaissances. Ainsi Harris avait proposé un *symbolisme mathématique* (par opposition au formalisme que Chomsky a découvert dans sa théorie des grammaires) qui paraphrase en notation nouvelle ce que l'on savait déjà des résultats de la description-classification. Ce fut notre sujet de conversation... il y a trois ans (11). La «grammaire du récit» procède de même: elle n'explique rien, d'une certaine façon, que l'on ne sache en lisant très attentivement les nouvelles. Ceci est normal, toutefois, dans une certaine conception de la science, suivante.

Nous avons, dans la même page 10, une affirmation qui contredit l'affirmation que je vous ai citée «la forme, ... bref, c'est un ensemble de

fonctions»: «Le fait que forme et fonction, ces deux faces du signe, peuvent varier indépendamment l'une de l'autre, empêche toute classification absolue». (j'ai souligné). Contradiction peut-être seulement apparente, mais qui a une conséquence importante: cela même qui permettait à Saussure de penser que la linguistique deviendrait science, empêche ici l'étude - - dans la mesure où, bien entendu, la science est considérée dans le livre comme un principe de classification, et d'attribution d'étiquettes; car, dit-il, «Toute étude, dès lors qu'elle se veut scientifique, se heurte aux problèmes de terminologie» (j'ai souligné). Si la science est une classification et que la classification est impossible, alors l'étude n'est plus scientifique, à mon avis, sinon dans l'affirmation de l'imprimerie. Le critique théoricien est toujours l'herméneute, pas beaucoup plus que le «lecteur intelligent». La critique est-elle toujours impuissante?

Je vais passer maintenant à ce que je vous ai promis au début, arrêtant de maltraiter les textes de Tzvetan, choisis d'ailleurs, pour mon propos, parce qu'ils avaient le mérite d'être suffisamment clairs pour être discutés, contrairement à bien d'autres. Mais j'en avais besoin afin de faire ressortir, par contraste, ce que Chomsky aurait pu dire au sujet de la critique littéraire, si son gouvernement avait cessé depuis longtemps l'envoi de B-52 en Asie du sud-est; pour être plus honnête, afin de faire ressortir ce que je pense de la critique littéraire à partir des hypothèses de Chomsky.

Chomsky est un anti-fonctionnaliste acharné depuis toujours. La distinction compétence/performance en est le premier exemple; la structure du langage, c'est-à-dire des phrases grammaticales, est indépendante de l'utilisation du langage, quelle qu'elle soit. Toutes les découvertes faites dans le champ des grammaires génératives montrent combien le langage est peu «fonctionnel». Mais Chomsky ne s'est jamais mieux expliqué à ce sujet que dans son dernier livre *Problems of Knowledge and Freedom*, que je vous recommande (12). Dans ce livre, il dit pour la première fois explicitement ce qu'il pense de la sémantique des philosophes. Le langage n'est pas fait pour être utile. C'est simplement une propriété de l'espèce humaine: on pourrait inventer des systèmes bien plus pratiques et «fonctionnels» pour satisfaire au besoin de «communiquer» — communication généralement définie sous forme d'impératif: l'acte d'un destinataire produit pour provoquer un changement de comportement chez le destinataire. Mais la structure du langage ne va pas vers la simplicité, au contraire. L'utilisation du langage, selon Chomsky (p. 19), n'a pas «besoin d'impliquer une communication, ni même un essai de communication». S'il y a communication, c'est «en plus». Il va même plus loin (p. 45): «... considérons le fait que les phrases ne doivent pas vraisemblablement dépasser une certaine longueur. On peut suggérer sans difficulté une «explication fonctionnelle» de ce fait; précisément pour cette raison, cela n'est d'aucun intérêt pour l'étude de l'esprit» (humain). Chomsky se réfère alors aux ambiguïtés du langage naturel, caractéristique fondamentale et anti-fonctionnelle s'il en est. Si l'impératif est ambigu, il est inutile! Il cite une phrase très simple, dont l'ambiguïté est structurale; «she is too old-fashioned to marry», elle est trop vieux-jeu pour se marier, ou pour qu'on l'épouse. Le langage naturel n'évite pas ces ambiguïtés comme devrait le faire un système fonctionnel; il en joue.

Chomsky prend ensuite position face à Russell, dont il admire néanmoins le grand humanisme social. Beaucoup de logiciens sont behavioristes, je l'ai appelé. Et Chomsky lutte dès le début de son action contre cette idéologie très profondément enracinée dans quantité de domaines. Il discutait jusqu'à maintenant de l'acquisition de la syntaxe, objet si complexe

qu'il fallait supposer des structures innées (à décrire dans la grammaire universelle) permettant aux enfants d'apprendre leur langue en un temps aussi court. Là, Chomsky s'attaque à l'acquisition des concepts (p. 16): Russell suppose, avec Wittgenstein et bien d'autres, qu'il y a «deux façons d'acquérir la connaissance de la signification d'un mot»: la définition verbale, en termes d'autres mots, et la définition directe, en montrant du doigt (*ostensive definition*). Comme description des faits, cela est douteux. Une véritable définition verbale est sans doute un événement très rare. La difficulté de donner une définition verbale des concepts ordinaires est bien connue. Considérez les tentatives, certainement encore partiellement réussies, faites pour définir des concepts tels que «jeu» ou «promesse», par exemple. Ce que nous appelons «définitions verbales» est à peine une suggestion euphémique pouvant être interprétée correctement par quelqu'un qui contrôle déjà une théorie du langage et du monde, riche et fortement articulée. Mais la même chose est certainement vraie pour la définition «ostentatoire».

J'ajouterai en illustration qu'à l'exception de l'école Berlitz et des films de Tarzan l'homme-singe, on ne voit jamais qu'un enfant apprenne sa langue de la manière décrite par les logiciens. Les questions «comment ça s'appelle?» ou «qu'est-ce que ça veut dire?» ne sont posées par les enfants que lorsqu'ils connaissent déjà bien leur «grammaire». D'où l'émerveillement général des parents devant la quantité de choses que leur enfant connaît sans qu'ils aient eu besoin de les lui apprendre (13). Par ces simples évidences, Chomsky montre que le roi-bon-sens, définissant l'acquisition du langage par la désignation du monde réel et par l'activité dite métalinguistique, est nu-mauvais. Il élabore ensuite, de manière certes très spéculative, ce qu'il imagine des concepts; il y aurait interaction des structures innées et de la construction du système conceptuel par l'expérience linguistique du sujet parlant, comme en syntaxe (p. 18): «Les mots auraient le sens que leur donnerait l'organisme, à coup sûr, bien qu'il ne soit d'aucune nécessité de supposer que cette «attribution du sens» soit consciente ou accessible à l'introspection, ou que l'organisme soit capable d'expliquer le système de concepts qu'il utilise, ou bien de décrire les caractéristiques des éléments particuliers avec une quelconque acuité». Il faudrait y ajouter l'Histoire.

Je ne puis vous raconter tout le livre, consacré d'ailleurs par moitié à la politique américaine. Mais j'aimerais exposer rapidement quelques conséquences fondamentales de cette position. Il offre, contrairement aux tentatives hjelmsléviennes, la possibilité de «dépasser» la notion de valeur saussurienne, cette dernière n'étant qu'une approche juste, mais au niveau de la «surface», des concepts. De plus, c'est la seule façon de dire que la traduction d'une langue à l'autre est possible. En effet, si l'on suit le précepte de Martinet par exemple, selon lequel rien n'est linguistique qui ne diffère d'une langue à l'autre, on suppose que la traduction est impossible. Or cette activité linguistique existe avec le langage, depuis toujours. Notre théorie ne peut pas se permettre de l'éliminer a priori, sous prétexte que nos concepts scientifiques (cette fois) ne sont pas capables d'en rendre compte.

Enfin, je reviens à notre propos. Chomsky signifie que ce qui était considéré comme une explication par les philosophes logiciens est en fait ce qu'une théorie des concepts devrait expliquer. A savoir, quels sont les mécanismes qui nous permettent de «paraphraser» une séquence en une suite de propositions (rappelons Port-Royal, «Dieu Invisible a créé le monde visible», qui devient «Dieu est Invisible, Dieu a créé le monde, le monde est visible»), de dire que tels concepts sont anonymes (l'oculiste est un médecin des yeux), que telles propositions sont analytiques (le triangle a trois angles)

etc., etc. Si tout locuteur (intelligent ou philosophe) est capable de faire ces paraphrases, analyses, etc., il est incapable d'expliquer ce qui lui permet de le faire. La théorie devrait justement expliquer ces mécanismes sous-jacents, pour être scientifique, et aller à rebours du bon-sens.

Voyez-vous maintenant pourquoi le logicien n'est pas si différent de l'herméneute, conclusion de ma première partie? La logique-linguistique-fonctionnaliste donne une «terminologie» scientifique à la description. Elle ne donne pas les moyens de trouver quelque chose, contrairement au formalisme chomskyen, certainement inadéquat dans l'état actuel de la recherche, mais qui a permis déjà la découverte de quantité de faits et l'explication de ces faits.

Il est donc tout à fait normal que la critique enfermée dans cette terminologie mène à un aveu d'impuissance. La «terminologie» donne une caution scientifique, dont on ne peut pas assumer la responsabilité. Car derrière l'affirmation de Tzvetan, selon laquelle la quête seule est importante pour l'écrivain comme pour le critique, se cache une notion qu'il explicite par ailleurs (14), celle de la nostalgie du critique de ne pas être un (génial) écrivain: «La littérature énonce ce qu'elle seule peut énoncer». Je suis assez d'accord avec ce postulat, mais non avec les conséquences qu'il en déduit: la critique doit tendre elle-même à devenir littérature, ce qui repousse à l'infini la possibilité d'en parler: «la définition même de la littérature implique qu'on ne puisse en parler».

Cette phrase est une «rationalisation» théorisante de l'impuissance inévitable d'un critique qui part des présupposés hjelmsléviens, comme je l'ai montré. (Eisabeth me critiquera sûrement sur cet emploi intempestif de la terminologie psychanalytique; mais). Je ne pense pas que le critique soit obligé d'avoir cette nostalgie: son rôle est de trouver ce que la littérature ne peut pas dire d'elle-même (tout en le disant d'une autre façon, comme le locuteur «dit» les lois du langage tout en parlant). Par là, j'affirme également que l'herméneute ne m'intéresse pas beaucoup. Il ne faut pas confondre l'objet-livre-imprimé et l'objet de la Théorie: Jakobson, lui, parlait de la littérarité, fondamentale, et de l'«intuition collective» de la littérarité, variable selon les époques. Celle-ci peut constituer un «objet».

Le travail de Halle, dans ce cadre, est effectivement un début d'explication pour cette «intuition», partielle, limitée pour l'instant aux problèmes de la métrique. La «fonction» sociale des mètres ne l'intéresse pas vraiment, il donne les lois sous-jacentes à la forme.

A ma connaissance, Jacques est le premier (15) à intégrer cette théorie dans l'histoire, dans la vraie lignée des formalistes russes, et plus: à aller vers la découverte de l'équivalent littéraire de la «compétence». Mais cela prendra des années... presque tout encore est à faire, en syntaxe aussi, d'ailleurs.

Plus, désormais, de distinction «critique aisée / art difficile». On ne fait pas de la linguistique en parlant (ni de la poétique en écrivant des poèmes). C'est ce qui distingue ce domaine de la psychanalyse, pour ceux qui reprocheraient à l'une de ne pas être l'autre. Ce fait est indépendant de la perspicacité de l'écrivain ou du poète qui écrit, même si ceux-ci «maîtrisent» parfaitement leur style, leur projet, leur construction. Ils peuvent «connaître» parfaitement l'histoire de la littérature, et la «comprendre», ils ne maîtriseront pas les transformations qu'ils opèrent eux-mêmes dans leur champ présent et futur; car il y va de leur «désir» justement et de la «nécessité de création» (Tynjanov), qui échappent toujours à l'emprise, mais auxquels on n'é-

chappe pas. Généralement, les critiques ne sont attachés au choix des mots, ou à leur «constellation» (cf. Charles Mauron). Mallarmé fut peut-être le premier à sentir que la poussière du hasard «immaîtrisable» résidait dans la syntaxe de la phrase ou du mètre: «Le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue — »(Crise de vers) ou« — Ce à quoi nous devons viser surtout est que, dans le poème, les mots — qui déjà sont assez eux pour ne plus recevoir d'impression du dehors — se reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme »(Lettre à François Coppé, 5 / 15 / 1866). Les mots sont fondus en phrase, au point d'être méconnaissables, ou en vers. Le poète applique et joue sur toutes les possibilités des règles, l'usage commun n'en utilisant qu'une partie; jamais il ne les viole. C'est dire aussi que nous sommes loin des théories de l'écart, explicites ou camouflées, et de la littérature comme „cri" ou „spasme" de Bataille, qui (paradoxalement?) réclame aussi la «communication» (16).

Parce qu'il a refusé de soumettre la forme des langues à leurs «fonctions», Chomsky permet d'éclairer enfin un peu leurs liens avec la série désirante ou la «série sociale», suivant les termes russes. Ici gît le scandaleux. Le langage n'a pas la transparence qu'il devrait avoir pour éviter la souffrance. Le «connais-toi toi-même» n'est pas celui qu'on pense. La connaissance très abstraite des structures du langage bouleverse la philosophie de la connaissance. Comme la découverte de l'inconscient freudien a renversé la psychologie-psychiatrie.

Une théorie littéraire «généralive» n'aura rien d'une linguistique appliquée, ou plaquée. Chomsky et Halle (17) sont sur ce sujet catégoriques: la métrique n'est pas la phonologie, le transfert des concepts est des plus abstraits. Sinon, on fabrique des statistiques portant sur les «syntagmes nominaux» à la place des mots (18), et non une définition pour un nouvel objet. Avec Chomsky par conséquent, la jouissance de l'attente est complétée, de plus en plus souvent, par celle de la découverte. C'est tout pour le moment. A bientôt. Grosses bises à tous.

Signé votre :

Mitsou.

Post-Scriptum

Je renvoie également à un compte-rendu de la *Grammaire du Décaméron* (*Semiotica*, V, 3, 1972), fait par William O. Hendricks. Ce dernier fournit une analyse assez détaillée du type d'argumentation et de concepts utilisés par Todorov, et les compare au système chomskyen. Il montre entre autres que, dans la mesure où il n'y a, chez Todorov, pas de composante sémantique ni de composante syntaxique réellement distinctes, cette «grammaire» se rapprocherait plutôt de ce qui a été appelé récemment «Sémantique Générale». Je viens par ailleurs de lire son «Introduction à la Symbolique» (*Poétique* n° 11, 1972), qui m'intéressait a priori, car je voulais connaître son évolution depuis ce texte sur James, déjà ancien. Deux voies étaient possibles: soit la mise en cause des postulats hjelmsléviens à la lumière des résultats obtenus par les grammaires génératives, soit la revendication de leurs corollaires cachés, comme l'esprit «étymologique». La seconde choisie, dic-

tée sans doute par la logique implacable de l'idéologie: on y retrouve une souscription à l'idée d'un **logocentrisme** occidental où le symbole aurait été refoulé par le signe (cf. le mythos refoulé par le logos), liée implicitement à la notion de chute (l'étymologie a pour but de retrouver le sens premier), etc. Ces positions reposent sur le contre-sens usuel commis à l'égard de la notion de «limitation de l'arbitraire» (du signe) chez Saussure, dont Benveniste fut l'un des promoteurs. Que l'association d'un signifiant à un signifié soit arbitraire est décidément une chose bien gênante, puisque l'on s'est empressé de croire que le chapitre sur la «limitation» était une restriction de son affirmation, voire franchement une contradiction. En fait, pour Saussure, cette limitation renvoie aux **règles grammaticales de la langue**, qui organisent les rapports syntagmatiques et paradigmatiques entre les signes, permettant ainsi leur mémorisation et leur praticabilité. Si «vacher» est motivé relativement à «vache» et contrairement à «berger», cela ne signifie pas que son concept n'est pas lié arbitrairement à son image acoustique. L'arbitraire relatif concerne les relations entre signes ou signifiants (cf. également crème/crémier»), et non les liaisons entre les mots et les choses. Ces positions ont deux conséquences principales: d'une part la poétique perd sa spécificité (et avec elle sa «scientificité») «non seulement les textes littéraires mais tous les textes, non seulement la production verbale mais tout symbolisme», c'est-à-dire la négation du projet des Formalistes Russes (trouver les critères de la forme littéraire à une époque donnée et dans l'histoire) au profit d'une sémiotique générale toujours «à construire», à la limite, une science des sciences; et d'autre part, elles permettent d'attaquer Freud et Lacan comme s'ils étaient des «rhéteurs» (p. 301): «On a du mal à comprendre, alors, pourquoi on s'acharne à affirmer que la grande découverte de Freud consiste à avoir baptisé la métonymie, déplacement, et la métaphore, condensation; et celle de Lacan, à y avoir «reconnu (dans les termes freudiens) deux figures essentielles désignées par la linguistique: la métonymie et la métaphore». Est-ce vraiment un pas en avant?»

A mon avis, ce que ces tenants du «New Criticism» s'acharnent à ne pas voir, c'est que la **grande découverte** de Freud (puis de Lacan) n'est pas d'avoir «reformulé» des termes de la rhéto-linguistique, mais bien d'avoir su **lier ces jeux sur le langage à une théorie du sexe**. Or le désir, comme l'histoire, est banni de la sémiologie. (A propos de l'étymologie, voir ma petite étude sur Michel Leiris, «Le Passé Composé», *Action Poétique* n° 45).

Décembre 1972.

Notes

1) Je vous la raconte malgré tout. Un jeune critique, le narrateur, doit faire le compte-rendu d'un livre écrit par Vereker, qu'il admire énormément. Peu après, il rencontre l'écrivain dans une soirée ; ce dernier lui dit que sa critique est gentille, mais qu'il a raté, comme tous les autres, le point principal. Aveuglant, car évident. Le « truc » est la clé de toute son œuvre. Le narrateur décide de se consacrer à la recherche du « truc » (l'image dans le tapis) avec son meilleur ami, Corvick part pour affaires aux Indes et envoie un télégramme à Gwendolen : « Eureka, immense ». Il déclare qu'il révélera le secret après le mariage. Accident d'auto pendant la lune de miel, Corvick est tué. Le narrateur questionne Gwendolen qui refuse de lui livrer le secret. Celle-ci se remarie plus tard et meurt en donnant naissance à son deuxième enfant. Le narrateur questionne le veuf : elle n'avait pas trouvé bon de l'infliger. Vereker étant mort également, personne ne connaîtra jamais le secret.

2) La mort de l'auteur, ou sa présence inutile entre un peu en contradiction avec ce qu'Ann Banfield appelle l'hypothèse du « narrateur effacé » (soutenu par Todorov) dans son article « Le style narratif, et la Grammaire du discours direct ou indirect », à paraître dans *Change*. Elle remarque que Tzvetan inscrit sa recherche dans les modèles de communication, en termes d'émetteur et de récepteur : l'œuvre est en même temps discours : il existe un narrateur qui relate l'histoire ; et il y a en face de lui un lecteur qui la perçoit. (in « Les catégories du récit littéraire », *Communications* 8, 125-151). Et elle démontre que cette hypothèse « performative » n'est pas adéquate aux faits littéraires.

3) Voir Morris Halle, « Du mètre et de la prosodie », in *Hypothèses*, coll. CHANGE, Seghers/Laffont, 1972.

4) Dans son article : « Raymond Roussel, le folklore breton, et l'enfant-roi pervers », *Action poétique* n° 50, 1972.

5) « Pourquoi me mens-tu, s'y exclame-t-on à bout de souffle, oui, pourquoi me mens-tu en me disant que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, alors qu'en réalité c'est à Cracovie que tu vas ? », cité par Lacan, *Écrits*, p. 20.

6) Par Jacques Lacan bien sûr, dans les *Écrits*, le Seuil.

7) En français dans le texte de James.

8) Faye. Voir la page 438 de son volumineux volume consacré aux *Langages Totalitaires* : « La théorie du langage-miroir . . . C'est oublier qu'en termes rigoureusement optiques le miroir appartient nécessairement à un degré de réalité plus « solide » que ce qu'il reflète . . . le premier est fait de particules aux masses supérieures à zéro ; le second de particules à masse nulle (de photons) . . . Bien plutôt . . . ne pourrait-on dire que la propagation fluide — le langage — est reflété par la réalité plus consistante — le groupe humain ». (Chez Hermann, oct. 1972).

9) Dans « De l'évolution littéraire », *Théorie de la Littérature*, Le Seuil, 1965.

10) Paul-Louis Rossi, « Défense et Illustration », *Action Poétique* n° 50.

11) Voir mon article sur Harris, Saumjan, Chomsky, *Action Poétique* n° 43, 1970.

12) Publié en livre de poche chez Vintage Books, New York, Sept. 1972.

13) Ces philosophes n'ont-ils jamais entendu chanter une petite fille, disait, je crois, Deleuze au temps où il écrivait *Logique du sens*.

14) Dans *L'Introduction à la Littérature Fantastique*, Seuil 1970 p. 27.

15) J. Roubaud, dans « Quelques thèses sur la Poétique », *Change* 8 (La Poétique/La Mémoire), 1970.

16) Voir mon étude sur Bataille dans ce même numéro.

17) Dans leurs entretiens avec Jean Paris, *Hypothèses*, Coll. CHANGE, 1972.

18) Voir les tentatives de linguistique appliquée à la « psychopathologie » et à la langue politique, réunies respectivement dans les numéros 5 et 23 de la revue *Langages* (Larousse).

Fasciné — c'est-à-dire séduit et horrifié à la fois — par le développement de la linguistique, le monde des lettres n'a pas tardé à exiger des praticiens de la science montante qu'ils se soumettent au test du texte.

Les démarches élaborées par les linguistes seraient recevables, validables dans le domaine humaniste, dans la mesure seulement où elles permettraient de «rendre compte» de cet objet discursif privilégié qu'est le «texte littéraire», sonnet, tragédie ou poème. Pour qu'il soit possible de les admettre dans la panoplie de l'homme de lettres — qui est aussi celle de cet autre honnête homme, le professeur de lettres — il fallait montrer ou bien qu'elles vérifient les intuitions de l'homme de goût et confirment les choix de ses anthologies, ou bien, dans une perspective plus éclectique, qu'elles ajoutent à la pluralité des «lectures» une dimension supplémentaire, témoignant ainsi, à leur place, de la richesse infinie des «grands textes de notre culture».

Il semble que ce soit chose faite! Les linguistes ont répondu avec empressement à cette convocation et se sont appliqués à fournir des modèles d'explication linguistique des textes littéraires et se sont employés à produire — recourant quand il fallait à la poétique et à la rhétorique d'Aristote — des théories de la «langue poétique». Et In Arcadia Ille! Le grammairien est un honnête homme!

Cette hâte à répondre à une demande émanant d'un lieu extérieur à leur pratique scientifique ne laisse pourtant pas de surprendre. Une telle complaisance ne va peut-être pas sans quelque complicité idéologique! Il vaut la peine d'y regarder de plus près.



Ce qu'on peut d'abord mettre en évidence, c'est, en fait, une sorte de complémentarité entre une certaine conception de la démarche linguistique et l'affirmation de la spécificité d'un domaine du texte littéraire.

L'existence reconnue d'un corpus de textes considérés comme «littéraires» apparaît comme une des conditions de l'existence du corpus d'exemples sur lequel travaille le linguiste. Alors que, dans la philologie classique, la littérature fournissait le lieu des exemples, tout se passe ici comme si elle était chargée de constituer le lieu des «non-exemples», c'est-à-dire le lieu des «écarts»; un réceptacle des énoncés qu'il faut écarter pour pouvoir poser l'existence d'une norme.

Dans l'élaboration d'une théorie intellectualiste et optimiste de la langue, qui tend à la présenter comme l'instrument neutre et adéquat de la bonne communication, comme l'énoncé naturel du savoir de l'individu isolé sur le monde, il ne peut pas ne pas arriver que l'on se heurte à un fonctionnement autre du langage, où il apparaît comme l'instrument du malentendu, de la ruse, de l'action sur autrui, de l'exercice du pouvoir. Ces énoncés perturbateurs peuvent être éliminés comme non-conformes à la faveur d'une notion fournie par la «théorie» de la littérature, celle de «style».

Cette notion, fournie gracieusement par la littérature, permet, au départ de la construction linguistique, une partition des énoncés; elle donne la possibilité de parquer les énoncés considérés comme «marqués» pour laisser à la disposition de la linguistique un discours univoque et transparent qu'elle considérera comme son cours canonique.

Qu'une telle normalisation soit un préalable à la construction de l'objet scientifique, on l'admet volontiers; mais qui ne voit que l'oubli des conditions de cette construction, favorisé par l'existence apparemment «naturelle» de la partition des énoncés que permet la notion de «style», conduit à donner pour «normaux» les énoncés normalisés et favorise l'illusion d'une univocité première du langage, dont on sera tenté, par la suite, d'affirmer l'universalité et même l'innéité.

Le schéma saussurien de la communication, qui ramène l'acte de langage à la transmission d'une information entre deux individus autonomes, réduits — comme l'avoue naïvement l'«illustration» du CLG — à deux têtes sans corps, interchangeables, permet d'écarter hors du domaine linguistique les problèmes du contexte, de la situation de communication et le problème central du sujet de l'énonciation.

La notion de «connotation» illustre admirablement ce processus. On sait la vogue qu'elle connaît en milieu littéraire, et l'irritation que provoque, dans ce milieu, l'absence d'une définition linguistique précise. C'est qu'il s'agit là, en effet, d'une notion qui n'a été baptisée par la théorie linguistique que pour permettre la mise en place de la notion de dénotation. Elle n'a pour fonction que de poser les conditions expérimentales nécessaires à une démarche spécifique par l'exclusion des facteurs concernant toute relation à autrui différente de celle de l'information.

Démarche légitime, sans doute, mais dont la méconnaissance produit, au moment de l'«application» au texte littéraire, des effets considérables de brouillage idéologique.



Quand les opérations qui se donnent pour linguistiques se déploient non plus sur le terrain soigneusement balisé du champ linguistique ainsi déterminé, mais dans le domaine incertain désigné comme celui du «texte» littéraire, quand elles concernent, non plus la «langue» qui ne parle pas plus que le concept de chien n'aboie, mais le langage, la rencontre entre une discipline formalisée et un domaine «naturel» ne peut se faire qu'au détriment de la cohérence de la théorie.

L'appareil logico-mathématique ne sert plus alors qu'à dissimuler l'indigence théorique. Comme le rappelait justement A. Culioli, «on ne peut formaliser du naïf» («Cahiers pour l'analyse» n° 9 — «La formalisation en linguistique»); appliquer l'appareil formel de la linguistique à cet objet donné par on ne sait quelle tradition à la fois religieuse et universitaire, le «texte», ne peut aboutir qu'à une reformulation des naïvetés initiales. Car enfin, formaliser, ce n'est pas mettre en formules!

La notion de «texte» constitue un modèle sous-jacent qui régit à leur insu les discours qui se donnent pour scientifiques; les mécanismes du «tête-à-tête» reproduisent indéfiniment les énoncés traditionnels du discours de l'exégèse et de l'explication de texte, exaltant la relation du «lecteur» au verbe du grand Auteur et l'analyse linguistique se retrouve, au détour de ses formules, une «lecture».

La constance des énoncés recteurs du discours sur les textes est particulièrement sensible dans les spéculations «littéraires» sur le signe linguistique dont la prolifération s'explique, sans doute, par le caractère marginal de la théorie du signe dans la linguistique récente.

La conception atomiste du langage qui y règne n'est pas fort éloignée de celle de la philologie la plus classique. Entre les spéculations sur la «valeur expressive des sons» et le «paragrammatisme» de l'«avant-garde», il s'institue d'étranges convergences qui conduisent à penser que ce «dépassement du structuralisme» dont on fait grand bruit aujourd'hui n'est, après tout, qu'un abandon de la notion scientifique de structure pour un retour à des pratiques empiriques ou magiques.

Dans cette perspective, en effet, les «signes» sont traités comme des entités autonomes, ayant leur individualité propre, une nature antérieure aux relations dans lesquelles ils fonctionnent. Les opérations auxquelles ils donnent lieu ne peuvent dès lors se présenter que comme des inventaires d'une part, une combinatoire de l'autre. Ce qu'on appelle ici une langue, c'est un lexique et une syntaxe, et cette dernière se réduit à un art de combiner les éléments de l'inventaire lexical, assumé par un sujet, lui aussi autonome.

Phonostylistique et paragrammatisme sont deux dénégations symétriques de l'arbitraire du signe, tendant à instaurer une biunivocité du signifié et du signifiant pour permettre l'épanouissement d'une conception évocatoire du langage. La pratique, dans l'un et l'autre cas, est résolument associationniste et repose sur une théorie expressionniste/impressionniste de la langue.

La ténacité de ces démarches appelle une explication. Il faut qu'il y ait une cause profonde à ces résurgences du Cratylisme, une nappe cachée qui les alimente.

Elle est à rechercher, assurément, dans un postulat dont la «littérature» est le domaine de prédilection, l'affirmation de l'existence d'une langue totalement expressive. Le signifiant et le signifié se reflètent l'un dans l'autre, miroirs-jumeaux. Si cette concordance est boîteuse dans la langue quotidienne, il existe une langue poétique où adhèrent les deux faces du signe.

Ce qu'il s'agit ici d'écartier, de dénier, c'est la labilité du sens, le glissement constant du langage et sa fuite, sa vocation au lapsus et au malentendu, sa puissance de destruction. Il s'agit de supprimer le jeu dans le langage, sinon le jeu dans le monde. Le poème apparaît comme bloc homogène, expression achevée d'une plénitude et la poésie comme le lieu de l'intégration de la restauration de la réconciliation. En elle, comme le dit un des tenants de cette conception du langage (J. Cohen, «Poésie et motivation» in *Poétique* n° 11 (1972) se réalise la splendeur du vrai, *adaequatio rei et intellectus*: «Car la poésie est vraie d'une vérité qui est, comme celle de la science, conformité de l'énoncé et de l'expérience». On dira donc, en citant Novalis, que «la poésie est le réel absolu».

La théorie paragrammatique du signe, telle qu'elle est formulée par exemple, à l'aide des *Mots anglais* de Malarmé par J. Kristeva participe de cet atomisme associationniste et de cette mystique du verbe, puisque les conclusions qui se dégagent pour elle des *Mots anglais* se formulent ainsi (in *Essais de Sémiotique poétique*, Paris 1972, p. 224).

«1. L'«élément minimal» du texte ne distingue pas nettement et radicalement le signifiant du signifié, mais pour ainsi dire les refond, les écrase l'un contre l'autre. La feuille saussurienne qui représentait le signe devient dans le texte un point dans lequel se sont refondus le signifiant et le signifié.

2. Cet élément minimal — ce point — n'oublie jamais qu'il appartient à l'infinité des signifiants multiples, donc il n'oublie jamais qu'il peut être lu comme appartenant à toutes les langues et à tous les systèmes mythiques, et c'est dans la reconstitution de cette infinité que le point réserve sa plénitude au texte.»

Il y a là, on le voit, comme un transfert de l'arbitraire: on le refuse au signe pour laisser place à l'arbitraire de l'interprétation d'un sujet créateur.

**

La même convergence à partir des énoncés recteurs sous-jacents de la «théorie» de la littérature se remarque dans la plupart des analyses formelles invoquant le patronage de la linguistique.

Il s'agit toujours de mettre en évidence les traits qui confirment une prétendue «cohérence» du texte, c'est-à-dire, en dernière analyse, sa «textualité» foncière.

Ne s'agit-il pas toujours — et sommes-nous si éloignés de la plus classique des «explications de texte» — de montrer — ce à quoi l'on parvient inmanquablement avec un peu d'habileté et en jouant sur suffisamment de tableaux — que sous la dispersion apparente se dessine dans l'énoncé qui est un «texte» un ordre secret, qu'il a un commencement et une fin propres, des limites «naturelles», qu'une figure se dissimule dans le tapis textuel, qu'une forme maîtresse le régit en secret et que ses différents niveaux s'organisent selon un principe unificateur.

Analyse phonique, phonologique parfois, couplages, analyse sémantique, sont au service du thème de la cohérence. On la dit parfois «structurale», mais elle ne diffère guère des cohérences architecturales de l'ancienne critique.

Cette subordination de la démarche linguistique aux exigences du modèle textuel se dit de façon particulièrement nette dans ce texte de Van Dijk (4. *ibid.* p. 180) :

«...La partie formelle d'une (théorie explicite du texte poétique) est constituée par une grammaire générative «textuelle», dont les règles spécifient la description structurale d'une infinité de textes poétiques possibles. A cet effet, la grammaire de Chomsky a besoin d'être élargie sur plusieurs points: des règles de formation sémantico-logiques engendrent la (macro-) structure profonde du texte; des séries de transformations manifestent cette structure à la surface textuelle; des structateurs enfin, définissent, aux différents niveaux, la cohérence textuelle et les corrélations spécifiquement littéraires du poème.»

Il ne s'agit plus ici, on le voit, de rechercher une correspondance terme à terme entre la langue et le monde, mais de faire apparaître, croisant la chaîne du discours, une trame qui en fait un tissu, un «texte», c'est-à-dire une cohérence.

Mais les traits qui sont ainsi attribués à un prétendu «langage poétique» ou à un emploi «poétique» du langage sont étroitement liés à une esthétique de la symétrie qui est fort proche de l'académisme littéral. On ne s'étonnera pas, en le constatant, de voir restaurer par les formalistes les théoriciens néo-classiques du dix-huitième siècle. Ils ne font que rendre à Dumarsais ce qui est à Dumarsais! Nous sommes là dans une esthétique de la perspective: il s'agit d'établir l'existence d'un point de fuite de l'œu-

vre, et de rechercher ce point de fuite dans l'œuvre elle-même, de repérer l'existence d'un centre.

Le texte se trouve ainsi posé comme un microcosme, univers à la fois partiel et total. Ce qu'on appelle un texte, c'est alors un îlot de cohérence dans le désordre et le flux irritant des discours. En affirmant l'existence du «texte» et en la «vérifiant» par des procédures apparemment formelles, on affirme que, par-delà les contradictions, il existe certains lieux où règne l'ordre, où l'organisation des signes obéit à des lois rigoureuses et où, par la vertu du verbe, le monde trouve sa vérité, la vérité.

L'analyse linguistique rejoint ici les propositions les plus classiques de la «critique littéraire».



Comment pourrait-il en être autrement? C'est de cette tradition classique que procède l'objet même de ces analyses. Aucune «science», jamais, ne s'est élaborée à partir d'un objet «naturel». Faute de s'être préoccupée de la construction de son objet de connaissance, l'analyse formelle qui se réclame de la linguistique reçoit, avec l'objet «littéraire», toute la charge idéologique qui s'est accumulée au cours de la mise en place de la notion de «littérature».

En se donnant sans autre forme de procès ce «texte» sur lequel elle croit opérer, en refusant de s'interroger sur les circonstances qui ont fait de cet énoncé un texte, sur le conditionnement qui le lui fournit comme un segment autonome et directement traitable, sur le statut institutionnel de ce discours et de son propre discours et sur le lieu d'émergence, le critique qui se veut linguiste reçoit de surcroît le jeu de postulats qui s'est élaboré au cours des «temps modernes», c'est-à-dire dans la période de montée de la bourgeoisie: une conception bien déterminée de la production, de la distribution et de la consommation d'un certain type de bien culturel.

Les objets que se propose ainsi une analyse qui se veut «scientifique» sont des objets culturels et même des objets culturels. Ils sont accompagnés de leur mode d'emploi, ils impliquent une liturgie; la règle du jeu est inscrite dans les éléments du jeu. Aussi l'«analyse linguistique» se contente-t-elle de retoucher une tactique dans une stratégie inchangée.

Prendre au sérieux la démarche formelle élaborée dans le domaine exploré par la linguistique moderne, c'est accepter de reconnaître que ce qui est en question aujourd'hui, dans les démarches qui se déploient à partir de la linguistique, mais aussi du marxisme et de la psychanalyse, c'est la règle même du jeu littéraire, dans ses institutions culturelles, universitaires et commerciales.

Les critiques et théoriciens de la littérature, armés des concepts tout neufs de la sémiotique se sont attaqués récemment à de nombreuses lectures de textes. Nous proposons ici l'examen de deux exemples, le premier figurant dans le recueil composé et présenté récemment chez Larousse par A.-J. Greimas (1), « *essais de sémiotique poétique* », le second paru dans le numéro 12 de la revue « *Poétique* » (2).

I - Un fragment de Michaux selon J.-L. Houdebine

J.-L. H. consacre une très longue étude (plus de vingt pages) à un court fragment du « *portrait des Meidosems* » que voici :

Un ciel de cuivre le couvre. Une ville de sucre lui rit. Que va-t-il faire ? Il ne fera pas fondre la ville. Il ne pourra pas percer le cuivre.

Renonce, petit Meidosem.

Renonce, tu es en pleine perte de substance si tu continues...

Ce fragment est tout d'abord nommé « *fragment 146* » d'après le numéro de la page où il figure dans l'édition 1947 de « *la vie dans les plis* ». Nous le noterons, nous, F 146.

Ensuite, « l'analyse exhaustive en est faite aux différents niveaux : syntaxique, métrique (« *sic* », pour « *distribution des syllabes* »), phonémique, graphique, sémantique ». Au terme de l'étude, plusieurs découvertes ont été faites sur le texte, que nous résumerons en quelques propositions :

Proposition H1 : F 146 est un fragment.

Proposition H2 : F 146 se compose de deux paragraphes, P1 et PII (3).

Proposition H3 : P1 est un récit (4), PII est « *dialogué* ».

Proposition H4 : il y a entre P1 et PII des différences, appelées « *transformations syntaxiques* » et « *narratives* ».

Proposition H5 : F 146 est « *parole pathétique* ».

En outre, au cours de l'analyse, J.-L. H. est amené à reconnaître en F 146 un fait fondamental : un « *paragrammatisme sous-jacent* ».

(1) Jean-Louis Houdebine : essai de lecture réflexive d'un texte de Michaux à ses différents niveaux d'énonciation in « *essais de sémiotique poétique* » pp. 155-178.

(2) Marie-Thérèse Goosse : S + FV = M, note sur les chats de Baudelaire in « *Poétique* », n° 12, pp. 598-597.

(3) « Deux paragraphes, constitutifs de l'ensemble, ont pu être aisément distingués. »

(4) Plus exactement un « *micro-récit* », sans doute parce que court.

La proposition H1

La proposition H1 est particulièrement intéressante ; elle est établie dans le premier paragraphe de l'article et commentée, p. 156, par un fragment de texte saisissant dans sa densité, que nous désignerons par FH 156.

« Ouvert en son interminable début, tout aussi ouvert en sa fin laissée en suspens, fragment d'un micro-univers sémantique qu'il ne contient que partiellement et qui varie en lui dans la mesure même où il y est produit, le texte occurrence 146 (5) ne saurait donc être considéré, dans son occurrence même, comme un texte clos : on précise bien qu'on entend ici par texte occurrence le texte productif des significations propres au fragment 146 (6) ; prise en elle-même dans son mouvement propre, cette production ne peut qu'avoir déjà commencé, dès avant le début effectif du fragment, tout comme elle se poursuit au-delà de sa fin toute provisoire, et dans le cas présent, même pas marquée comme « fin » à proprement parler. »

Nous avons constaté, sur de nombreux exemples, la portée extrêmement générale des assertions de FH 156. Voici en particulier un passage du « *Vol d'Icare* » de Raymond Queneau, que nous désignerons par F 146 q (7) :

« Inutile que vous montiez avec moi ; je me charge de tout. A ce soir, amis.

Surget s'arrête devant la porte ; une plaque émaillée signale le nom, un couloir venimeusement craspect conduit à un escalier de même espèce. Surget tire un cordon. Ça sonne. »

F 146 q est une illustration de FH 156 aussi parfaite que F 146. D'ailleurs, comme F 146, on peut montrer qu'il satisfait les affirmations des propositions H1 à H4 (et peut-être H5) (8). On voit que l'article de J.-L. H. ouvre de vastes perspectives (9).

Le paragramme

Mais le clou du texte est sans conteste la découverte du paragramme tapi dans le premier énoncé de F 146 : CUIVRE y est « disséminé », phonémiquement et graphémiquement, « *tout au long* », et surtout dans UNE, dans VILLE, dans SUCRE et dans LUI.

Malheureusement, l'analyse de J.-L. H., si nourrissante ailleurs, nous a laissé ici un peu sur notre faim et il nous a semblé utile de la poursuivre. Voici quelques-uns de nos résultats, très partiels :

a) Les trois monèmes : CIEL, CUIVRE, COUVRE du premier segment de l'énoncé sont *graphonémiquement entièrement disséminés* dans le second segment.

(5) Il s'agit de notre F 146.

(6) Voir note (5).

(7) Pour le distinguer de F 146, qui pourrait aussi être désigné par F 146 m.

(8) Signalons, toutefois, dans F 146 q une situation « chiasmatique » par rapport à celle de F 146 : les rapports de succession des paragraphes P1 et P11 sont inversés puisque en F 146 q le passage « dialogué » précède le micro-récit.

(9) Il semblerait, après un rapide sondage, que toutes les pages 146 de presque tous les livres ayant plus de 146 pages contiennent un fragment « équivalent » à F 146. Il satisfaisait aux conditions de H1 à H5 et aux assertions de FH 156.

b) En utilisant librement les permutations graphémiques du paragramme, on constate que de très nombreux autres énoncés syntaxiquement et métriquement et sémantiquement équivalents sont cachés-révélés par l'énoncé qui nous est offert. C'est un des aspects « productifs » du paragramme. Donnons trois exemples, que le lecteur complétera aisément :

(En 1) un CIEL de CUIVRE le COUVRE
une VIELLE de SUCRE lui RIT.

(En 2) un SUC de CUIR le COUVE
une VRILLE de CIRE LUI CRIE.

(En 3) un RU de LIERRE le CUVE
une VOUVRE de LUCRE le SCIE.

c) P. 166, J.-L. H. se demande : « Pourquoi ne pas retenir le sème « couleur » (rouge... cuivré), qui peut à bon droit être lu dans le syntagme « ciel de cuivre » ? » et répond : « Le sème de « couleur » investi dans le lexème « cuivre » n'a pas été retenu dans la mesure où rien, dans les énoncés du fragment 146, ne semble lui faire écho... ». Cependant, une lecture paragrammatique un peu plus fouillée lui aurait permis sans aucun doute de tenir compte du « sème « couleur » » : en effet, CIEL de CUIVRE dissimule paragrammatiquement de manière très frappante le syntagme SEL de CUIVRE qui appelle, (non moins paragrammatiquement) non seulement une couleur de ciel mais encore le monème SUCRE ; et, de là, de VIGNE et VRILLE on passe au mot-valise VILLE et au RIRE qui procède de la difficulté enfin résolue.

II - De nouveau, les « chats », de Charles Baudelaire

Marie-Thérèse Goosse lit, dans « Poétique », le sonnet des « chats ». Elle y décèle l'équation phonique : $S + F/V = M$.

M est « l'accord » le « repos » la « sagesse », a le sens de tous les mots du poème où il figura comme lettre-son.

F et V représentent « la volupté », S « la science », selon le même principe. On arrive ainsi à l'équation figurant, signifiant, résumant le texte. A la fin de la « note », une phrase, volontairement prudente : « L'exégèse est proposée sans écarter la possibilité d'une autre ou d'une meilleure interprétation. Seul le phénomène phonétique paraît indiscutable. »

Interrogeons un peu ce fait indiscutable : sa mise en évidence est assurée par une impression du texte, les M, F, V, S significatifs étant en majuscules. On voit mieux ainsi combien ils sont nombreux (52 occurrences, si nos calculs sont exacts) (10). Bien.

Livrons-nous maintenant à la contre-épreuve suivante, la plus favorable toutefois aux conclusions de l'auteur de l'article, c'est-à-dire en n'ayant pas recours aux « sons » déjà employés : examinons l'équation $T + P/B = R$, dans le même texte, reproduit ici à la suite, les lettres-sons en question étant en majuscules.

(10) On remarquera qu'un peu abusivement, et peut-être pour les besoins de la cause, le S de mystiques, dernier mot du poème, n'a pas été promu.

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Avec 57 occurrences (58 si les deux RR d'horreur comptent, comme nous aurions tendance à le penser), le record est battu. Le « *phénomène phonétique* » semble, ici aussi, « *indiscutable* ». Pour l'exégèse, on pourrait, de manière plus systématique que ne le fait M.-Th. Goose, dresser d'abord sept listes (11), celles des occurrences (en distinguant celles où il y a répétition). On a ainsi :

R : amoureux, fervents, leur, mûre, orgueil, frileux, cherchent, horreur, horreur, horreur (doit compter trois fois), coursiers, servage, leur, grands, rêve, leurs, reins, or, leurs, s'endormir, s'endormir.

T : aiment, attitudes, attitudes, solitudes, étincelles, étoilent, mystiques.

P/B : puissants, pouvaient, nobles, semblent, pleins.

R - T : austères, sédentaires, fierté.

R - P/B : funèbres, érèbe, prennent, pris, pour, parcelles, prunelles.

T - P/B : volupté.

T - R - P/B : ténèbres.

A partir de ces listes, il sera facile au lecteur de proposer une nouvelle « *exégèse* » de ce très célèbre sonnet.

Bien entendu, bien d'autres équations sont possibles, à partir d'autres choix de « sons », utilisant ou non certains de ceux déjà mis en cause. L'importance des listes obtenues dépendra certainement :

a) de la fréquence relative des « sons » dans la langue ;

b) des « équations » choisies.

Quant aux très nombreuses exégèses qui en seront tirées, elles dépendront de plus de facteurs que nous n'en pouvons écrire. Mais les « *phénomènes phonétiques* » seront toujours « *indiscutables* ». S'il se peut tirer la moindre relation pertinente entre ces phénomènes et le poème de Baudelaire, c'est une question que nous ne nous chargerons pas de résoudre.

(11) C'est-à-dire autant que de parties non vides de l'ensemble [R, T, P/B].

CALLICLES

Es-tu assez forcené, Socrate ! Veux-tu m'en croire ? Tu planteras là cet entretien ; sinon, tu auras à chercher un autre interlocuteur !

SOCRATE

Y a-t-il quelqu'un d'autre que toi pour en prendre son parti ? Non, vraiment il ne faut pas en effet que nous laissions le débat inachevé !

CALLICLES

Mais, tout seul, ne pourrais-tu développer ta thèse, soit que tu parles pour toi-même ou que tu te fasses demandes et réponses.

CALLICLES

Parle tout seul, mon bon, et achève !

CALLICLES

Parle toujours, mon bon !

Platon « Gorgias ou De la rhétorique »
Piéiade : t. I, p. 458, 459, 460.

« Je dis que les « consciences » philosophiques dont vous étalez la brochette jusqu'au culmen de Sartre n'ont d'autre fonction que de suturer cette béance du sujet... »

Jacques Lacan « Réponses à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse »
Cahiers pour l'Analyse : n° 3, p. 6.

Taire une critique (en est-il question ?) ce texte, tout au long, y opère. Dans l'épaisseur d'une pensée, le jeu (moins démonstration que monstration) la règle en est ce qui suit :

OU BIEN — Rayer-écraser un (*le*) discours sur l'être (ontologie) ;

OU BIEN — Refuser. « La pensée, au ras de son existence, dès sa forme matinale, est en elle-même une action, — un acte périlleux » (1). Ici bel et bien cohérent, à en dévier la trajectoire, une tentative archéologique et une axiomatique risquée.

Cartes sur table

Un objet : Ce qui chez Blanchot se nomme texte de réflexion (en opposition au texte de fiction) en un mot théorie (de l'espace) littéraire.

Un travail sur l'objet : Dans un premier moment systématisation de la théorie blanchotienne autour des concepts (2) opérationnels-fondamentaux. Dans un second moment *désignation* de leur provenance (en l'occasion Heidegger et d'une manière plus captieuse la métaphysique (3)).

Une intention (terme volontairement imprécis) : S'interroger sur l'utilisation, par tout un champ de la critique, de propositions blanchotiennes telles que « mort de l'auteur », « pensée du neutre », etc. Propositions à maints égards sympathiques, voire séduisantes, mais qui sont le *résultat* d'une démarche. C'est sans commentaires et pour clore la digression que nous référons ici à Engels : « Ce qu'il nous faut, ce n'est pas tant des résultats bruts que l'étude (das Studium) ; les résultats ne sont rien si on les prend hors du développement qui y conduit » (4).

Mettre en question l'ontologie n'est pas une chose aisée, d'ores et déjà s'insinue et s'institue sous la plume (un peu comme le tournevis s'enfonce dans la tempe) quelque chose comme une disjonction ; ou bien l'être est un concept vide ou bien l'être est un concept plein. L'être : problème ou faux problème ? (Cette question dans sa formulation est peut-être elle-même un faux problème.) *Le malheur est que l'ontologie ontologise*, que dans le discours sur le « discours sur l'être », il en va de l'être.

L'ontologie est constituée, c'est une réalité (qu'on le veuille ou non) d'ordre culturel, historique, dont il est difficile de se débarrasser et qu'on ne peut ignorer (car *lorsque l'ontologie est méconnue dans un discours, c'est là qu'elle trouve son aise à parler*).

Heidegger aussi conçoit la logique de l'être comme un écran-obstacle ou comme une gêne, mais en fait c'est pour mieux saisir l'être « à son origine » sous l'épaisseur des métaphysiques qui ont contribué à « l'oubli de l'être » par une confusion entre être et étant (la métaphysique n'ayant conceptualisé que l'étant, « abaissant » par là même l'être qui le fonde). Pas d'ontologie pour Heidegger, mais pis encore, une ontologie à mort : une « *ontologie fondamentale* » (5).

Une précision théorique s'impose : notre travail ne consiste nullement en une lecture heideggerienne de Blanchot (ou traduction en philosophèmes) mais en la mise à jour d'une problématique *antérieure* à la « réflexion » : *La philosophie heideggerienne comme condition de possibilité de la théorie blanchotienne* (« reconnaître à la cause un excédent de force par lequel elle signe son produit » (6)).

Mise en parenthèse la question de savoir si oui ou non l'importation théorique pré-citée est licite (elle ne l'est d'ailleurs pas) *nous viserons l'estampille dans le texte*.

C'est à partir d'une telle archéologie que s'éclaire le système blanchotien, dans son détail. Jean Thibaut : « En effet en France dans les années cinquante, l'histoire pouvait paraître absente... Mais que cette absence de l'histoire, Blanchot, au contraire de Kafka, en vienne à rêver une histoire littérale des origines à la fin du monde, on peut se l'expliquer par une nostalgie — littérale — typiquement française. » (7).

On peut se l'expliquer ainsi (quoique une référence au nostalgique à longue portée ne soit guère convaincante) mais on peut expliquer ce fait d'une façon plus rigoureuse : si l'histoire n'est pas pensée chez Blanchot, c'est que cela répond à une exigence inhérente à sa problématique, problématique qui relève de la métaphysique heideggerienne, (l'histoire est « métaphysiquée », réduite à un segment dont les deux extrémités sont *identiques* : être à être, être pour être) pas étonnant donc que pour Blanchot l'histoire signifie origine et fin (8), en fait *répétition spécifiée d'un procès téléologique*. En net, il était *impossible* qu'il en fût autrement. Thibaut néanmoins nous apporte une remarque pertinente en ce qui concerne la critique blanchotienne des textes littéraires (« la danse

rapide ») : « Il s'agit d'attirer *dans son propre cercle* des œuvres très diverses... » (9). Nous dirions d'une parole plus crue : Blanchot critique *ce qui l'arrange*.

Pour figurer la systématique d'une réflexion (littéraire, celle de Blanchot), le schématiser, nous l'utiliserons, mais son recours fait problème, sa position en appelle à l'objectivation.

— Enoncer dès l'abord que c'est plaisanterie que de spatialiser un espace.

— Dire que croquer (n') est (pas) représenter, que c'est inévitablement réduire que de schématiser, que c'est fixer-fléger (surtout lorsqu'il s'agit d'une parole incessante, d'un mouvement qui toujours ex-tend les choses).

En considération, nous prenons qu' « à blanchir la tête d'un nègre on y perd sa lessive », nul ne s'y trompe. *L'irréductible est réduit*, le mouvement est immobilisé (« Le mouvement immobile » (10)).

Plaisanterie, nous disions, mais n'est-ce pas Maurice Blanchot qui plaisante avec ses semblants de semblant, ses morts (du mort et du vivant) (11), son utilisation forcenée de la négation (le «ne pas»). Agacement donc, mais il fonctionne doublement, ici comme mauvaise imitation (c'est une option), là-bas comme « exposé ontologique-existential » et même si ça sautille (12).

Le fin mot de l'histoire c'est qu'il a raison, Heidegger, quand il dit que l'ontologie est couverture, mais il fait erreur à exponensier un être (original), *un quelque chose en dessous*. Sous les pavés : pas de plage, rien. « Si l'interprétation ne peut jamais s'achever, c'est tout simplement qu'il n'y a rien à interpréter. » (13).

M. Blanchot : Les thèses et le discours qui s'y accroche.

L'approche de l'espace littéraire participe de « l'affirmatif » en tant que discours de l'hors-texte, car telle est bien la qualité de ces quelques concepts opérationnels que sont : l'œuvre (son être), la solitude, l'écrivain et le lecteur. L'agencement de ces concepts est rendu possible par la vieille pierre philosophale de la philosophie : l'ontologie, car il en va de l'ontologisation dans les dépendances conceptuelles blanchotiennes.

Concept I : L'œuvre (son être).

Proposition : l'œuvre est (14). Le est de cette proposition désigne le répondant ontique de l'instance ontologique (l'ontique : l'existant donné tel quel). A noter le caractère exclusif de ce principe dans le développement qu'en donne Blanchot.

La théorie blanchotienne du « ce qu'on peut en dire » de l'œuvre est l'utilisation particularisée de la différence ontologique heideggerienne (l'œuvre en tant qu'espèce particulière de l'étantité). « L'œuvre est » comme *proposition apéritive* (dont les qualités sont l'atemporalité [la présence] (15) et l'exclusivité) donne à voir comme sa condition de possibilité, le doublet ontico-ontologique, fondateur de la philosophie de l'existence. Atemporalité en ce qui concerne l' (In) achèvement de l'œuvre, celle-ci est confinée dans l'hypokathemnon intemporel du temps : la présence. L'œuvre se présente comme objet dans son épaisseur paginale, (16) (« ce

Heidegger

Blanchot

Es gibt sein :
Il y a de l'être
Il donne à être

don

l'Ontique

l'ETANT est. (sein)

l'OEUVRE est (atemporelle)

l'Ontologique

ETRE
(es)

ETRE

qui ne permet jamais de la dire achevée ni inachevée, elle est sans preuve » (17) ; d'ajouter (là est bien notre propos) : Dieu que la surcharge du concept est pesante, nous fera-t-on grief ?

Concept II : La solitude.

Ce concept est domanial-spatial. Il représente le lieu d'accueil d'un tir croisé de regard-perception. Ici la ponctuation intervient, nous permettant de définir comme suit ce concept central dans toute la production blanchotienne : sens de l'être par la compréhension ontologique (c'est une tautologie).

Concept III : Le sujet (auteur, lecteur).

Proposition : « l'œuvre est solitaire », permet d'articuler œuvre et sujet de sorte que l'œuvre par ses pseudo-potes inclut des existants qui par une attraction-répulsion n'en finissent pas de s'éloigner s'approcher. La métaphysique nous donne à comprendre l'être comme infiniment lointain (18) (dans « l'autre nuit ») (19).

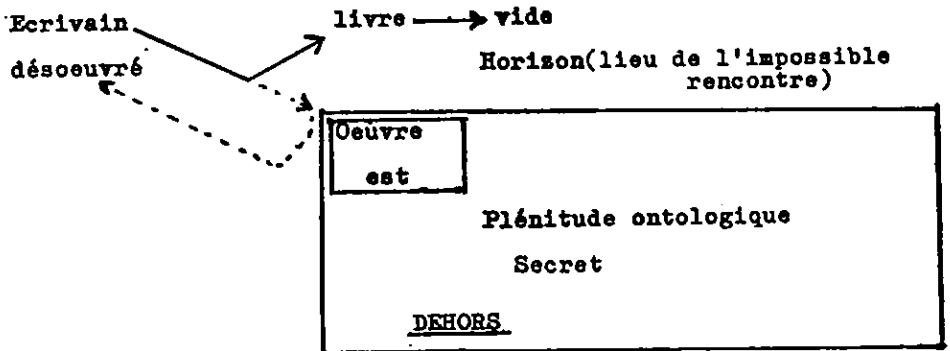
Articulation des trois concepts.

Les propositions basiques énoncées ci-avant doivent être référées à une origine. Tout d'abord en question « l'œuvre » et son répondant vil : le livre. C'est dans et par l'être que la transmutation du vil en pur est possible. Il s'agit bel et bien d'un procès alchimique. « L'œuvre n'est œuvre que lorsque se prononce par elle, dans la violence d'un commencement qui lui est propre, le mot être. » (20). C'est à propos de ce concept d'origine (éminemment heideggerien) que nous insisterons sur la problématique d'un « quelque chose de premier » qui serait inaugural et par là même distributif. La littérature fait problème (rien n'est moins certain) mais il faut se garder d'utiliser des fictions philosophiques pour l'éclaircir, et c'est là que Blanchot élude la question. La différence ontologique (avec tout ce qu'elle peut avoir de rassurant), n'est qu'un point de départ fictif qui offre une infinité de possibilités.

D'une possibilité (topologie d'un rapport à l'œuvre).

« L'œuvre » se referme sur son absence d'être qu'elle signifie à l'écrivain (lui-même attentif à un grésillement ontologique). Elle ne peut lui apparaître que comme livre (substitut-simulacre) (21), en le même temps « elle se referme dans l'affirmation, impersonnelle, anonyme qu'elle est » (22), faisant de l'écrivain dans son rapport au livre le support d'une tonalité affective : l'angoisse - le désœuvrement.

AVANT OEUVRE



L'œuvre est (l') illisible pour l'écrivain, sa seule approche possible est (du bord de l'angoisse face à un objet qui glisse) : l'impossible visée de l'œuvre pourtant présente (comme puissance autre). Un point à saisir. L'œuvre et l'écrivain, l'objet et le sujet sont dans une extériorité radicale, le sujet voit ses actions glisser le long de la viscosité du dehors, c'est en ceci que l'œuvre fait violence. « Le regard trouve dans ce qui le rend possible la puissance qui le neutralise » (23).

Heidegger : Le né-ant (non-étant).

Le schéma des objectités en présence (néanmoins), chez Blanchot est à comprendre dans son articulation nécessaire avec la pensée du néant chez Heidegger. Chez ce dernier et notamment dans son ouvrage « Qu'est-ce que la métaphysique » nous est donné en clair une pensée de la téléologie ontologique.

— D'où ça vient l'étant ? (est la question qui nous intéresse).

— Le néant se présente comme la condition d'apparition de l'être, grâce à une pré-compréhension (24) du vide. Il n'est pas un objet (la pensée du néant est un *contre-sens*) sa difficulté réside en « ce qu'il n'est rien » et qu'il joue son rôle dans les interstices des choses (au sens immensément

L'indivision heideggerienne et l'ambiguïté blanchotienne (schéma I)

Ce quelque chose qui n'est nulle part
Ce quelque chose qui reste quand il n'y a rien

Indivision Le néant et l'être se présente d'un seul et même coup.

AMBIGUÏTE (l'image parle du monde) dit l'être en tant que dissimulé Le néant renvoie à l'être
Avant le commencement le néant n'est pas à égalité avec l'être

D'AUTANT PLUS ESSENTIELLE EST L'AMBIGUÏTE QUE LA DISSIMULATION PEUT MOINS SE RESSAISIR EN NEGATION.

Effacement du monde
Présence étrangère.

La solitude du Je suis découvre le néant qui le fonde.

Regard

Rupture de la personne
Je Il(on)

Glissement de l'existant

IMAGE
Rend aimable le néant

le néantir
Dehors vague et vide
FOND

Indivision Radicalement autre
Ce qui subsiste dans le vide
Résidu ontal.

Absence/intervalle
mais le vide est compact
Néant & néant pensé.

OBJET lumineuse auréole formelle
Absence de la chose... Image.

Analyse commune : Image - décalque : transposition de la chose.
Analytique existentielle.

— Problématique transcendantale (qui ne vise pas l'Être — n'étant pas un cogitatum — mais qui le fait apparaître dans sa pure transparence).

D'un regard, et d'une image (qu'en le milieu ils stagent) nous y voilà au schéma 2, car représenté (au point le plus impossible sur le graphe) le « ce qui est vu » de par son absence s'origine plus loin que la page. Dans un abandon du monde, est promulgué un «Ce étranger à la présence spatio-temporelle » (qu'est-ce donc en fait que ceci ?). La légèreté qui est sa condition de trans-mondanité nous « fascine », c'est-à-dire immobilise un mouvement perceptif (du sujet ek-sistant [32]) qui *vidé au milieu se « fige en lumière »*. L'espace littéraire (et ses pôles) se refuse (notre démonstration s'y étouffe) au mesurable-logifiable, tout en acceptant des insertions logiques (33). Ecartelé entre la rationalité théorique et une parole incessante qui n'en finit pas de murmurer (« en tiers dans chaque dialogue ») (34). Blanchot s'en remet à la vertu du silence (« silence sensible, parfois autoritaire, parfois souverainement indifférent, parfois agité, animé et joyeux » [35]) ce qui ne change rien car le silence (blanc) est inauguré par la « violence d'un commencement (chaud). L'incessant de la démarche, comme lisible il se donne, conceptualisé tel qu'il « oublie » le démarrage d'un regard : *pré-supposition et pré-figuration en effet sont hypo-thèses car les thèses principiellement débitent un discours (sur l'œuvre) qui lui, ne marche qu'à neutraliser l'avant des thèses*. Le schéma 2 c'est ça qu'il montre : l'impossibilité de le prendre par un bout, c'est par le tout qu'il se détaille (détale). Déjà là disent-ils.

L'incessant ; ça commence pas (36) ça finit pas.

Des retournements il y en a chez Blanchot (dans le défilé chronologique de sa production) ainsi la lumière devient « mauvaise » (37). L'écriture cesse la lumière pour un rapport (au) neutre. « Sans référence au Même, sans référence à l'Un » (38). Comme tout devient simple, le discours métaphysique-théologique répétitif de ses propositions essentielles est mis en respect (respecté ?) par l'écriture, mot magique du lexique blanchotien.

Et puis quand on veut objectiver ça, on s'en réfère à l'immédiateté d'une conscience égologique (39) (on fait feu de tout bois). « Le poète... celui qui entend et se consume lui-même dans l'entente d'une communication immédiate. » A tuer la métaphysique (de cette manière) elle n'en ressurgit que plus vivante.

Les termes (personnages) les voici : un écrivain, un livre, une œuvre. Ce qui s'y passe : l'écrivain visant l'œuvre, ne peut que se buter à son ouverture (commencement violent) ; par cette séparation inaugurale, il glisse vers le livre (absence d'œuvre) car l'œuvre par son trop plein d'être renvoie à ce qu'elle donne à être : le livre. Ce trop plein d'être déjà il nous échappe, l'écrivain s'en trouve dés-œuvré ; (mort). Sur ce champ comme dit Heidegger « l'Être est là et n'est pas là », la dynamique est ontologique, c'est grâce à ce qui n'est pas (le non-étant né-ant) que l'on accède de derrière les fagots à l'affirmation impersonnelle et anonyme », déterminant chez le sujet une « tonalité affective » spécifique (désœuvrement, perte des repères, etc.) qui par la même permet un rapport à l'Être. Heidegger: «Le néant est la condition de possibilité de la révélation de l'existence comme tel pour le Dasein. » (40). Ce schéma est fondateur de la critique blanchotienne, les ajouts ultérieurs ne sont que gulriandes surajoutées. D'une théorie qui sans cesse revient sur ses fondations pour en mieux définir ses postulats, nous sommes embourbés là, devant ce

« *ressassement éternel* ». Quand bien même on se retire du jeu : Blanchot « ce livre (l'entretien infini)... rassemble des textes écrits pour la plupart de 1953 à 1965. Cette indication de dates référence à un long temps, explique pourquoi je puis les tenir pour déjà posthumes, c'est-à-dire les regarder comme presque anonymes » (41) hors jeu pour le moins curieux de la part d'un qui se désigne comme « mort », par écriture. ça fonctionne même ici le camouflage des points de départ.

En son fond, de Blanchot nous parlons, réductible est sa « réflexion » en cette page 10 de l'Espace littéral à l'endroit de cette proposition : « L'œuvre (l'œuvre d'art, l'œuvre littéraire) n'est ni achevée, ni inachevée : elle est » (42). La glu est toujours fraîche pour qui veut s'y tremper le cul.

NOTES

(1) M. Foucault : les mots et les choses p. 339. Coll. Bibliothèque des Sciences humaines, Gallimard.

(2) Nous employons là le terme de « concept » par commodité méthodologique. D'aucuns y préféreront le concept de catégories. Cf. « Le concept de modèle », A. Badiou. Coll. Théorie, Maspéro, p. 13.

(3) Il est vrai que l'héritage heideggerien est par Blanchot avoué dans ses premiers textes, mais désavoué ensuite. Cf. note à « l'entretien infini », Gallimard.

(4) Cité par Lénine dans « G. Plékhanov, les questions fondamentales du marxisme ». Œuvres, t. XXXVIII, p. 389, Editions sociales.

(5) Cf. remarque de H. Corbin dans « avant-propos à Qu'est-ce que la métaphysique », p. 17. Les essais, Gallimard « On évitera de retomber dans une nouvelle erreur en identifiant — l'ontologie fondamentale — avec une Weltanschauung quelconque (théiste ou athée, idéaliste ou matérialiste, etc. » cette remarque s'éclaircit de la phrase qui suit immédiatement et qui est à prendre en son exact contraire « Mais nous n'avons le dessein ni de prendre la — défense — ni de faire la présentation ou l'éloge du philosophe Heidegger ».

(6) J.-A. Mhler « Le concept de ponctuation ». Cahier pour l'Analyse n° 5.

(7) J. Thibaut : « Socialisme Avant-garde Littérature », Editions sociales, p. 75.

(8) Le livre à venir p. 265. Coll. Idées, Gallimard.

« La littérature va vers elle-même, vers son essence qui est la disparition. »

(9) J. Thibaut, opus cité p. 74. C'est nous qui soulignons.

(10) Blanchot : Esp. Lit. p. 25. Gallimard, Coll. Idées.

(11) Cf. Blanchot : la littérature et le droit à la mort. In « La part du feu », p. 305, Gallimard.

(12) Cf. définition de la temporalité spécifique du Dasein chez Heidegger in « Sein und Zeit ». (Le Dasein sautille de maintenant en maintenant.)

(13) Michel Foucault : « Nietzsche, Marx, Freud » In colloque de Royaumont, p. 189. Edition de Minuit.

(14) Blanchot, Esp. Lit. p. 10.

(15) Sur ce point (présence atemporelle) voir J. Derrida « Essence et vérité ».

- (16) « Un objet, une pure présence compacte », Esp. Lit. p. 267.
- (17) Esp. Lit. p. 11.
- (18) « La connaissance ontologique — la compréhension à proprement parler — n'a pas affaire à un objet, mais au projet d'un horizon où la chose apparaîtra. La relation avec ce qui nous semble le plus abstrait, le plus éloigné de nous être en général est aussi la relation la plus intime qui s'accomplit en nous. » E. Levinas, l'Ontologie dans le temporel. On notera au passage la résonance apostolique.
- (19) Le regard d'Orphée, Esp. Lit. p. 227.
- (20) Esp. Lit. p. 11.
- (21) On ne peut s'empêcher de penser à Platon « Le livre comme simulacre ».
- (22) Esp. Lit. p. 12.
- (23) La solitude essentielle, la solitude dans le monde. Esp. Lit.
- (24) « Avoir la connaissance générale que cette chose (le néant) existe. »
- (25) « Pas de différence entre le néant imaginé et le néant réel ! »
- (26) Esp. Lit. p. 342.
- (27) Esp. Lit. p. 25.
- (28) Esp. Lit. p. 25.
- (29) Là encore, une lecture du platonisme de Blanchot serait intéressante.
- (30) Esp. Lit. p. 26.
- (31) Heidegger : « Holzwege » 1950.
- (32) Du sujet qui investit l'extériorité, qui est hors de lui, c'est-à-dire « au monde ».
- (33) Cf. « a rose is a rose », p. 498 : Entretien infini.
- (34) Le livre à venir p. 320, coll. Idées Gallimard.
- (35) Opus cité p. 320.
- (36) Ou bien si l'on veut « qui ne commence jamais, mais toujours commence par recommencer » I. M. Blanchot : « L'homme de la rue » in la nouvelle revue française, n° 114, p. 1073.
- (37) Cf. L'athlète et l'écriture, l'humanisme et le cri in « L'entretien infini », p. 363-364, Gallimard.
- (38) Opus cité p. 364.
- (39) « Ecrire est aussi rupture avec toute conscience présente - ça change quoi au juste ? Opus cité p. 391.
- (40) Qu'est-ce que la métaphysique, p. 35, Gallimard.
- (41) Blanchot : l'entretien infini, p. 637, Gallimard.
- (42) Un mot, à propos du très précieux ouvrage de Françoise Collin sur Blanchot (Maurice Blanchot et la question de l'écriture, art Gallimard), ce mot sera le sien. « Inscrite dans l'expérience de l'écriture, cette pensée (notamment celle de Blanchot) demeure en marge de l'histoire de la philosophie, et de la philosophie, dans la mesure même où elle l'habite insoucieusement », p. 18 (à noter que l'idéalisme dit la même chose). Bel exemple de l'idéologie du penseur marginal (« insoucieux »), du dehors, de la subversion.
- Ceci conduit F. Collin à d'élégantes voltiges philosophiques notamment à propos de la distinction : Etre heideggerien et Neutre blanchotien (pp. 71 à 75). Comme si Blanchot lui aussi s'était payé sa petite coupure. Pour André Delmas (« Maurice Blanchot et la transgression. » Le Monde, 24 janvier 1970) :
- « Maurice Blanchot propose à l'intelligence une dernière chance, une ultime tentation, celle de transgresser l'ordre, tous les ordres y compris celui du discours et de la pensée. » Là où prendre son pied c'est se prendre le pied dans la fiction.

Pour la critique, le discours littéraire, c'est le discours supposé d'un auteur qui à travers ou sans fiction, cherche à nous dire quelque chose.

Le discours critique oscille dans sa visée entre la saisie d'un sens et la compréhension d'un auteur. D'où la longue tradition critique qui se veut «appréhension de l'homme et de l'œuvre», éclairage qui se pose comme complet à cause de ce qui semble être vérité d'évidence, à savoir que la vérité de l'homme réside dans une expression de lui-même, c'est-à-dire dans son œuvre, et que le sens de celle-ci est à trouver chez son auteur.

La critique des notions d'auteur et de sens semble être faite. Je me propose ici d'aborder cette question par le biais de l'idéologie et de poser quelques chicanes.

Une remarque cependant, concernant la critique la plus récente, la plus affinée, la plus raffinée parce qu'aidée de méthodes et d'instruments scientifiques et qui est supposée savoir tenir compte de la subversion du sujet et du sens: toute la question est en effet de savoir si cette nouvelle critique littéraire est en état de prendre la mesure de ses méthodes et de ses instruments en tant que produits et effets d'une structure «dans un système historiquement constitué d'un appareil de pensée fondé et articulé dans la réalité naturelle et sociale».

Tout l'enjeu idéologique s'opère par ce biais; le critique ne fait alors que sortir de son chapeau ce qu'il y a déjà mis. La critique littéraire serait alors à l'idéologie ce que le symptôme est à la structure.

De ce contexte découle un corollaire qui renvoie au statut non nommé du critique: être un spécialiste; comme tout spécialiste, il est celui qui peut dire la vérité de l'objet de sa spécialité. De cette spécialité, il est absent, et son discours est de l'ordre de celle-ci, qui est faite pour répondre à un autre ordre, idéologique, où l'ordonnance des choses de monde est visée.

Le critique littéraire est précédé dans cette fonction par le professeur de lycée qui explique très bien pourquoi tels vers de Racine sont beaux, où réside leur beauté et ce que cela veut dire. L'entente ici est celle de l'idéologie et du savoir: savoir de l'idéologie et idéologie du savoir où le pouvoir est affaire du plus malin. Le système de la sorte fonctionne à la perfection. Tout un pan du discours littéraire est le produit même de l'idéologie. Immédiatement appréhendé par son double comme discours critique, qui y trouve avec délices ses propres problèmes, que cela s'appelle le Beau, l'Idéal, le Romanesque, l'Absurde, la Solitude humaine, etc....

Comment lire autrement que d'une manière «pré-codée»? Les mots du livre sont ici un piège immense: parce que l'on croit le saisir, ce sens, les mots le disent en toutes lettres.

Qu'en est-il de ce sens quand il s'agit d'une critique picturale, plastique ou musicale? Dans les meilleures conditions de la réflexion critique, on accepte, on revendique la production d'un sens, ce qui change le problème.

Du côté de l'œuvre, on évite le risque d'une réduction (aplatissement, assainissement, affadissement, récupération, noyautage, mise en ordre, etc...), du côté du lecteur critique, c'est l'engagement dans sa propre écriture: manière de se laisser prendre à l'instance du signifiant.

Le problème de l'idéologie demeure, qui peut alors se formuler de la sorte: quel est ce lieu de production, spécifique de la critique littéraire?

Si lire c'est écrire, cette écriture ne devient partie prenante que comme tentative de circonscrire son lieu de production. Qu'en est-il de ce lieu? Autrement posée, la question peut devenir: quelle est la spécificité du discours littéraire dans l'ensemble des discours du champ social?

M. Blanchot spécifie l'écriture littéraire comme étant «en souci de son origine»; il articule ce procès à ce qui, inlassablement, recommence, et qui d'ailleurs n'a jamais lieu. Nous voilà renvoyés au fantasme: fantasme de l'origine et origine du fantasme dans la répétition même. Mais celle-ci ne se replie pas sur elle-même (distincte en cela de la répétition névrotique), elle donne lieu à une production dont la nature est d'être le lieu de son engendrement.

La psychanalyse, qui traite de l'inconscient, a de tout temps ignoré la spécificité du discours littéraire pour faire de l'œuvre un objet clinique. Dire que le discours littéraire a pour fonction de «surer», c'est situer l'objet produit en face du sujet de la production; d'un sujet qui n'est guère facile à cerner. Ce n'est ni le sujet ponctuel de la psychologie ou de la conscience, ni le sujet «moraliste» de la mémoire. Ce sujet est effet du discours qui le produit. Il est du côté du discours de l'analysant, qui fait fonctionner le signifiant: il est cette «passion» du signifiant. S'il y a un théâtre du signifiant autre que l'inconscient, c'est bien là que ça opère au mieux. Si la production du signifiant a une quelconque efficacité, quelle serait-elle au-delà de ce qui est postulé comme «suture»?

Quant à l'objet produit, quant à la production d'un objet qui se dénote d'être fomenté de toutes les puissances d'un être, son ambiguïté est radicale. Il est vite perdu une fois produit et repris une fois perdu. Ce jeu de la répétition vise la jouissance et la perte. Ont-ils une efficacité, ce procès et ces objets chus sur la ligne de tout destin, futile, dramatique ou grandiloquent?

L'efficacité fonctionne comme «effet». Cet effet est au principe même du possible de l'écriture. Si l'écriture se soutient d'une position narcissique, elle n'opère que dans sa dénonciation. Il y a là un procès qui peut aller loin.

Rappelant le conseil donné à Joyce d'entrer en analyse, J. Lacan écrit: «Au jeu que nous évoquons, il n'eût rien gagné, y allant tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin».

La lettre qui fait ici littoral de circonscrire une jouissance n'a pour limite que la possibilité même de l'impossible. Et cette possibilité est sans limites, sinon logique. C'est dire qu'il ne s'agit ni de rêverie, ni de libération mais de la prégnance même du signifiant où le désir fonctionne en sa représentation métonymique; la «suture» ne peut être saisie comme principe de lecture; car nous serions renvoyés à tout un système idéologique qui subtilise le procès de l'énonciation. La «suture» est au fondement même de ce procès: elle est ce qui l'augure et l'inaugure avec le risque essentiel et permanent de le faire échouer à tout moment. Blanchot l'a bien vu. Dans l'Espace Littéraire, se profile l'interminable au point que l'œuvre n'est jamais

là, surtout quand cet interminable se fait recherche d'un fondement. Elle est cette recherche au risque même de ne rencontrer que sa propre stérilité. Risque essentiel. Loin que le discours soit là pour «suturer», il est celui qui serre au plus près la possible impossibilité de toute «suture».

Où situer l'idéologie dans ce contexte? D'abord en ceci qui est d'évidence: si le discours littéraire est porteur d'idéologie, il ne peut se soutenir du nom d'aucune idéologie, il ne peut se produire que comme dénonciation de l'idéologie. Il sera toujours dans ce lieu, profilé comme subversion de l'idéologie, du sujet, du sens, sans qu'il ait à s'occuper de quoi que ce soit d'autre que de sa propre production.

Il en résulte que pour aborder le discours de la littérature en sa spécificité, il faut recourir à une tout autre terminologie et changer ainsi de problématique. Pour cela, nous pouvons lui appliquer les éléments de base qui font structure dans les quatre types de discours définis par J. Lacan (maître/universitaire/hystérique/analyste) (1).

A partir de là, il semble possible de situer le discours critique.

S, en l'occurrence dans notre contexte, serait le sujet de l'écriture. S1 signifiant maître, devient pour le critique celui de l'écriture, signifiant qui l'allène et le divise (position du sujet hystérique face au signifiant maître). Derrière ce signifiant de l'écriture, le critique a besoin de l'auteur comme sujet maître de son écrit. C'est lui, en tous cas, que le critique interroge pour tenter de comprendre, de lire ce qui a été écrit, pour en tirer un savoir.

Mais l'auteur ne possède pas le savoir, comme on le dirait de l'esclave; il le tire, dit-on, de lui-même, sinon de quelque inspiration divine. D'où son statut ambigu, d'être le plus pauvre et le plus démuné; mais l'étranger à la tribu (le névrosé ou le fou), est en même temps capable de transmuter faiblesse et pauvreté en un pouvoir fascinant: «tu m'as donné la boue et j'en ai fait de l'or» (2). Pouvoir de dire une certaine vérité et de produire une certaine beauté.

S2, le savoir est signifiant de la culture, de tout ce qui a été écrit et lu par le critique au sens où, comme l'universitaire, le critique est celui qui accède non au «savoir de tout» mais au lieu d'un «tout savoir», ce «quelque chose qui s'affirme n'être rien d'autre que du savoir» (3).

Ce sont là les deux signifiants majeurs de la critique. Le discours se fonde de ces deux positions, du côté de S1 dans le discours du maître, du côté du S2 dans le discours universitaire.

Dans ces conditions, le critique «hystérise» le discours littéraire. Il le transforme en symptôme, en essayant d'en dégager le sens. Est forclos dans cette opération, le sujet de l'écriture, d'une part, la jouissance, de l'autre, et dans cette jouissance ce qui la soutient comme perte. La critique littéraire maintient la position idéologique d'un sujet-auteur, c'est-à-dire d'une biographie cernable et discernable. La jouissance, quant à elle, s'appréhende comme savoir dont l'effet est un certain «plus de jouir», bénéfice de prestige et de pouvoir.

Traiter le discours littéraire à partir de cette structure, ce n'est ni cerner la vérité d'un auteur, ni dégager le sens d'une œuvre; l'auteur comme sujet ne se retrouve que dans sa division et dans la dispersion du signifiant. Son désir ne fait que courir derrière son objet et le sens est toujours «aux champs». Vouloir fonder l'un ou l'autre relève d'une illusion d'optique. Quant à la tentation de dégager de ce discours cette division et cette impossibilité d'atteindre l'objet, afin de combler le défaut de la chize dans l'unité toujours

révée, elle fait foi de l'ignorance d'une spécificité. Car tout discours fonctionne avec ces coordonnées (spécifiées chaque fois d'une manière différente quant aux signifiants clés et élaborant chaque fois une stratégie différente) s'ouvre et se clôt sur les mêmes pièges.

Or le privilège de ce discours est d'avoir ces ordonnées mêmes comme enjeu.

Il en est de même du discours de l'analysant et de ses signifiants propres. Si l'enjeu est le même, les procédés de part et d'autre n'ont rien à voir. Du côté de l'analysant, le discours se profère par la parole et quand les signifiants font «tilt», c'est de par un contexte transférentiel. Du côté de l'écrivain, le discours se profère par écrit et dès lors la fonction de l'écrit comme tel est à l'œuvre en ceci que «la condition de l'écrit ne se soutient que d'un discours» (4). C'est dire que les signifiants viennent «truffer» les signifiés.

L'art est affaire de répétition, de jouissance, d'origine: la question s'y pose d'un engendrement du sujet à partir du langage.

L'origine (comme désir d'écrire et fondement de l'écriture) s'ancre à ce niveau et fait marcher la machine qui, à un moment, s'arrête, pour poser la question de son geste. Nous sommes à un moment de l'histoire où la question de l'origine ayant été déjà posée, il est de l'ordre du «semblant» de l'énoncer comme telle. Le discours littéraire serait alors à lui-même son propre centre.

Le désir d'être analyste est «l'autre» d'une question posée à l'origine, à l'origine de ce désir. Comme la question de l'écriture, celle-ci ne se soutient que d'une répétition de l'impossible. Il ne s'agit plus d'un désir de savoir, ni d'un savoir sur le désir. Car ce cercle est de stratégie et de tactique, non de politique.

Le politique en l'occurrence est le choix d'un possible où règne la nécessité en tant qu'elle est structure (sociale ou subjective). La question de l'écriture semblable à celle de l'analyse renvoie à l'ordre des renversements possibles dans le procès de l'impossible.

(1) Dans son séminaire de l'année 1970, J. Lacan propose une théorie du discours: d'un discours qui serait celui de l'envers de la psychanalyse. Il s'articulerait en quatre schèmes structuraux: le discours du maître, celui de l'université, le discours de l'analyste, celui de l'hystérique. Pour chaque discours un élément d'une combinatoire serait dominant: $\$1$ (le signifiant maître) pour le premier, $\$2$ (le savoir) pour le second, a l'objet du désir pour le troisième, S le sujet barré à l'ordre de la jouissance pour le dernier.

(2) Baudelaire.

(3) J. Lacan, séminaire 70.

(4) J. Lacan, séminaire 73.

Notes sur l'athéisme chrétien dans la critique littéraire

Tu es dans le pouvoir du désir
écartant les jambes, exhibant
tes parties sales. Cesserai-tu
d'éprouver cette position comme
interdite, aussitôt le désir mourrait,
avec lui la possibilité du plaisir (1).

La littérature est communication.... Nous
baignons dans la communication.... comme dans
l'attente d'un moment où elle se résout dans
un cri que d'autres entendent (2).

Généralement, les admirateurs de l'œuvre de Georges Bataille placent ses théories de la littérature et de l'érotisme parmi les pièces fortes de l'avant-garde révolutionnaire. Bataille passe de l'une à l'autre au moyen d'un «comme»: la littérature est comme l'érotisme. Dans les deux cas, le langage doit être absent; la langue est pour lui tout entière du côté de la «science», l'ennemie de la «passion». Le silence de l'orgasme correspond au spasme de la poésie: les deux se résolvent dans le cri.

J'aimerais suggérer ici que cette comparaison est rendue possible grâce à la complicité du discours religieux et de la philosophie existentielle, qui refuse au fond l'idée que l'«esprit humain» puisse être soumis à des lois scientifiques, pour une morale de la volonté et de la responsabilité. L'idée même de la «transgression» est une conséquence de cette position anti-scientifique: car pour ceux qui s'occupent d'établir une théorie scientifique de la littérature (cf. Halle et Keyser) (3) ou de l'inconscient (Lacan), il n'y a rien à transgresser. Les règles de la Poétique ne violent pas les règles de la langue et du langage, et le concept de «sujet du désir dans l'impossible de la jouissance» situe dans la construction mythique le couple «interdit/transgression». L'universalité de l'interdit est liée à l'universalité du mythe, mais le mythe est créé par la loi de l'inconscient. L'humanisme s'attache à confondre le mythe avec la loi, Bataille fait du mythe une loi, et ses adeptes contemporains s'y accrochent en provoquant un «brouillage idéologique»: en se réclamant des deux à la fois. En théorie littéraire, après des positions de principe, on retrouve inévitablement les concepts de la vieille rhétorique traduits dans un vocabulaire linguistique (cf. l'anomalie, l'écart, la forme et le contenu). En face, c'est la religion que l'on traduit dans le vocabulaire de la philosophie et inversement: pour Bataille, l'érotisme est lié à la dialectique de l'interdit et de la transgression. A ce point, la théorie lacanienne dénonce la définition «révolutionnaire» de la transgression comme restant à l'intérieur de la religion:«il y a celle dans laquelle nous baignons, la

religion chrétienne, qui s'arrange foutrement de la transgression, c'est ce qui la consolide» (4).

Le lien du discours de Bataille (5) avec le discours religieux ou philosophique est bien connu, revendiqué même, tout en étant nié: le sacré demeure quand la «foi» est déçue. Mais prenons, en résumant, la ligne de l'argumentation bataillienne.

Dans son Introduction à l'Érotisme, Bataille affirme que l'érotisme distingue les hommes des animaux, dans la mesure où les animaux s'accoupleraient dans le but unique de la reproduction. Cependant, il affirme également un peu plus loin:

Le sens fondamental de la reproduction n'en est pas moins la clé de l'érotisme.

Effectivement Bataille a besoin de la reproduction, car il fonde sa démonstration sur une définition biologique de l'être (humain): l'homme est un être discontinu dans l'espace-temps, solitaire, et poussé par une force irrésistible vers le continu, c'est-à-dire la mort, ou son substitut, la «petite mort» érotique (6), ou encore la fusion des amants, du spermatoïde et de l'ovule.

Bataille n'est apparemment pas intéressé par les attitudes «déviantes» (ou les «anesthésies» sexuelles) (7). Elles sont mêmes exclues par son système, de manière toute rhétorique, comme elles sont proscrites par la religion chrétienne:

Or, le but de l'acte conjugal est de procréer des enfants; donc cet acte est mauvais lorsqu'il est pratiqué dans un autre but... (8).

La tendance irrésistible des êtres à connaître le continu serait chez l'homme frappé d'interdit. L'homme ne serait homme toutefois qu'en transgressant cet interdit, dont il doit avoir conscience (9). Voici la dialectique fameuse, inspirée explicitement de Hegel: la transgression dépasse l'interdit tout en le conservant. Bataille appuie sa théorie, ensuite, sur quantité d'observations empruntées à l'ethnologie; les sociétés «primitives» organisent rituellement les cycles des interdictions et des transgressions. Il me semble pourtant que la démarche de Bataille est semblable à celle des missionnaires colonisateurs qui ont réussi à imposer à ces dernières une idéologie du péché. Les systèmes de tabous portent généralement sur toutes sortes de choses et en particulier sur les personnes avec lesquelles les relations sexuelles sont permises, comme sur les gestes ou positions d'amour. Ici un glissement s'est effectué: l'interdit porte sur la sexualité elle-même. Bataille parle d'«un interdit vague et général», reconnu par la «conscience» de l'homme; l'interdit est lié à l'angoisse et à l'horreur de la «perte de conscience», lorsque la «raison» ne maîtrise plus le «moi». Les manuels disaient aussi:

C'est un péché de se livrer à l'acte conjugal dans le seul but de se procurer du plaisir, mais le péché est seulement véniel... (10).

Citation que l'on peut comparer à la citation du Catéchisme de Dianus, que j'ai proposée en exergue.

L'angoisse est provoquée par l'aspect «inhumain» de ce que Bataille appelle la jouissance, par la bestialité qui se révèle dans la «pléthore organique».

Un gonflement de sang renverse l'équilibre sur lequel se fondait la vie. Une rage, brusquement, s'empare d'un être. Cette rage nous est familière, mais nous imaginons facilement la surprise de celui

qui n'en n'aurait pas connaissance et qui, par une machination, découvrirait sans être vu les transports amoureux d'une femme dont la distinction l'aurait frappé. Il y verrait une maladie, l'analogie de la rage des chiens. Comme si quelque chienne enragée s'était substituée à la personnalité de celle qui recevait si dignement.... C'est même trop peu parler de maladie. Pour le moment la personnalité est morte. Sa mort, pour le moment, laisse la place à la chienne qui profite du silence, de l'absence de la morte. La chienne jouit — elle jouit en criant — de ce silence et de cette absence.... La théologie chrétienne, en effet, assimile à la mort la ruine morale consécutive au péché de la chair. (J'al souligné, M. R.).

(L'E. p. 116-117)

Le fantôme de «scène primitive» semble moins important que sa présupposition; la jouissance est un désordre insoutenable qui vient troubler l'ordre et la tranquillité naturelle de la raison:

L'érotisme est dans la conscience de l'homme ce qui met en lui l'être en question (p. 34)....

l'être a l'expérience intérieure de l'être dans la crise qui le met à l'épreuve, c'est la mise en jeu de l'être dans un passage de la continuité à la discontinuité, de la discontinuité à la continuité. (p. 111).

Ceci constitue à mes yeux le second paradoxe de Bataille, le premier étant, je le rappelle, l'idée que l'érotisme n'est pas lié à la reproduction tout en reposant sur elle. Pour être un homme, il faut transgresser l'interdit, perdre conscience, donc être une bête.

A ce point je dois distinguer ce que Bataille dit lui-même de son système, de ce que certains commentateurs voudraient faire de lui à l'heure actuelle. Pour lui, il ne fait aucun doute que sa théorie reste dans les limites de la philosophie:

La suprême interrogation philosophique coïncide, je pense, avec le sommet de l'érotisme (p. 302).

La philosophie de l'être est devenue celle de l'être humain, celle d'une sorte de monade dont la seule ressource contre la «solitude» est une communication, transgressive, elle aussi; des cris dans le silence, l'en dehors du langage, la soudure des déchirures pour deux amants-amibes:

Nulle communication n'est plus intense. La déchirure cachée (comme une imperfection de l'être) se dénuode (s'avoue), se colle à l'autre déchirure: le point de rencontre des amants est le bord de ces déchirures (C. d. D.).

Cette conception de l'homme comme être isolé et conscient du monde provient bien entendu de la version française de la philosophie existentielle telle qu'elle a été perçue après la deuxième guerre (influence de Kierkegaard, l'œuvre de Sartre, etc.). Deux positions apparemment opposées se rejoignent: les unes réduisent le langage à un «instrument de communication», les autres revendiquent la communication dans le silence. Les deux toutefois donnent au langage la seule fonction de décrire le monde pour la conscience, soit l'«analyse de l'expérience humaine» (reproduite par la linguistique fonctionnaliste) ou l'«ensemble des données qui nous mettent en jeu dans le monde» (Bataille). La raison pour laquelle Bataille refuse, contrairement aux linguistes, un rôle plus important au langage, est très simple. Il pense, avec l'hérédité d'une philosophie logicienne, que le langage est imparfait et rem-

plit mal sa fonction: Bataille confond en effet la phrase et la proposition logique — le langage est l'ensemble des propositions servant à exposer le monde:

Mais si le langage l'expose, il ne peut le faire qu'en parties successives se développant dans le temps. Jamais ne nous sera donnée, dans un seul et même instant, cette vue globale que le langage fragmente en aspects séparés, liés dans la cohésion d'une explication, mais se succédant dans son mouvement analytique.

Ainsi le langage, rassemblant la totalité de ce qui nous importe, en même temps la disperse. En lui, nous ne pouvons saisir ce qui nous importait, qui se dérobe sous forme de propositions dépendantes l'une de l'autre, sans qu'apparaisse jamais un ensemble auquel chacune d'elles renvoie (p. 302) (J'ai souligné, M. R.).

Le langage est donc du côté de la science, de l'analyse, de la conscience claire et distincte; la passion et l'«expérience intérieure» le rejettent, car il se montre incapable de rendre compte du vécu et de la sensation globalisante de l'être (sa linéarité le perd). La science, elle, refuse ses origines:

Si nous faisons œuvre de science, en effet, nous envisageons les objets en tant qu'ils sont extérieurs au sujet que nous sommes.... Seule l'expérience du dedans en donne l'aspect global.... (p. 42). Sans le primat de l'interdit, l'homme n'aurait pu parvenir à la conscience claire et distincte, sur laquelle la science est fondée (p. 43).

Ainsi la démarche anti-scientifique est explicite et comme je l'ai déjà indiqué, elle est liée au concept de transgression; Bataille rétablit avec les mots «érotisme», «interdit», un vocabulaire religieux dont à la fois Marx et Freud avaient démontré les mécanismes (théorie des idéologies, l'inconscient créateur de mythes, respectivement). J'emploierai une métaphore linguistique, à mon tour: il confond les structures superficielles des phrases réelles avec les règles sous-jacentes de la grammaire. Bien plus, la «communication» dans son concept oblitère la lutte des classes, puisqu'il tient pour acquis un statut d'égalité entre les «destinateurs» et les «destinataires» quels qu'ils soient, et l'on sait que toute l'histoire des mouvements syndicaux, par exemple, montre à quel prix le prolétariat acquiert son droit de «réponse». Par ailleurs, la «transgression» ne supporte pas l'idée de névrose. Deux fois au moins, Bataille se montre très agressif vis-à-vis de la psychanalyse: l'une à propos de William Blake:

A partir de la psychanalyse — qu'elle soit de Freud ou de Jung — que risquons-nous de trouver sinon les données de la psychanalyse? (L. L. et le M., p. 101)

l'autre à propos de l'interprétation par Marie Bonaparte de l'extase mystique comme orgasme; il reproche aux analystes de n'avoir pas eu d'expérience religieuse, ou de la lier à la névrose (p. 247-248, L'E.).

Dans le supplice d'aimer, je m'échappe à moi-même.... (C. de D.) Rien de plus douloureux par conséquent que cette nécessité de la transgression, qui force l'homme à jouir en grimaçant, ou à regarder jouir en ricanant, s'il pose au sommet de sa hiérarchie des valeurs la maîtrise et la conscience de «soi».

L'être aimé doit sans doute posséder un corps «séduisant». Mais pour Bataille, à mon avis, il doit d'abord satisfaire une condition fantasmatique qu'il définit également en termes philosophiques: l'être aimé est à l'être son complémentaire, l'acte amoureux permet la fusion des contraires, ou encore

Il renvoie à la joie de Charles Dodgson ayant fait tenir l'univers entier dans ses diagrammes (qui représentent le A et le non-A):

Il semble à l'amant que seul l'être aimé peut en ce monde réaliser ce qu'interdisent nos limites... (L'E., p. 25).

Le néant: l'au-delà de l'être limité.

Le néant est ce que n'est pas l'être limité, l'absence de limite. Considéré d'un autre point de vue, le néant est ce que désire l'être limité, son désir ayant justement pour objet ce qu'il n'est pas! (C. de D.).

Si l'objet du désir est le néant (la mort, le continu?), la raison doit s'opposer de toutes ses forces à la satisfaction de ce désir, ou s'inventer une explication de sa défaite: la violence. Là encore, Bataille opère une généralisation injustifiée: le «désordre» consécutif au désir est défini comme une violence faite à l'être et à l'être du partenaire (la femme) principalement — car Bataille conserve la dichotomie mâle-actif/femelle-passif. Jusqu'à la «dissolution», c'est-à-dire la fusion, le continu et la déchéance:

... beaucoup de femmes ne peuvent jouer sans se raconter une histoire où elles sont violées. (L'E. p. 117).

D'habitude un homme ne peut avoir le sentiment que la loi est violée sur lui-même, c'est pourquoi il attend, fût-elle jouée, la confusion d'une femme, sans laquelle il n'aurait pas la conscience d'une violation. (L'E., p. 147).

Une mise en scène particulière remplace de nouveau la loi (12).

Il me paraît bizarre, et en même temps tout à fait explicable, que l'on ait si souvent trouvé interchangeable la «dialectique bataillienne» et la «dialectique lacanienne». On connaît les liens personnels des deux personnes: on sait aussi qu'ils ont suivi les cours de Kojève sur Hegel, avant la guerre. Mais Bataille se situe en dehors du langage, tandis que Lacan situe sa dialectique dans l'intersubjectivité, dans l'ordre du langage (le symbolique). Bataille, en se référant au discours universitaire, plaide le discours du maître, contre lequel Lacan essaie de définir le discours analytique. La confusion provient sans doute, comme je l'ai indiqué au début, d'un brouillage dû à la pression d'une idéologie extrêmement puissante qui tend, sous un voculaire moderne, à restaurer périodiquement une définition de l'être (humain) comme unité organique mue par un flux-moteur. Et l'idéologie christianisante diffusée dans les instituts d'éducation, ou même dans les familles, rend ultérieurement difficile l'appréhension, puis la critique de la confusion.

Il me paraît également bizarre, et explicable, que l'on ait attribué à la transgression une brillance révolutionnaire. Ou que l'on ait pu opposer sa dialectique («matérialiste») à un «hegellianisme idéaliste» implicite chez Breton. Celui-ci serait le noir valet de l'idéologie bourgeoise, celui-là représenterait la révolution en marche. Surtout: dans l'écriture de Bataille, «une pratique du sexe et du corps» (13) s'opposerait aux «sublimations amoureuses du surréalisme». Les objections surgissent immédiatement. Il est très risqué de vouloir prétendre que Bataille n'appartenait pas au surréalisme, sur la base des violentes querelles «manifestes» entre lui et Breton, puis Aragon, Artaud. C'est oublier l'ambiguïté des haines et le rôle important de Leiris dans la médiation (14). C'est aussi oublier que par définition, toute activité intellectuelle ou artistique est une sublimation. *Nadja* et *l'Histoire de l'Oeil* sont écrits avec des mots: cette évidence n'en est pas une, apparemment, pour qui la chose vient à la place du mot, et réduit ailleurs le

«Phallus» au «pénis», la jouissance à l'orgasme. Pour dépasser Sade, par exemple, il ne suffit pas non plus que le mot «foutre» apparaisse plus souvent dans la page, etc.

J'ai parlé d'expérience mystique, je n'ai pas parlé de poésie... nous sentons tous ce qu'est la poésie. Elle nous fonde, mais nous nous ne savons pas en parler... La poésie mène au même point que chaque forme de l'érotisme, à l'indistinction, à la confusion des objets distincts. Elle nous mène à l'éternité, elle nous mène à la mort, à la continuité: la poésie est l'éternité. C'est la mer allée avec le soleil. (L'E., p. 29-30).

La poésie fait partie du vécu de l'expérience et mène ainsi au silence, théorique ou extatique. Cette position rejoint, dans la différence de sa démarche, ce que j'ai dit plus haut de la communication: celle de la critique littéraire fondée sur la linguistique fonctionnaliste, selon laquelle on ne peut finalement rien dire sur la littérature — à moins que la critique devienne elle-même littérature, etc.

La poésie met directement en relation l'être avec les objets qu'elle absorbe, dans la médiation du langage. C'est pourquoi elle peut prétendre au «continu». La langue est composée d'unités discontinues («discrètes»); cette propriété la rend saisissable pour la science, comme un objet distinct. Mais si l'on perçoit la langue comme un moyen (Inadéquat) de décrire le monde, uniquement, la poésie devient un état psychique et poétique, privilégiant l'expérience globale dans le silence, le spasme et le cri. La poésie tend à une fusion asymptotique du sujet et de l'objet:

...la misère du poète... est le désir insensé d'unir objectivement l'être et l'existence....

Mais l'homme évite-t-il, en général, que la conscience qu'il est, devenant réflexion des choses, ne devienne elle-même une chose comme une autre. Il semble que non, et que la poésie est le mode selon lequel il lui est loisible, communément (dans l'ignorance où il est des moyens que Sartre lui propose), d'échapper au destin qui le réduit au reflet des choses....

La poésie, en un premier mouvement, détruit les objets qu'elle appréhende, elle les rend, par une destruction, à l'insaisissable fluidité de l'existence du poète, et c'est à ce prix qu'elle espère retrouver l'identité du monde et de l'homme.

(La L. et le M., p. 49-50)

La communication dont il s'agit s'appelle la communication **souveraine** (la fusion), que Bataille sépare de la communication **faible**, celle des cybernéticiens. Les deux cependant sont incompatibles avec d'une part, une théorie de l'inconscient, d'autre part avec une conception dialectique de l'histoire. La philosophie de l'être (15) possède plusieurs voies d'émergence.

Conclusion :

Que Bataille ait choisi l'«abjection» comme thème pour sa «sublimation» n'implique pas que l'ordre établi soit mis en question, ayant été le premier à en définir les termes. Le puritanisme s'en accorde fort bien, au contraire. La grandeur de Bataille est plutôt d'avoir su exacerber ses contradictions jusqu'à imprimer, sans doute malgré lui, sa marque dans la langue elle-même. C'est ce que j'aurais voulu démontrer.

Tu es marquée....

La chienne devenue ta possibilité, de quelque façon que tu lui veuilles échapper, te retrouve....

Tu n'as plus désormais que tes robes déchirées et ta nudité sale est promise au supplice des cris.

(C. de D.).

U.C.L.A., Cal. Janvier 73.

Notes

- 1) Dans *L'Alleluiah (Catéchisme de Dianus)*, K éditeur, 1947.
 - 2) Dans *La Littérature et le Mal*, collection idées.
 - 3) Voir à ce sujet : Morris Halle et Samuel J. Keyser, « Chaucer and the study of prosody », *College English*, XXVII, 1966, p. 187-219 ; Morris Halle, « Du Mètre et de la Prosodie », dans *Hypothèses*, collection CHANGE, 1972 ; Jacques Roubaud, « Quelques thèses sur la Poétique », dans *Change* N° 6, 1970 ; cf. également le mythe d'icare.
 - 4) Séminaire du 17 mai 1972 ; je renvoie également au roman de Jean-Claude Montel, *Le Carnaval, Le Seuil* 69, qui démontre implicitement le caractère réactionnaire de la transgression carnavalesque.
 - 5) J'ai limité volontairement mon étude à trois livres de Bataille ; les deux premiers sont cités dans les notes (1) et (2). Le troisième : *L'Erotisme*, collection 10/18 bien entendu. Il n'est pas dans mon projet ni dans mes possibilités de faire une étude exhaustive des « sources » philosophiques et autres de Bataille. J'ai préféré, à partir de ces textes, faire une lecture « symptomatique », mettre en avant quelques concepts-clés et en dresser la « grammaire », dont la pièce centrale est à mon avis sa position vis-à-vis du langage. Quelques tests ultérieurs ont confirmé mon hypothèse en y apportant des détails et des nuances. Je laisse aux « spécialistes » le soin de préciser la situation de Bataille dans l'histoire de la philosophie. Enfin je tiens à dire que ma critique ne porte pas sur l'œuvre littéraire de Bataille, irréductible à sa propre théorisation.
 - 6) Elisabeth Roudinesco m'a fait remarquer que cette position ressemble à celle du premier Freud, lorsque celui-ci donnait encore au biologique (tel qu'il était conçu à l'époque) une place prépondérante dans la théorie ; la pulsion de mort était d'abord définie comme tendance de l'organique à retrouver l'inorganique.
 - 7) D'où la déception des amateurs de pornographie.
 - 8) Extrait de : *Les Mystères du Confessionnal (Manuel Secret des Confessionaux)*, publié en latin en 1827, et en français par Jérôme Martineau, 1968.
 - 9) Bataille insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un retour à la nature.
 - 10) Voir note (8).
 - 11) Voir au sujet des relations de Sartre au langage, Jean-Pierre Faye, « Sartre entend-il Sartre ? », dans *Le Récit Unique*, le Seuil, 1967.
 - 12) Je pose simplement la question : est-ce seulement parce que les mots « bestialité », « transgression » sont du genre féminin dans la langue française que Bataille ne peut les représenter que sous la forme des femmes ? (cf. la Lune, la Géométrie, la Poésie, etc.). Ou, comme semblerait l'indiquer la dernière citation, cette représentation constitue-t-elle la pierre de touche de sa théorie ?
 - 13) Comme le prétend J. L. Houdebine, dans « L'ennemi du dedans », *Tel Quel* n° 52.
 - 14) *L'Erotisme* est dédié à Leiris à cause, nous dit Bataille, de son *Miroir de la Tauromachie*. Le *Miroir* était dédié à Laure, amante de Bataille, formant une fois de plus le triangle des « fantômes ».
- Le texte de Bataille publié dans *Change* n° 7, intitulé « Le Surréalisme au jour le jour » est le contre-exemple le plus évident à la thèse défendue par l'auteur cité dans la note (13), qui veut démontrer que Bataille était vierge de toute inspiration surréaliste ; afin de redire le contre-exemple, cet auteur jette le double sur l'« authenticité » du texte, en demandant entre autres à qui ce texte était adressé, information donnée pourtant dans la dédicace, juste sous le titre (A Yves Breton, ... (p. 84).

15) Voir dans ce même numéro le texte de Patrice Cocâtre, sur Blanchot et l'ontologie.

NOTES SUR LA PRODUCTION LITTÉRAIRE

Yves Boudier

(lecture de «Pour une théorie de la
production littéraire» de P. Macherey)

«Si la connaissance de l'œuvre littéraire veut être théorique donc rigoureuse, elle doit relever d'une logique, au sens général du mot: à une telle logique incombe le soin de représenter une forme de nécessité qui préserve la réelle diversité qui construit l'œuvre. Une telle logique ne saurait évidemment s'élaborer à partir d'une étude des seules œuvres littéraires: elle devra s'appuyer sur le développement de toutes les autres formes de savoir qui se posent elles aussi la question de l'organisation d'un multiple.»

P. Macherey (p. 55).

....«Ce qui est différé n'est pas perdu» La Comt. de S.
Peut-être lorsqu'il s'agit d'écrire sur la littérature, car la littérature, «ça» parle, et «ça» donne l'envie d'en parler, d'ailleurs tout le monde, «ça» en parle....

C'eût été un préambule possible, mais le temps n'est plus à introduire! Nous nous trouvons face à une situation de fait qui nécessite une intervention autre qu'au futur antérieur. La critique bourgeoise, de par la démarche et les fondements qui lui sont propres, est moins que jamais exempte de contradictions. Elle vit au fil brisé mais continu de ses écrits la contradiction; c'est de celle-ci que nous parlerons.

(le) lit — déo — logis de la littérature a besoin d'être refait, ce qui n'est pas seulement faire du jeu un «jeu de mots», mais un enjeu.

I. - SUR (de) LA RELATION IDÉOLOGIE / LITTÉRATURE

Une énigme topologique

L'exemple d'une fausse question et de la fausse résolution d'un vrai débat se doit d'emblée d'être énoncé:

— la spécificité de la littérature, une littéranité?

Nous voici en présence de deux lieux, dont l'un comprend l'autre, le problème est de déterminer lequel. Dans la mesure où la question est posée à partir de la littérature, considérée alors comme espace, comme objet déjà-

là, s'érige à nos yeux le miroir d'une pensée spéculaire: la littérature sera ce qu'elle est, à l'exception de ce qu'elle n'est pas.... du fait qu'implicitement se trouve postulée une littérarité (quelque chose de propre à l'œuvre, dans l'œuvre qui permettrait de voir en quoi une œuvre est œuvre littéraire) grosse de tradition, passant en fraude son bagage idéaliste. Notre point de vue sera le suivant: Le mode de production littéraire est en relation étroite avec/relevé de l'idéologique.

Or, comme nous l'expliquons plus loin de façon plus détaillée, c'est de ce point de vue que la question d'une définition de la littérature doit (primairement) surgir. La littérature: ce qui est donné à lire comme «LITTÉRATURE» par une idéologie spécifique à une époque historiquement déterminée (1).

Le Phénomène Littéraire

Cette notion opère dans un discours critique qui repose sur une définition classique de la littérature, et qui la reprend à son compte sans analyse critique, sans désigner l'axe implicite de référence: le discours bourgeois issu du XIXème siècle. En effet, celui-ci pose le problème de l'œuvre littéraire en terme de procès, et postule implicitement ou explicitement l'existence d'un «phénomène littéraire», toujours déjà-là, omni-présent, trans-historique. Il cherchera à représenter — citons Gramsci — «la continuité historique jamais interrompue, fût-ce par les changements les plus compliqués et les plus radicaux des forces sociales et politiques: la littérature».

Disons donc que la littérature est en rapport étroit avec l'histoire des formations idéologiques, avec l'histoire, sans oublier que «la constitution d'une idéologie implique le rapport de l'idéologique à l'économique» (p. 114).

Ainsi, l'analyse critique doit porter ses efforts sur l'étude en premier lieu des modes de productions spécifiques à différentes époques données, ce qui permet de voir comment et pourquoi une formation littéraire spécifique apparaît dans l'histoire en rapport avec un mode de production donné sécrétant son idéologie. (Le concept de «périodisation» (2) nous amène à l'étude du passage d'un mode de production à un autre pour discerner les modalités de ce passage et voir comment ce qui est donné à lire comme littérature à une époque varie en fonction de l'idéologie.)

«Ce que Marx a dit des institutions politiques s'applique aussi dans une large mesure aux formes littéraires. Elles ne peuvent s'élever plus haut que la société qui les produit» (Lukacs) (3) (souligné par nous).

L'idéologie

Nous donnerons ci-dessous quelques propositions en vue d'une définition de l'idéologie de son fonctionnement.

- efface la contradiction dans la mesure où elle se refuse à poser les questions réelles qui la sous-tendent.
- est la fausse résolution d'un vrai débat.
- ne garde son statut que parce qu'elle ne s'interroge pas sur la question qui la produit (une certaine division du travail, correspondant à l'état des forces productives et des rapports sociaux qui en découlent).
- elle instaure un rapport imaginaire à des conditions d'existence réelles.
- elle est prisonnière de ses limites.

De plus, il y a une discordance foncière entre toute idéologie: les limites entre son ouverture explicite et sa fermeture implicite. «Le langage de l'illusion, qui est la matière sur laquelle l'écrivain travaille, n'est rien d'autre que le véhicule et la source de l'idéologie quotidienne (souligné par nous), cette chose que nous emportons avec nous et qui fait de nous-mêmes des choses: entraînés au fil interminable de ce discours informe, où une image s'échange contre une autre, sans que jamais puisse être trouvée le terme commun, sans cesse exclu qui supporterait ce propos» (p. 78-79).

Ce terme commun ou «vide» est ce sur quoi est bâtie / se bâtit l'idéologie. Cependant cette notion ne rend pas compte d'un fait. Les questions (idéologiques?) auxquelles l'idéologie répond sont néanmoins sous-tendues par un objet / référent, même si c'est le discours de l'idéologie qui lui confère son existence.

(On pourra se reporter aux travaux de Th. Herbert parus dans les Cahiers pour l'Analyse n° 9, en ce qui concerne les notions de «variations idéologiques» et de «mutations idéologiques» pour tenter de théoriser le mode de fonctionnement de l'idéologie dans son processus constant d'inclusion et d'exclusion d'objets nouveaux apparus dans son champ (p. 91-92).

L'Oeuvre Littéraire

«Image et concept: Beau langage et langage vrai». Sous ce titre, Macherey aborde le problème de l'œuvre littéraire dans sa relation avec le langage.

«Voués à la fabrication d'un beau langage, ceux-ci (les écrivains) se plaçant à l'intersection d'une nature (l'existence du langage qui, en tant que tel, leur est donné même s'ils contribuent activement à le transformer) et d'une convention (la juridiction esthétique du Beau), ils ont fait apparaître une réalité spécifique, originale, qui exige d'être définie: l'œuvre littéraire».

«Expérimentant sur le langage, si elle ne l'invente pas, l'œuvre littéraire est à la fois l'analogie d'une connaissance et une caricature de l'idéologie usuelle» (p. 75).

Ceci posé, comment penser l'articulation entre l'idéologie et l'œuvre littéraire?

a) Le texte littéraire comme séquence idéologique donne à voir ce que l'idéologie masque / dissimule dans son fonctionnement de connaissance / méconnaissance, mode de fonctionnement spéculaire.

b) Le livre «construit l'idéologie», lui donne une forme spécifique, forme explicite. Il constitue une formalisation de l'idéologie.

c) L'idéologie devient un objet / un énoncé séparable-partiel / de par le processus de formalisation du texte qui s'écrit.

La notion de forme reste cependant à expliciter, en relation avec une interrogation sur les conditions de production du texte. «Avant de savoir comment le livre fonctionne, il importe de savoir quelles sont les lois de sa production» (p. 63).

De plus, elle conduit rétroactivement au problème de l'«auteur», du rapport langage / écriture / inconscient, question éludée par Macherey, car formulée en termes psychologiques (cf. p. 68 «L'existence personnelle»). Ce qui ne veut surtout pas ouvrir la voie au débat faussé des prétendus rapports entre deux termes, un inconscient dit producteur d'œuvres et un fantomatique inconscient social du refoulement idéologique !

En accord avec Macherey, nous disons que l'Inconscient ne produit pas d'œuvres, «mais des effets» (p. 61).

II. - LE SUJET ou pas

IDÉOLOGIE OBJET LITTÉRAIRE SUJET.

Le statut du «Sujet — support — idéologique» (au sens que lui accorde Michel Tort — Nouvelle Revue de Psychanalyse, n° 1, p. 154) se trouve modifié de par la confrontation avec l'objet esthétique / littéraire qui propose une formulation explicite (mise en forme) du système de représentation produit par le discours ineffable de l'idéologie. La nature de cette formalisation détermine le nouveau statut du sujet / lecteur (ex. Tolstoï).

Le livre renferme un processus de décentrement, une dénaturation, une mise à jour (le donné - à - voir) des fondements du rapport imaginaire à des conditions d'existence réelles.

«Ainsi l'œuvre se détermine bien par un rapport à l'idéologie, mais ce rapport n'est pas simplement analogique (comme le serait une reproduction) : il est toujours plus ou moins contradictoire» (p. 156).

III. - LA REPRODUCTION «Oeuvres dégradées» (?)

Signalons que la notion de «dégradation» se trouve employée à d'autres fins chez Lukacs et Goldman; cependant la problématique est sensiblement identique.

Macherey désigne par ce terme certaines œuvres qui ne font que traire et répéter l'idéologie dans laquelle elles sont produites et qui les comprennent. Néanmoins, nous nous refusons à penser que le processus est aussi simple, voire mécaniste, car cette interprétation conduit à sous-estimer et à écarter les textes qui ne sont effectivement qu'une simple reproduction, textes, il faut en tenir compte, dominant sur la somme des écrits produits. Engels, dans une lettre à Schlüter en 1885, abordait ce problème: «En général, la poésie des révolutions passées (...) exerce rarement une influence révolutionnaire aux époques postérieures, parce que, pour agir sur les masses, elle est obligée de refléter aussi les préjugés qu'ont à ce moment les masses».

Que sont ces préjugés? L'idéologie qui, à une époque, présentait les aspects de la domination.

Ces œuvres-reproductions sont des objets idéologiques-littéraires garants des «mutations idéologiques» et/ou des procès d'inclusion propre à l'idéologie dominante.

«Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants, elles sont ces rapports qui font d'une classe la classe dominante: autrement dit, ce sont les idées de sa domination» (L'Idéologie Allemande, Editions Sociales 1962, p. 49).

Ainsi nous dirons que dans le cadre du processus esthétique / littéraire certains «éléments idéologiques fonctionnent comme tel pour leur propre compte: la reproduction». (4).

Pour produire une juste analyse de ce que l'on nomme littérature, ces textes sont des objets de travail à considérer, car ils présentent une forme de représentation que l'«idéologie dominante» se fait d'elle-même, et permettent de pouvoir situer ce qu'elle exclue ou refoule en son sein même. «Si l'idéologie peut être présentée comme un ensemble de significations, un ensemble non systématique, l'œuvre propose une lecture de ces significations, en les agencant comme des signes» (p. 156, par. 3). En accord avec cette proposition de Macherey, nous ajouterons cependant un élément à la réflexion. La notion de signe ne semble pas rendre compte de façon satisfaisante de ce processus dans le sens où, surchargée d'une connotation issue de la linguistique structuraliste produisant nombre de discours rodant autour des notions de code — message — qui renvoient à une problématique classique de la signification, elle évacue toute investigation relevant du champ de la psychanalyse, pour en dernière instance réinstaurer le discours critique centré autour du sujet de la psychologie traditionnelle (dans le meilleur des cas, c'est Mauro que l'on fera parler, peut-être Starobinsky).

Donc, nous préférons la notion de «symptôme» à celle de «signe», en référence à la problématique de la lecture symptomale qui instaure un rapport de nécessité entre le visible (le donné-à-lire) et l'invisible (ce-qui-est-dissimulé) du texte. D'où rejet de ce que nous pourrions nommer «l'idéologie du signe» et, corollairement, du propre sémiotique vu comme la gnoseologie d'aujourd'hui, théorie de la connaissance du matérialisme dialectique, en particulier dans les travaux de J. Kristeva (5).

«Produire, c'est faire voir et donner à voir» (p. 108).

IV. - LANGAGE / IDÉOLOGIE. La Transformation

Le mode de production esthétique-littéraire fait fonctionner idéologiquement des éléments réels imaginaires historiquement déterminés. Dans le cas du mode de production littéraire, se joue un processus de transformation-production d'un matériau spécifique structuré: le langage, qui véhicule l'idéologie dominante. A ce propos, l'étude des manuels scolaires et universitaires apporte des éléments importants. Jean Louis Houdebine, analysant l'idéologie de Lagarde et Michard (6), parvient à la conclusion que les textes proposés, imposés aux élèves, sont garants du discours idéologique bourgeois, et par là même se présentent comme les agents de la critique littéraire traditionnelle, en tant qu'ils sont fragments et réduction à l'idéologie émanant de l'humanisme critique du XIXème siècle.

La transformation sur et dans le langage produite par le discours littéraire secrète une idéologie spécifique: l'ensemble des questions posées à l'idéologie dominante. Dans cette mesure, le discours littéraire n'est pas pur discours idéologique, répétition d'une idéologie, mais un lieu conflictuel où, par le processus de formalisation qui lui est propre, il met en présence différents éléments hétérogènes: une contradiction.

Cependant, nous ne pouvons aller jusqu'à introduire la notion de «coupure». Laissons à Badiou la liberté de penser que l'objet littéraire est plus proche de la science que de l'idéologie, parce qu'il produirait «la réalité — imaginaire de ce dont la science s'approprie la réalité — réelle».

De même, laissons Sollers «couper» la littérature, d'une coupure «qui agit rétroactivement et dans le futur» (7).

La littérature, ni le texte qui vient après elle, ne peut être la science de son idéologie.

V. - AUTONOMIE DE L'ŒUVRE

L'autonomie de l'œuvre ne dépend pas d'une «coupure épistémologique», mais elle instaure une séparation, dans le sens d'une différence spécifique se définissant par un usage propre et particulier des instruments de la représentation.

L'œuvre se sépare de toutes les autres formes d'expression idéologique, sans pour autant ne plus participer de l'idéologique, mais en affirmant sa spécificité. L'œuvre littéraire ne peut être considérée comme «à part». Indépendance et autonomie ne sont pas des termes synonymes. L'idée d'indépendance renvoie à la notion de «totalité» coupée des formations sociales et idéologiques, relevant d'une pensée circulaire et tautologique issue du discours idéaliste (voir p. 96 § 1 et p. 176 § 2 et 3).

«De façon générale, l'idée d'indépendance absolue signale une pensée mythique soucieuse de constater l'existence d'entités déjà réalisées, incapables d'en expliquer la constitution» (p. 67).

VI. - PROPOSITIONS pour une définition de l'OBJET LITTÉRAIRE

1. — La littérature seule (en tant qu'art) est directement en rapport avec le langage, même si elle n'est pas un langage. Par là, l'œuvre littéraire entretient des relations avec les autres usages du langage théorique et idéologique. Elle n'existe, comme élément séparable, que par sa relation avec une séquence historique du processus général de la production littéraire. Cela signifie que le texte ne vient jamais seul: il est une lecture plus ou moins explicite de l'ensemble des formations à partir desquelles il prend figure.

2. — La littérature n'est pas la seule œuvre de langage. D'autres énoncés sont produits à partir de lui.

3. — La littérature appartient au processus esthétique (l'art) en tant que pratique spécifique possédant une autonomie relative.

4. — La littérature est le produit d'un travail.

«Ouvrier de son texte, l'écrivain, en particulier, ne fabrique pas les matériaux avec lesquels il travaille» (p. 54; voir aussi les pages 83 à 99). Les instruments travaillés par l'écrivain conservent une certaine autonomie due à l'œuvre qu'ils servent immédiatement. Cependant on ne peut réduire le travail de l'écrivain à l'usage systématique d'un procédé de fabrication. Il nous faut montrer comment une diversité réelle d'éléments compose l'œuvre et lui donne sa cohérence.

La littérature suppose donc une matière travaillée et des moyens qui la travaillent, termes autonomes. La connaissance de l'œuvre et la science du matériau ne sont pas dans le prolongement l'une de l'autre, elles ne peuvent s'enseigner qu'à partir de leur séparation. La constitution du discours critique/théorique se fait en décalage par rapport à l'objet. «La connaissance de l'œuvre ne s'établit pas sur les lieux-mêmes de l'œuvre, mais suppose au contraire une distance sans laquelle connaissance et objet s'aboliraient dans leur confusion» (p. 103).

«Plutôt que celui de structure, le concept essentiel d'une telle analyse serait celui de décalage. Par l'œuvre est exhibé un tel défaut que commence à s'y prononcer une vérité inédite: pour qui cherche à la connaître, elle

instaure un rapport original avec la réalité, elle inaugure la forme révélatrice d'un savoir» (p. 180).

5. — La critique littéraire élabore un certain savoir sur les œuvres de langage. Elle doit s'appuyer sur une science du langage qu'actuellement elle constitue empiriquement avec plus ou moins de succès. Celle-ci devra répondre à la question «qu'est-ce que le langage?», «comment une œuvre est-elle produite?», c'est-à-dire s'attacher à mettre en évidence le processus réel de sa constitution (voir p. 62 § 2). Pour reprendre la formulation de Pêcheux (1971) - (... L'Humanité) spéciale idées du 15 octobre 72) mettre en évidence les processus par lesquels «...le sujet parlant prend position par rapport aux représentations dont il est le support, ces représentations se trouvant réalisées par du «pré-construit» linguistiquement analysable».

La critique littéraire / comme opération différentielle a affaire au langage deux fois (fonction parodique des énoncés). L'objet rencontré par la lecture n'est pas un objet réel. Il ne s'agira pas de le remplacer par une construction idéale et abstraite, mais à le déplacer en lui-même pour lui donner un statut rationnel.

La constitution d'un discours critique rigoureux pose alors le problème de l'énonciation théorique (production d'un appareil conceptuel ordonné) de notions / éléments idéologiques fonctionnant à «l'état pratique» dans le texte.

VI. - A TITRE PROSPECTIF

Nous terminerons cette réflexion sur l'étude d'une notion qui nous paraît importante relativement au problème d'ordre analytique que pose la littérature: celle de fiction.

«La littérature est la mythologie de ses propres mythes, elle n'a nul besoin qu'un devin vienne découvrir ses secrets» (p. 67).

Dire que le texte, la littérature, n'ont pas de secrets à garder ou à dévoiler, voilà qui est vrai. Au décentrement idéologique de l'illusion, le livre propose celui de la fiction, une illusion déterminée qui condamne l'interprétation, ou quelconque réduction à un autre usage du langage, usage «non littéral».

Quel est le statut de la fiction?

- La fiction comme produit/résultat d'un procès de mise en forme.
- Comme notion permettant de différencier les écrits au niveau de la fonction parodique de l'énoncé.
- La fiction comme l'entour d'une contradiction, à partir de laquelle se structure le texte, tout comme la fiction l'inclut (8).

Cette contradiction (qui n'est certes pas à résoudre) peut être définie comme étant ce qui permet la critique implicite que le livre donne à son contenu idéologique, par refus d'en fournir une représentation déterminée. La fiction localise et inclut dans le même temps la contradiction autour de laquelle s'organise le livre et donne «lieu» à cette contradiction qui inaugure la forme d'un savoir.

Aucun rapport d'un sujet à un objet ne résout la contradiction sinon par la projection — subjective — particulière à la lecture «spontanée». L'intervention toujours déjà présente d'un sujet se manifeste par cette action

particulière: l'élaboration d'une critique produite par le biais (pourrait-il en être autrement?) du sujet/tenant/lieu qui reconstruit le système dont le texte est la figuration.

Notre conclusion sera empruntée à Michel Foucault:

«Décrire une formulation en tant qu'«énoncé» (...) consiste (...) à déterminer quelle est la position que peut et doit occuper tout individu pour en être le sujet».

(Archéologie du Savoir - page 126).

-
- (0) **Pour une théorie de la production littéraire.** P. Macherey, Ed. Maspero.
 - (1) cf. H. Deluy in **Cluny II**, page 46, Ed. de la N. C.
 - (2) cf. E. Balibar in **Lire le capital**, tome 2, page 90, et Louis Althusser opus cit. tome I, page 83, § 2, Ed. Maspero, 1966.
 - (3) cf. Lukacs in **Le roman historique**, Payot, page 399.
 - (4) cf. Badiou in **Cahiers du Marxisme-Léniniste**, n° 12-13, page 83.
 - (5) cf. E. Roudinesco in **La pensée**, n° 162, avril 1972.
 - (6) cf. J. L. Houdebine in **Littérature/science/Idéologie**, n° 1 (sur l'idéologie du Lagarde et Michard) et J. Tibaudeau opus cit. (notes sur quelques manuels de littérature française depuis 1870).
 - (7) P. Sollers in **L'écriture et l'expérience des limites**, Ed. du Seuil, p. 7.

Co je poesie ? ou
Pour qui sont ces serpents . . . ou
Le sexe ne décolle pas du mur . . . ou
Ma colle ta colle ça colle . . . ou
La mer allée avec le soleil . . . ou
L'accent mis sur le message . . . ou
Les retrouvailles de l'être et de l'existence . . .
ou
Pftff . . .
ou
Co je poesie (qu'est-ce que la poésie) ?
Coz je to neco nového (c'est donc quelque
chose de nouveau) ?

Quand les poètes perdent leur langue, personne ne la leur rapporte. Car: Croquemitaine n'a pas de langue. Surtout pas celle qu'on donne aux chats: il tient la vérité. Il coupe donc la langue des petits menteurs. La parole coupée net met un terme au désordre de la langue qui marche. Pourtant, rendue muette parce que tombée sous la dent, la langue continue à tourner mille et une fois dans la bouche cousue de ce fil blanc là qui a toutes les couleurs de la fête à ses débuts: ça couve sous la cendre . . . Et la tête tourne avec elle dans le plus beau désordre. Les poètes sont donc des menteurs: on le dit, on le répète, ils le savent, le disent, le répètent, poussant le mensonge si loin qu'il entre dans le jeu d'une vérité qui trouve son achèvement dans la répétition.

L'infusion

Qu'est-ce que la poésie ? Cette question a le caractère de ces tisanes que personne n'aime, dit-on, mais que l'on retrouve dans tous les placards, au fond de toutes les armoires.

Qu'est-ce que la poésie ? La question est (relativement) récente. Elle renvoie «l'honnête homme» d'aujourd'hui au titre d'un texte célèbre de Roman Jakobson. On peut la récuser au nom même d'une démarche scientifique comme à celui de «l'inexplicable cri des profondeurs». Nous allons essayer de la cerner. Non pas en l'évitant (par le «qu'est-ce que n'est pas la poésie?»). Non pas en la noyant (par le «qu'est-ce que la littérature?»). Mais sans écarter les problèmes que pose ce type de réponses-rejets. Voyons ce qui dépose d'une vieille tisane après l'infusion.

«Vous devriez avoir honte de toujours vouloir trouver une réponse aux vieilles questions au lieu de poser des questions nouvelles.»

Bertolt Brecht

Interrogeons la question et les atours idéologiques dont elle se masque.

Première remarque : il s'agit d'une question très générale qui ne délimite ni son champ d'investigation, ni son objet. Le «va de soi» se soutient d'une évidence qui fait problème. Toute démarche à caractère scientifique tend à se dégager de questions aussi globalisantes. Mais la pression sociale, celle de l'idéologie en particulier, persiste à les maintenir à l'horizon de toutes recherches. Il s'agit du type même de question qu'impose l'approche par les non-spécialistes d'un domaine nouveau ou encore mal défini. C'est aussi le type de question qu'avancent, après s'être elles-mêmes débattues dans les mêmes difficultés, les sciences «installées» devant toute tentative de définir une science nouvelle. Qu'est-ce que la poésie? Question écartée, question présente.

Deuxième remarque : Pour qu'une telle question voie le jour, certaines conditions sont indispensables. Il est nécessaire que la poésie, pour le cas qui nous occupe, soit reconnue en tant que telle. Que la question ne puisse être posée différemment, par exemple ainsi : Qu'est-ce que la versification? La question est liée à la pratique poétique dont elle est, dans une certaine mesure, l'émanation. A ce titre, elle est contemporaine de la lecture d'un certain nombre de textes comme littérature et de la réflexion que suscite cette lecture et le choix implicite qu'elle recouvre. Elle est historiquement située. Il faut qu'une certaine pratique poétique accélère le processus de diversification et change les données d'une problématique.

Non plus : «Prose» et «vers», mais «littérature» et «poésie». Il faut de plus que la notion de poésie soit détachable de celle de versification. Il faut qu'une poésie se pratique dont le caractère ne tienne plus à l'évidence d'une «mise en forme codifiée». L'existence d'une poésie en prose, du vers libre, les «expérimentations» modernes sanctionnent la problématique jakobsonienne de leur questionnement. «Qu'est-ce que la littérature» se trouve posée en liaison avec «Qu'est-ce que la poésie». Pour ne pas que la première question serve d'éteignoir à la seconde, il convient, nous semble-t-il, de les «historiciser», de les pointer en leurs lieux d'émergence. Problème d'histoire et de théorie de la littérature, notamment. Une première réflexion pourrait laisser envisager les deux questions comme une seule et même interrogation. Notre réponse, tautologique en apparence, demeure sur un terrain qui les rassemble. L'étude devrait les aborder autrement.

Quand les poètes...

La question est présente. La poésie aussi. Nous voulons dire: un quelque chose existe que le commun des mortels nomme «poésie» et sur lequel il s'interroge. La notion demeure, à ce niveau d'élémentaire constatation, manipulable à merci et le domaine entrevu tient plus du terrain vague que du lieu-dit.

Pour certains, la poésie existe dans la «nature», à l'état brut, comme qualité d'un certain nombre de choses, comme «chose» à découvrir, comme

jeu de sensation, comme sentiment, lié à «l'homme». L'écriture poétique n'est alors qu'un instrument chargé, le plus habilement possible, de faire passer cette poésie-là dans la poésie écrite. Dans la «nature», dans le «vécu» ou dans la «transgression», nombre de réponses à cette question que nous avons faite nôtre, ont en commun une idéologie de l'expression, de la communication (le silence de la blancheur sur la page fonctionne sur ce même plan), du langage-outil.

Deux tentatives théoriques ont essayé de sortir de ce canevas de spéculations humanistes: le travail effectué à partir du défrichage des formalistes, les propositions que l'analyse marxiste permet.

Mais comment se présente la théorie, en ce point ?

Elle a plusieurs aspects. En voici quelques-uns :

1. — La tentative théorique est, se veut et ne peut être qu'une tentative d'explication d'une pratique, d'une activité qui se constate dans une écriture qui se donne pour poésie.

A ce titre, elle est rationalisation et dépassement (qui porte de nouvelles contradictions) de la rationalisation par l'accumulation de données objectives, la masse présente des «textes», et l'intervention d'outils scientifiques exportés des sciences dominantes de l'époque.

2. — Elle est liée à une lecture. Chaque époque ne retient comme poésie qu'une partie des textes qui lui sont proposés comme tels. La théorie se doit de rendre compte de ce phénomène, de ce que le choix dans ce cas implique.

3. — La théorie tente de s'ériger en théorie spécifique d'un champ spécifique. Il s'agit pour elle, question de vie ou de mort, de délimiter son objet. Et tout d'abord, d'en trouver un. Or, il est tout trouvé: ce sont les textes qui s'offrent comme poésie.

4. — Ces textes, pris dans leur ensemble, ne constituent pas l'objet d'une science possible. Aucune évidence axiomatique ne s'en dégage et, pire, aucune évidence axiomatique puisée dans les sciences qui prétendent intervenir dans ce domaine ne permet de rendre compte du fonctionnement, écriture-lecture, des textes qui se donnent pour poésie.

5. — La théorie est amenée à rejeter nombre de textes qui se donnent pour poésie et qui sont souvent encore lus comme poésie par une partie du public.

6. — La théorie n'échappe ni à la pression de la société, la «demande sociale», ni à l'intervention des sciences ou approches scientifiques dominantes de l'époque. Elle est liée à l'état de la société et à l'état des sciences.

Par exemple

La «poétique» mise en place par Roman Jakobson à partir de sa théorie des fonctions du langage a permis de rendre compte d'une «poéticité» basée sur une fonction inhérente au langage lui-même et d'intégrer donc au domaine poétique des pans entiers d'une littérature que la tradition ne retenait pas comme poésie. Elle a permis une critique percutante du thématisme et du psychologisme qui dominent le XIX^e siècle. Et de la dichotomie forme/fond. Elle a mis en cause la thèse de l'instrumentalisme, d'un langage comme instrument transparent de la pensée. Mais, et sans vouloir entrer dans le détail d'une critique qui ne serait pas ici en situation de se développer, cette «poétique» fait problème. Elle paraît à quelques-uns d'être

nous reposer sur une conception de la langue et du langage aujourd'hui dépassée. Elle réintroduit le sens dans le signe par le biais d'une fonction sémiotique. La notion jakobsonienne de fonction du langage suppose l'idée d'un nature non-ambiguë du langage naturel, lequel serait pourvu d'une hiérarchie de significations (connotation, dénotation, métalangage, etc...). Elle reste dans la théorie de l'écart (1). La tentative jakobsonienne s'intègre assez bien aux procédures du théorique telles qu'elles ont été abordées.

Elle est inséparable du travail et des recherches de la poésie moderne, notamment dans la poésie d'avant-garde russe et tchèque des premières décades du siècle (2). Elle est une lecture de la poésie et un choix. Elle est basée sur les thèses d'une science en passe de devenir dominante à l'époque, une linguistique d'inspiration saussurienne. Elle est liée à l'état de la linguistique au moment précis de son utilisation. Transporte dans la «poétique» les problèmes de la linguistique. Lie la scientificité de cette «poétique» à la scientificité de cette linguistique. L'objet délimité l'est moins pour une poétique que pour la linguistique. Cette constatation peut se généraliser: chaque fois qu'une recherche scientifique singulière (linguistique, psychanalyse, etc.) aborde la poésie, c'est pour elle-même qu'elle travaille, c'est son propre objet qu'elle cerne, sa propre histoire qui est en question.

Même avatar avec la théorie marxiste de l'art, avec les tentatives faites pour élaborer une approche marxiste de la poésie. C'est la sociologie marxiste qui affronte ses propres problèmes et se constitue. C'est la politique culturelle des partis révolutionnaires se réclamant du marxisme qui se transforme.

Même chose avec les tentatives «philosophiques» (au travers du surréalisme par exemple, ou du travail de Maurice Blanchot). Seule la métrique a pu jusqu'à présent préciser son objet et trouver sa pertinence propre sur le terrain même de la poésie.

Alors quoi? Serait-ce que la poésie est moins qu'une notion, un terme recouvrant une «matière» imprécise et que l'idéologie dominante, à chaque tournant de son histoire, détermine? Chaque période ayant «sa» poésie et de «la» poésie sa propre conception, serions-nous en présence d'un «produit» relevant d'une théorie des idéologies et d'elle seule? La poésie, objet d'une science du «poétique», a une histoire. C'est cette histoire qu'il faut lire pour lire l'histoire des théories et les théories elles-mêmes. Non point pour la «dégager» de l'idéologie. Pour la situer, notamment mais pas seulement, dans et par l'idéologie. Par delà l'idéologie bourgeoise qui la baigne, jusque dans ses ruades et ses crises, la poésie de Baudelaire nous reste. Elle «existe», quel que soit le mode de lecture et l'idéologie qui la commande. C'est cette lecture qui relève d'une théorie des idéologies, avec ses multiples problèmes.

Au XVIIIe siècle

La poésie du XVIIIe siècle existe-t-elle? Bien évidemment, oui. Demander à y voir de plus près afin de déterminer si cette poésie-là fut et demeure de la «vraie» poésie, c'est déplacer la question, la pousser dans l'impasse, introduire une notion de «qualité», faire comme si nous possédions des critères pour juger, vouloir à toute force rabattre la question au niveau le plus bas de l'idéologie, celui des «conceptions». La poésie du XVIIIe siècle existe indépendamment de nos conceptions, de notre goût, de nos théories. C'est ce qui s'est donné pour et fut lu comme poésie. Que

nous trouvons aujourd'hui de «la» poésie dans les textes du Marquis de Sade ou d'un autre, c'est notre problème, celui de notre idéologie, pour le coup, et de nos appareils théoriques, ce n'est pas celui de la poésie du XVIII^e siècle.

L'anthologie de Jean Roudaut, «Poètes et grammairiens du XVIII^e siècle» (Gallimard), nous donne précisément à lire quelques textes des poètes de la période.

J. B. Rousseau, Voltaire, Lebrun, Delille, Chénier, Lemercier, De Pils, poètes, côtoient De Brosses, Court de Gébelin, Fabre d'Olivet, grammairiens selon Jean Roudaut.

Ce dernier pose, d'entrée de jeu, la question: «On a accoutumé de juger le XVIII^e siècle comme un siècle sans poésie. Qu'est-ce à dire?» La question paraît bien placée. La réponse, sur laquelle J. Roudaut va revenir longuement et à plusieurs reprises, satisfait moins. Ou plutôt l'argumentation mise en place pour soutenir sa réponse positive. A dire vrai, le débat semble mal engagé dans la mesure où il reste sur le terrain des «conceptions», du contenu de la notion de poésie.

«Aucun siècle n'a paru stérile en poètes pour les lecteurs de ce siècle», écrit J. Roudaut. Or, on considère généralement ce XVIII^e siècle comme un siècle sans poètes, sans poésie dans les œuvres de ses poètes. C'est, répond J. Roudaut, qu'il nous faut élargir la notion de poésie. Reconnaître l'existence de la poésie à la fois dans le «discours versifié» et dans les «créations oniriques», dans les œuvres de «réflexion» et de «pensée analogique». Et il décèle, pour expliciter son opinion, «deux sortes de logiques «poétiques»: la «logique du discours» et la «pensée analogique». Il ajoute: «Une œuvre logique et équilibrée renferme tout autant qu'une autre des séries de dessins oniriques». Mais il ne tire pas la conclusion logique de cette juste remarque: l'«onirique» n'a rien à voir avec le «discours versifié», la «réflexion» ou la «pensée analogique», ou plutôt il a à voir avec tout, partout, il se moque de la versification ou de la prose, de la signification ou de la volonté exprimée de l'auteur. De même, les attitudes relevées par J. Roudaut, «soumission totale au Verbe» ou «domination de la parole», introduisent des catégories insoutenables tant elles dépendent du discours explicite des poètes, tant elles évacuent la nature ambiguë du langage, les lois de son propre fonctionnement, la réponse circonstanciée du poète à la pression sociale et le jeu du désir dans le langage et par lui.

Une phrase résume assez bien l'origine des réductions taxinomiques opérées par J. Roudaut: «la poésie, au sens même où nous l'entendons aujourd'hui: un moyen d'inventer place pour l'homme dans le cosmos, de dire sa relation au monde, une affirmation de sa solidarité avec le tout créé, l'invisible et le non-manifesté, n'a jamais pu disparaître»....

Il n'est pas possible avec une telle «conception» de sortir des ornières du discours sentimental et normatif. Si la poésie se confond avec ce «sentiment», cette «volonté», cet occultisme, elle est une métaphysique, une vue de l'esprit, une plate catégorie de l'humanisme traditionnel.

Le langage est purement et simplement laissé à la porte après avoir «servi» d'instrument pour la «pensée» et la raison raisonnante avec ses parties d'ombre nécessaire à sa clarté. La poésie, c'est le reste. La poésie du XVIII^e siècle a alors besoin, pour être défendue, de la bonne volonté des lecteurs du XX^e siècle. On les aldera en soulignant que la poésie peut se réfugier en des lieux inhabituels pour nous: l'organisation du discours,

la réflexion, la description... Ce qui est l'évidence. Mais si c'est bon pour toutes les poésies, ça ne soutient pas particulièrement celle du XVIIIe siècle et la démonstration s'effondre. Ce que J. Roudaut sent assez pour conclure l'un de ses paragraphes en indiquant qu'il a lu cette poésie «comme l'aurait lu un contemporain de Roussel», ce qui fait retour à une lecture contemporaine et rend inutile les démonstrations précédentes.

J. Roudaut n'a pas été convaincu, semble-t-il, par ses propres développements puisqu'il ouvre son chapitre sur les grammairiens par cette phrase: «Où s'était réfugiée la poésie, inconnue des poètes, la terreur poétique qui charge les mots non plus de signification logique, mais existentielle, qui en fait un pont entre l'homme et le monde, le pousse à déboucher sur autre chose que lui-même, cette poésie qui prend forme après que les moyens logiques de connaissance ont été récusés?». Si nous comprenons bien, la question est celle-ci: où donc était, au XVIIIe siècle, la poésie du XXe, celle qui, d'après moi, J. R., est la poésie du XXe siècle? (3).

A la ligne

Il apparaît clairement, nous semble-t-il, qu'aucune réponse satisfaisante n'a été donnée à la question «Qu'est-ce que la poésie» (4). Nous voudrions avant de terminer, souligner d'une phrase, l'esquive que représente le «La poésie est inadmissible, d'ailleurs elle n'existe pas»: simple retour à la «poésie dans le vécu culturel»! Denis Roche en donne la démonstration dans ses derniers textes: n'importe quel énoncé devient poème une fois mis en page...

Dernière remarque et proposition: La poésie existe.

Elle est l'ensemble des textes, des écrits, qui se donnent et sont lus comme poésie à une époque précise. Cette proposition va de soi pour la lecture contemporaine du poème. Elle attire notre attention quant au caractère sélectif des lectures postérieures. Qu'est-ce qui décide que tel texte continue à se lire comme poésie, tel autre non? Ou que tel texte qui ne fut pas donné pour poésie est lu comme poésie cent ans plus tard? Est-ce un problème uniquement de l'idéologie?

Est-il acceptable de concevoir la possibilité de dégager un ensemble de fonctionnements faisant relativement fonction de lois?

L'attitude scientifique exige une démarche qui fonde ses recherches sur cette possibilité. N'est-ce pas? Les biologistes ne sont-ils pas en difficulté lorsqu'ils doivent répondre à la question: «qu'est-ce que la vie?»

Notes

- (1) Voir les articles d'Elisabeth Roudinesco (Action poétique n° 45 et 48).
- (2) Voir Action poétique (n° 48 et 49) et Change (n° 3 et 10).
- (3) Pourtant, malgré des bases théoriques discutables, le livre de J. Roudaut, outre les textes de la partie anthologie, contient de nombreuses pages d'un haut intérêt et des remarques pertinentes sur les caractères de la poésie du XVIIIe siècle. Poésie «scientifique», plus que celle du XVIe siècle et mieux qu'elle en prise directe sur les découvertes scientifiques de l'époque, inventaire du monde, tentative encyclopédique qui répond incontestablement à une demande.

De même, les informations fournies par J. Roudaut sur le débat qui anime le monde littéraire autour des rapports prose/poésie (cette dernière se trouve qualifiée d'«opium des esprits») à partir des réflexions sur la traduction des œuvres poétiques, pourra suggérer d'importantes directions de recherche, notamment sur l'émergence du poème en prose.

Les textes des grammairiens, en particulier celui de Court de Gébelin, sont pour J. Roudaut l'occasion d'un exposé très sérieux et très riche sur les théories du langage élaborées au XVIIIe siècle et dont certaines tentent de fournir les bases d'un retour à la langue primitive, «langue des rois», «langue des oiseaux», «langue de la poésie» primitive et universelle, où le mot était à l'image de la chose, avec son immédiateté et une ressemblance réciproque. Ce «mythe des origines», à l'œuvre durant une bonne partie du siècle, appartient au climat dans lequel ont travaillé et Gébelin et Fabre d'Olivet. Il anime également les constructions de ceux qui sont ici nommés des «bricoleurs», proposant «orgues des parfums», «musique du goût» et «clavecin des couleurs» aux délices sensualistes du siècle.

Au total, comme on dit, ce livre a dû trouver ses lecteurs en un temps où les interrogations qu'il porte ont une nouvelle acuité. (Voir le compte-rendu de Mitsou Ronat dans A. P. n° 50).

- (4) Ce qui ne signifie pas que ponctuellement telle ou telle approche ne «parle» pas et ne dise rien de la production poétique.



QUESTIONS

Entretien : Simone Dellesalle, Mitsou Ronat, Elisabeth Roudinesco,
Yves Boudier, Patrice Cocâtre, Henri Deluy,
Jacques Roubaud.

Cet entretien entre les collaborateurs d'A. P., auxquels notre amie Simone Dellesalle s'était jointe, avait surtout pour but de poser des questions. Il devait nous aider à cerner du mieux possible l'objet de ce numéro (il est d'ailleurs inséparable des articles qui le précèdent). Tel qu'aujourd'hui nous le présentons à nos lecteurs, avec ses cahots et ses reflats, il donne assez bien une certaine image de l'état des discussions, de l'envergure des problèmes soulevés. Un moment de réflexion que nous proposons à votre critique.

Elisabeth ROUDINESCO

Le N° 41-42 d'Action Poétique qui porte en titre Situation de Tel Quel et problèmes de l'Avant-Garde était consacré au dévoilement d'une certaine idéologie de la littérature, à la question posée par l'influence des différents domaines du savoir sur l'approche du texte littéraire et poétique. Nous avions à notre manière critiqué la façon dont un certain nombre de concepts se trouvaient déportés de leur région spécifique, pour circuler dans un discours de type totalisateur visant à appréhender l'objet texte dans sa spécificité.

Le n° 43, en partie consacré à la question du Janovisme tentait d'analyser les rapports entretenus par la théorie marxiste avec la littérature et avait pour objet de délimiter le rôle de l'idéologie «prolétarienne» dans la critique littéraire et dans la littérature elle-même. Un certain «gauchisme» en la matière s'y trouvait critiqué et l'analyse que nous opposions aux thèses concernant l'art et la littérature réapparues à la faveur des événements de mai 68 visait à dégager ce que nous appelons une conception volontariste du phénomène littéraire; certaines de nos interventions au colloque de Cluny II (1), notamment celle d'Henri Deluy, allaient dans ce sens.

Le n° 45, d'apparence plus théorique, complétait cette analyse et proposait en contrepoint au 41-42 une réflexion sur les avatars de l'utilisation incontrôlée de certains concepts mathématiques. Je rappelle pour mémoire l'article de Jacques Roubaud et Pierre Lusson consacré au phénomène du paragrammatisme, alors fort en vigueur dans les milieux avant-gardistes. A ce travail il faudra joindre celui effectué sur l'Agit-prop et la littérature ouvrière en Allemagne qui montre sous un jour original l'articulation profonde existant entre un courant de type avant-gardiste et un certain «ouvriérisme littéraire». Par delà la terminologie trompeuse de l'engagement, du formalisme, de la révolutionnarisation, du texte ou du signifiant, nous essayons ici de faire le point. Le groupe Tel Quel qui tint pour un temps le haut du pavé se disloque dans le Mouvement de juin 71. On semble s'y désintéresser de la littérature et on y affiche un Maoïsme rageur.. Le discours universitaire moderniste, celui qui trouve à se dire dans certaines universités nouvelles, évolue. Que sont devenues pour lui les notions d'écrivain, de texte, de littérature avancées tantôt par le courant formaliste russe

(1) voir la N.C., Littérature et Idéologie, Cluny II.

tantôt par la sociologie littéraire, tantôt par la philosophie? Où en sont les marxistes dans leurs travaux sur l'art et la littérature? Le concept de «production littéraire» avancé par P. Macherey a-t-il porté ses fruits?

Pour ma part et très grosso-modo il me semble que depuis 1970 un virage s'est opéré dans le discours critique, un système de remplacement voit le jour. A une sémiologie littéraire, inspirée de l'idéologie structuraliste, on semble de plus en plus substituer un terrorisme du désir, de la libération, de la folie, de la «tripe». Un sorte de retour au spontanéisme du sujet-auteur est prôné qui coïncide avec une orientation politique «anti-autoritaire» pour ne pas dire anti-léniniste.

Nous pouvons donc tenter de faire le point, d'analyser l'état des relations de la critique littéraire avec la linguistique, la psychanalyse et j'ajouterais avec la philosophie.

Henri DELUY

Je voudrais qu'il soit insisté sur le rôle, la situation, la fonction de l'Université dans l'élaboration du discours critique sur la littérature, dans les articulations diverses de son fonctionnement. L'Université comme lieu où se manifestent à la fois, simultanément et parfois dans la même intervention, la pression de l'idéologie bourgeoise dominante, celle d'une réflexion critique libérale sur cette idéologie et l'attaque, plus ou moins claire, menée par l'idéologie du mouvement révolutionnaire. Le discours critique sur la littérature se tient à l'Université, massivement, dans les départements de littérature française et par l'intermédiaire des «manuels», et dans les organes de presse. Quelle est la place, au départ, du «critique»? Elle est, de plus en plus, et c'est aussi un phénomène sociologique, à l'Université: la plupart des «critiques» sont des professeurs. De plus, l'Université demeure ce lieu où le public potentiel de la littérature, en l'état actuel des choses, est directement touché.

Simone DELLESALLE

Il y a en effet le problème d'un transfert: lorsqu'on se sert de concepts linguistiques pour l'étude des textes en général et des textes littéraires; voir ce qu'on a posé à partir de la fonction poétique du langage et à partir de notions comme celles de structure profonde, de surface ou de transformation, à partir de l'énonciation, etc.... Tout ceci se retrouve appliqué aux textes et en particulier aux textes littéraires. Il y a là un relais, une sorte de transfert à double détente. Pour ma part, je n'ai pas travaillé spécialement sur le discours universitaire actuel, mais à partir de la linguistique, sur l'utilisation de certains concepts dans l'analyse des textes. C'est donc très précis et limité.

Mitsou RONAT

Tu pourrais également parler de ton travail sur *Manon Lescaut*.

S. D.

Pour ce cas en effet j'ai produit un discours universitaire sur un texte. C'était si l'on veut une petite machine de guerre bricolée contre des «pilliers» de l'histoire littéraire, c'est-à-dire le personnage comme créature humaine représentative de l'homme, contre la conception intemporelle et ex-

trêmement psychologisante du personnage, contre l'identification opérée entre «auteur», biographiquement parlant, et celui qui écrit le texte comme si l'auteur et ses personnages étaient là pour prouver une certaine idée de l'homme : l'homme particulier parlant à des hommes particuliers de l'homme en général par le biais de l'homme particulier qu'est le personnage. Tout cela en passant à travers l'histoire. Ce qui fait qu'on peut lire dans les manuels d'histoire littéraire que tel personnage du roman est la postérité de tel autre ou préfigure tel autre. Je parlais de l'homme, mais à propos de la femme il y aurait beaucoup de choses à dire. C'est même cela qui au départ m'avait intéressé dans *Manon Lescaut*.

E. R.

Je crois que plusieurs types de relations sont possibles. La linguistique comme la théorie littéraire ont pour objet un certain fonctionnement du langage, de la langue. La méthode structurale employée par la linguistique post-saussurienne dans l'étude de la langue est transférée sous forme «d'idéologie structuraliste» dans le discours philosophique qui véhicule en la mimant l'idéologie des sciences dites humaines. Le discours philosophique parle le même langage que le discours linguistique qui a le langage pour objet. . . . Je veux dire que d'habitude le transport est direct de la linguistique à la critique littéraire, l'une et l'autre ayant un objet presque semblable. Il est indirect dans le cas de la philosophie. Il y a un retour philosophique des concepts de la linguistique, de la philosophie vers la théorie littéraire et la linguistique. D'où la confrontation perpétuelle entre la «philosophie spontanée» des linguistes et la «philosophie linguistique» des philosophes.

M. R.

Je ne suis pas vraiment d'accord avec le mot «d'habitude». Les premiers travaux des formalistes russes étaient fortement influencés, selon les dires mêmes de Jakobson, par Husserl, par exemple. La grammaire universelle des logiciens les préoccupait. Il y a eu influence de la philosophie sur la linguistique, qui s'est retournée vers (ou contre) la philosophie aujourd'hui.

Patrice COCATRE

Il y a deux formes spécifiques d'intervention du philosophique dans la théorie littéraire. D'une part l'utilisation explicite par le critique de concepts issus de philosophies constituées ou reprise d'un discours philosophique. D'autre part production d'une philosophie du non-philosophe (en l'occurrence le critique) qui est une philosophie et qui est la philosophie, mais qui se présente en éléments discrets, éparpillés dans le discours, ceci à tel point qu'on a souvent (face à un discours théorique littéraire) l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part (du côté des systèmes philosophiques) sans pouvoir en pointer distinctement les philosophèmes.

M. R.

La même chose se retrouve chez *Bataille*.

E. R.

Une sorte de philosophie spontanée des critiques littéraires.

Jacques ROUBAUD

qui aime la «philosophie tordue», une philosophie qui ne veut pas s'avouer telle.

P. C.

Oui en ce qu'elle est une mauvaise philosophie au regard du champ philosophique. Violence est faite à la systématique, au rigorisme philosophique. On imprime une torsion à la problématique initiale et là-dessus on philosophe à la «va comme j'te pousse». Inutile de préciser que ceci se passe à l'insu du sujet. Le problème est (c'est une boutade): Comment le Français est cartésien sans avoir lu Descartes ? Il n'en reste pas moins que ce rapt et ce viol de concepts ou plus exactement de thèses n'est pas spécifique à la théorie littéraire, c'est vrai en ce qui concerne l'amoncellement d'énoncés du quotidien. Ceux qui, rompus au discours philosophique, un jour ne se disent plus philosophes n'y échappent pas. Ils font du «thétique».

E. R.

Il y a chez certains philosophes une sorte de honte à s'avouer tels. C'est évident chez J. Derrida qui refuse l'héritage heideggerien en voulant «sortir» de la métaphysique en la «déconstruisant» et en opérant dans son propre discours une dénégation quant à l'inscription qui s'y trouve de l'ontologie de Heidegger. Mais le refoulé effectue un retour dans le mime dénié. Le livre de Lyotard, *Discours, figure*, dont j'ai déjà parlé, s'annonce, qu'on le veuille ou non, comme une Esthétique générale. La philosophie sert de repoussoir. La philosophie est assimilée à la pensée idéaliste ou, pour être sauvée, plongée dans le délire, la figure. Une dénégation s'opère qui, à mon sens, en dénote une autre. Ce qui dans un tel discours est refoulé sous le nom de philosophie, ce n'est pas l'idéalisme du signe, mais le lieu du politique dans la philosophie. On pourrait dire la même chose à propos de la jouissance. La mise en avant de la figure, ou de la machine du désir en sa productivité, permet le rejet de la fonction de la jouissance, c'est-à-dire du statut du sujet.

J. R.

Il y a un autre aspect de la situation de la philosophie, c'est celui de la formation universitaire des philosophes. Il y avait autrefois les certificats obligatoires qui étalent, je crois, morale et sociologie, philosophie générale, histoire de la philosophie. Avec ce bagage, on ne pouvait être que philosophe si on voulait comprendre quelque chose et là, la fonction de repoussoir de la philosophie est très visible, car entre marxisme, ethnologie ou linguistique on comprend bien que beaucoup de gens n'alent plus pu pendant vingt ans «faire de la philosophie». Aujourd'hui, il y a de nouveau une sorte de «retour à la philosophie» comme résurgence d'une situation antérieure, par exemple au moment béni où la linguistique générale était dissertation sur les «mots et les idées». C'est là un accompagnement de la recrudescence des préoccupations sémantiques en linguistique.

E. R.

Mais cet intérêt pour la sémantique peut venir du discours philosophique.

J. R.

Il y a des deux: les difficultés sont rencontrées dans le développement de la discipline (ici la linguistique); tout est freiné; on a l'impression que

ça ne marche plus. Alors ce qui reparait, c'est un discours philosophique. Un exemple frappant est l'intervention de Poincaré dans la physique des années avant la relativité.

M. R.

Si les études de syntaxe semblent marquer un léger «essoufflement» (et encore c'est à prouver), ce n'est pas à cause d'un refus de la sémantique. La Sémantique Générative a essayé de répondre à la demande...

J. R.

Je ne parlais pas vraiment de la «sémantique générative». Le problème que je vous pose est un peu différent : il s'agit de l'intervention de la philosophie dans le développement d'une discipline scientifique. Je pense qu'elle est double : d'une part, les présupposés philosophiques des scientifiques s'harmonisent plus ou moins heureusement avec les faits, les expériences, etc... mais d'autre part (et plus rarement) on assiste à un détour ; on sort tout à fait de la discussion dans la discipline et on passe à un discours philosophique explicite.

E. R.

Il me semble que seuls les marxistes assignent à la philosophie un rôle explicite. Les marxistes et peut-être les logiciens en séparant la logique de la philosophie.

Lorsqu'on met la philosophie à une certaine place relativement à la science, à l'idéologie, à la politique, on n'assigne pas pour rôle au discours philosophique de maîtriser la science du monde ou d'exercer sa toute-puissance quant à la psychologie du savant. Il me semble qu'il y a dans la démarche logicienne un vieux rêve qui serait de faire de la logique la science par excellence du fonctionnement des sciences.

H. D.

La critique littéraire essaie de faire feu de tout le bois dont elle dispose : les textes littéraires eux-mêmes en ce qu'ils recèlent, dans l'histoire de la littérature et dans leur propre fonctionnement interne, de classifications et d'interprétations possibles et les instruments d'analyse fournis par (ou tirés des) diverses recherches à caractères plus ou moins scientifiques. Le discours critique sur la littérature est toujours fabriqué à partir, avec ce bric et ce broc, avec des «morceaux de toute provenance», «au hasard des occasions», semble-t-il, mais avec une cohérence dans le choix des «morceaux» qui colle assez bien avec l'état du discours dominant et sur ce point la philosophie joue son rôle, ce «hasard»-là ne laisse rien à la «libre intervention critique» et si la critique littéraire se trouve mise en cause, c'est bien souvent par l'évidence du fait littéraire lequel place là l'une de ces résistances aux réductions. Par ailleurs, il faut, je crois, souligner que le discours réellement dominant dans la critique littéraire n'est même pas celui qui tente d'adapter les instruments, les techniques, les notions issus des plus récents travaux, mais bien celui d'il y a 50 ans, un peu de Taine, un peu de Renan, un peu de Lanson, une pointe de Brunetière, beaucoup d'Anatole France et de Jules Lemaitre...

La critique littéraire «nouvelle», celle qui veut se mettre à jour, par rapport aux développements de la littérature et à ceux de la science, est

minoritaire. Elle est également relativement récente. Comme est récente, sans doute, en partie, pour les mêmes raisons, l'information sur les recherches entreprises dans d'autres pays (par exemple, il a fallu attendre la dernière décade pour que soient publiés les textes des formalistes russes, ceux du «New-Criticism», etc...). Le phénomène surréaliste n'est pas pour peu dans ce retard (mais il a pris tellement d'avance ailleurs !). Car le surréalisme a dominé la littérature française, directement ou indirectement, pendant longtemps et n'a pas permis l'élaboration d'un discours critique à partir de sa «pratique» littéraire.

Il y a une idéologie surréaliste de la littérature, il n'y a pas de «critique littéraire» possible, utilisable par des professeurs face à leurs étudiants. Il n'y a pas de «critique littéraire» sans littérature, y a-t-il une littérature sans «critique littéraire»? La littérature d'aujourd'hui, disons «l'avant-garde» et sourions, oblige le critique à trouver quelque chose pour en parler. Elle l'oblige aussi dans la direction de son travail puisqu'elle désigne elle-même ses vecteurs: un certain nombre d'anciennes techniques ne correspondent plus à la demande. Comment expliquer des notions telles que «la mort de l'auteur», la fin du «sens», l'absence de «significations», la «dépersonnalisation», etc...? Alors, puisqu'il le faut, on va du côté de chez le philosophe, le psychanalyste, le marxiste, le linguiste... Parce que le critique, le professeur ont à rendre compte, c'est leur statut même qui impose une réponse, devant les étudiants; l'enseignant ne peut se contenter de dire «Je ne sais pas, les discussions sont en cours». Ce revers a d'ailleurs son bon côté, il oblige à chercher des réponses, donc à travailler....

E. R.

Je voudrais ajouter un petit mot à propos de la question du **Sens** dans le discours philosophique contemporain: celui-ci tend à s'appuyer sur les données de la linguistique et, fuyant l'être, la conscience ou l'existence, toutes choses reléguées dans le passé philosophique, il tombe sur les notions les plus simplistes de la sémantique structurale ou du fonctionnalisme. Comme si l'on pouvait substituer par un tour de passe-passe à la logique kantienne voire hégélienne, une nouvelle logique issue tantôt de la théorie freudienne de l'Inconscient, tantôt des nouvelles théories formelles relatives au langage. En réalité, cette démarche reste idéaliste ou empiriste, puisque par peur du sens ontologique on recherche le sens «expérimental». Au sens plein de l'unité on oppose les unités vides de sens, les «figures» — on substitue à la question «Qu'est-ce que ça veut dire» (l'être) celle du «comment ça fonctionne» (l'expérience). Cette attitude est notable chez Deleuze. En allant ainsi du Sémantisme au Fonctionnalisme on reste sur le circuit philosophique idéalisme/empirisme.

S. D.

Il y a des réactions humanistes très nettes dans certains articles comme celui de Mario Wanduske : **Vers une linguistique à visage humain** paru dans le **Français Moderne**, ou encore dans la même revue celui de Galichet, **Fonction de la langue et finalité de l'enseignement grammatical, au-delà du structuralisme**. Il est très intéressant de lire ces deux articles ensemble dans la mesure où les problèmes d'enseignement et de recherche se tiennent. Galichet accuse les structuralistes d'amener l'analyse à des impasses. Ils sont coupés de la vie et de l'humain et maintenant il est temps de faire une «grammaire totale qui réconcilie le corps et l'esprit de la langue».

E. R.

Pourquoi ne pas proposer une psychanalyse à sexe humain ?

S. D.

A l'heure actuelle, se développe une grammaire de textes, surtout en Allemagne. Auparavant (cf. Benveniste) on pensait que le domaine de la langue s'arrêtait à la phrase comme unité maximale. Ensuite commençait le domaine du discours. La linguistique avait donc suffisamment à faire avec son domaine «infra-phrastique». Actuellement la linguistique tend à se développer au-delà de la phrase en tenant compte non seulement des rapports paradigmatiques entre phrases (ce que fait la grammaire transformationnelle) mais aussi de leur enchaînement dans le discours. Cette extension de la linguistique vers le transphrastique la détache de son intérêt pour les phénomènes d'énonciation. Autrement dit dans ce cas la coupure entre linguistique et analyse du discours ne s'opère plus de la même manière. De là les nombreuses confusions à l'heure actuelle en particulier en ce qui concerne le virtuel et le réalisé, l'énonciation en langue et l'énonciation dans un texte produit. On reproche à la linguistique son manque d'approche de l'homme en tant que conscience. Il y a là un sartrisme sous-jacent dans toutes les réactions à propos du retour à la vie et de la libération de l'homme.

E. R.

Toute cette idéologie du retour à la vie et à l'homme témoigne en fait d'une présence implicite, dans le discours «moderniste», de la philosophie de la conscience; la différence n'est pas si grande du sartrisme des années cinquante à cet énergétisme de l'homme libéré des entraves de la raison qu'on nous présente aujourd'hui comme la grande innovation alliant le social au désir et à la parole. Nous restons dans le présupposé humaniste de l'aliénation.

H. D.

Le discours humaniste nous attend à chaque tournant. Il a partie liée avec trop de puissances pour ne pas compter les heures en attendant la sienne. Il joue sur plusieurs cadrons: Gaetan Picon ou Gilles Deleuze, le calme du libéral ou la rage du révolutionnariste. Il sait ne pas se tromper d'ennemi: la recherche vers la scientificité.... Les excès du théoricisme ne peuvent nous empêcher de voir la manœuvre: tous les œufs dans le même panier et l'enfant avec l'eau sale.... L'élaboration d'une théorie scientifique de la littérature ne va pas sans problèmes, nous faisons ce numéro pour le montrer et les aborder, de là à conclure qu'il n'y a pas à s'y mettre, que tout ça c'est de la foutaise, qu'il n'y a qu'à voir que «ça bande» et que «ça baise» et que «ça se théorise pas» parce que la théorie, c'est la répression.... C'est encore ça l'humanisme....

E. R.

Quand on parle de «mort de l'auteur» ou de sujet zérologique ou du «ça baise», on demeure dans l'unité du moi, c'est-à-dire tantôt dans la psychologie de la personne, tantôt dans la philosophie de la conscience. Le je zéro ou l'auteur mort, est un sujet «plein». L'innovation de J. Lacan en la matière est d'avoir séparé dans la terminologie freudienne le Moi et le Je,

la «représentation» et le «je décentré» du discours, bref, d'en avoir terminé avec les mascarades diverses relatives à l'Ego.

P. C.

Je ne suis pas tout à fait d'accord pour assimiler sujet Kantien et sujet psychologique, car chez Kant le sujet n'est pas si plein que ça, il n'est pas non plus «origine» comme il l'est dans la psychologie. Citons Canguilhem dans un article sur Foucault «Mort de l'homme ou épuisement du cogito»; il est question dans ce passage de Kant: «Le Je ne peut se reconnaître Moi. A partir de ce moment est rendu pensable en philosophie le concept de la fonction du Cogito, sans sujet fonctionnaire». Il nous dit autre part que le Je pense kantien, «on l'a dans le dos», donc impossibilité de l'atteindre «pour soi».

A propos de Deleuze, je voudrais attirer l'attention non pas sur les qualités intrinsèques du sujet, mais sur le lieu de l'énonciation du sujet: à partir de quoi parle-t-il, ce sujet qui dit «Ça fonctionne partout»? Quelle est donc la gnoséologie antérieure à ce genre de discours propositionnel? Nous avons affaire sans nul doute à un sujet face au monde qui constate avec évidence qu'«il y a quelque chose» comme dit Merleau-Ponty, et que ce quelque chose se formule dans cette idée claire et distincte «ça fonctionne». Vous voyez je pense où je veux en venir; l'héritage cartésien est évident, même si chez Deleuze ça prend une allure débonnaire, il n'en reste pas moins que c'est un bien vieux schéma, c'est le procès d'une donation immédiate, d'un «radicalisme du point de départ» (Husserl). «La méprise est constitutive du sujet» nous dit Jacques Alain Miller, marquant par là même la fonction imaginaire de méconnaissance inhérente du discours de la constatation. En fait Deleuze ne tenant pas compte de la Spaltung chez Freud comme l'a noté Elisabeth, nous propose une réconciliation du sujet avec la réalité, une adéquation du discours avec son objet. A cela évidemment les deleuziens nous ont répondu «Ce n'est pas vrai: l'Anti-œdipe n'est pas un ouvrage de philosophie». Bel exemple de dénégation.

E. R.

Bien sûr, on fait de Kant le premier schizophrène de la philosophie et on maintient dans le «désir» la philosophie de la conscience.

M. R.

On reproche à Chomsky à la fois d'être trop «psychologue», c'est-à-dire de chercher les lois de la structure de l'esprit humain, et de ne pas l'être assez, c'est-à-dire de ne pas s'occuper des phrases particulières d'un locuteur «personnalisé» dans un contexte particulier (grammaire de l'énonciation).

S. D.

Le problème est que le discours au sens général du terme est constitué par un ensemble d'énoncés réellement produits donc insérés dans une situation donnée. On peut également parler de discours au sens d'enchaînement naturel des phrases avec leurs lois et leurs contraintes. En cela il y a une compétence du discours. Je pense à l'article de Slatke paru dans Langue française il y a deux ans. Il reprenait les théories de Fillmore montrant que ce n'était pas en fait une théorie de la langue, mais une théorie du dis-

cours qui était proposée et ce qui est très intéressant, c'est qu'il nous montrait comment il y avait dans la théorie de Fillmore toute une saisie des phénomènes d'énonciation. Par exemple si l'on regroupe les verbes: demander, solliciter, exiger, implorer etc.... on voit bien en effet qu'on peut en rendre compte à partir de certains phénomènes d'énonciation, c'est-à-dire: «x demande à y que....». Il y a bien celui qui demande et celui à qui est demandé quelque chose avec des séries de présupposés. Le problème est qu'il y a là en effet une théorie de l'énonciation mais sur des éléments de langue, c'est-à-dire qu'à chaque fois que l'un ou l'autre de ces verbes est utilisé, les mêmes éléments entrent en jeu quel que soit l'individu qui les prononce, l'époque etc.... Or Slatke se servait de cette théorie pour travailler sur les Cahiers de doléances et l'organisation qu'il y avait trouvée des verbes de demande. Il postulait l'existence d'une sorte de **double compétence**, l'une était une **compétence linguistique** et l'autre une sorte de **compétence idéologique**. Il y aurait donc d'une part une compétence touchant aux conditions de possibilité d'une performance et une tentative de cerner les conditions de production des discours à une époque donnée.

M. R.

Je parle de ce problème dans ma **Lettre de Californie** en indiquant que l'on a souvent tendance à réduire l'œuvre des Formalistes russes à ce schéma de la cybernétique.... Cela m'a encore plus frappé aux U.S.A., lorsque la même revendication de «meilleure communication» était dans la bouche de l'ambassadeur (démagogie) et de l'étudiant révolutionnaire: «il faut que la poésie soit communicable», «compréhensible» pour tous.

H. D.

Tu ne peux poser le problème tout à fait de cette façon. La question ne porte pas en elle, automatiquement, sa propre condamnation. Demander, chercher à comprendre pourquoi on ne comprend pas, n'est pas incongru en soi. La revendication de communication doit s'étudier à partir de plusieurs interrogations: qui veut comprendre, d'où parle-t-il, à qui s'adresse-t-il, pourquoi?

Le jeune travailleur qui ne comprend pas les textes que certains d'entre nous écrivent ne peut être écouté de la même oreille que ton ambassadeur. Pour ce jeune, il nous dit: vous affirmez lutter avec nous, écrire aussi pour nous, pourquoi est-ce que je ne pige pas? La réponse est difficile (nous allons y revenir dans un prochain numéro), elle ne peut pas ne pas être différente de celle que l'ambassadeur mérite.... C'est une question située dans la bataille générale....

Yves BOUDIER

J'interviens à ce point, non pour dire que l'on retrouve le même problème chez Macherey, le cadre est ostensiblement différent. Néanmoins, nous avons affaire à un discours particulier, dans lequel nous pouvons discerner quelques penchants rattachés à la question posée. Macherey a publié certains textes à propos des problèmes de la critique littéraire, réintroduisant dans son travail et sa démarche des points théoriques importants occultés ou refoulés par l'idéologie critique ambiante.

Refusant d'idéologiser l'idéologie, de politiser le politique, bref de tenir d'une main les points d'émergence de l'agressivité théorique, il parlait, mais

d'une façon «subversive» — à entendre au sens étymologique — le langage de l'idéologie critique dominante de la littérature (l'assimilation critique du passé culturel). D'où le fait que certains lui posèrent la fameuse question «Pour qui écrivez-vous? (cf. Langue Française n° 7 - sept. 70), question symptôme d'un problème qui revient au jour chaque fois qu'un discours critique travaille en employant les armes du champ auquel il s'attaque. Cette rivalité n'est pas propre au débat actuel. «La Juridiction esthétique du Beau», à laquelle Lénine (en 1908/1910, notamment à propos de Tolstoï) emprunte son vocabulaire, doit être entendue pour ce qu'elle est (Lénine ne disposait pas d'un appareil critique lui permettant d'y échapper) et non comme son adhésion à ce discours critique dominant dont il ne fait qu'utiliser certaines expressions. L'enjeu et l'importance de ce qui est dit à propos de Tolstoï, travaille et isole ces formules, par là-même replacées à leur juste niveau d'emploi.

E. R.

Le texte de Mao Tsé Toung sur la littérature proposé aux causeries de Yanan répond aussi à la question: pour qui écrivez-vous? Il n'y a absolument aucun doute pour lui: le langage est un pur instrument de communication destiné à transmettre des idées ou des formes voire des reflets. Le langage est un simple outil. Pour Pierre Macherey et les «althussériens» ce n'est pas du tout le cas; la notion «d'utilitarisme», celle de «reflet» sont rejetées.

H. D.

Très souvent, dans les textes de réflexion qui se réclament du marxisme, la littérature n'est considérée que dans sa situation sociologique, série d'objets parmi d'autres objets, construits ou consommés par l'homme, la série ayant une histoire elle-même serrée de près par l'Histoire. Le langage est compris, dans ce cadre, comme instrument, outil de transmission, une sorte de nerf entre le geste d'écrire et le livre. Cette conception a de profondes répercussions: l'ambiguïté fondamentale du langage niée ou refusée, la littérature devient un fait de conscience et les plus fines constructions théoriques, en ce domaine, celle de Brecht, par exemple, seront obligées de s'ériger au dehors, dans la grande machinerie théâtrale, même exemple, qui prendra en compte l'exigence totalisatrice.

E. R.

J'ajouterai que certaines théories, plus que d'autres, permettent une approche spécifique de l'objet littéraire ou poétique. D'autres ne peuvent donner que des analyses sans doute importantes mais approximatives qui en diront plus de l'élaboration de la théorie que de l'objet lui-même. Ainsi la théorie psychanalytique ne donne aucun critère permettant de différencier un texte «littéraire» d'un texte «non littéraire», les Confessions de J. J. Rousseau des Mémoires de Schreber, sinon peut-être par l'intermédiaire du concept de transfert.

S. D.

A propos des manuels scolaires, dans le cas de la rumination littérale à l'usage des classes secondaires, un phénomène me frappe. On a honte car on ne peut plus faire la chronologie de l'histoire littérale, ni la biogra-

phie des auteurs. Il y a «quelque chose dans l'air» qui souffle qu'on ne peut plus le faire. La preuve: chez tous les éditeurs sortent des manuels qui s'intitulent: **thèmes et textes**. Ceci revient à mettre en avant une sorte d'intemporalité. Ce n'est plus la nature humaine qui anime la personnalité, mais le thème. Non plus «qui parle», mais «de quoi parle-t-on».

'H. D.

C'est à ce «quelque chose dans l'air» qu'il faudrait peut-être s'attacher. Les critiques, les professeurs, les éditeurs les plus finauds savent s'y prendre pour le saisir, d'où les adaptations de manuels. Il serait intéressant de cerner ce «quelque chose»: d'où vient-il, qui le porte, car cet «air»-là n'est pas de rien. Le remplacement généralisé, dans les travaux et la pratique qui se veulent «de pointe», du théoricisme (2) à composante «structuralo-marxologue», par le «spontanéisto-machinisme» ne s'est pas produit au hasard, même si les références sont puisées aux mêmes sources et si la circulation des notions et des concepts ressemblent plus à un déplacement de pions qu'à un renouvellement de la problématique. Qui parle? Une couche d'intellectuels aux prises avec la crise de l'idéologie bourgeoise et qui ne peut, par sa situation, prendre en compte ni le discours traditionnel de l'idéologie dominante ni celui, qui se cherche en ce domaine, mais il est possible de participer à cette recherche, de l'idéologie révolutionnaire marxiste. D'où provient ce «quelque chose»? Dans la plupart des cas de l'université où les professeurs-critiques sont soumis, plus qu'ailleurs, à cette crise dont le gauchisme est une des manifestations. Une constatation me frappe: le discours de la critique littéraire, dans sa partie la plus inquisite et finalement la plus fertile, même si les résultats se discutent, s'inscrit aujourd'hui dans la ligne proposée par B. BRECHT (Ecrits sur la littérature et l'art p. 93-94, L'Arche Editeur), elle tente d'abandonner «une critique de description et de recommandation sélectives» au profit d'un «critique théorique». Mais sur ce terrain les embûches sont nombreuses. Toute «critique théorique» est fonction d'une théorie de la littérature. Tout blocage dans l'élaboration d'une théorie d'ensemble de la littérature débouche sur une crise. Le blocage enfermera sans doute encore bien des tentatives, il est au niveau de l'ambiguïté de la production «littéraire» elle-même, ambiguïté liée à l'ambiguïté fondamentale du langage et des rapports littérature/idéologie.

La multiplicité des abords possibles de la littérature par le discours critique permet à l'idéologie dominante de prendre cent visages. D'autant que la lutte idéologique est difficile sur ce plan: le matérialisme historique et le matérialisme dialectique demeurent mal à l'aise et se prêtent à de nombreuses réductions lorsqu'il s'agit de littérature. La bataille politique immé-

(2) Lequel «Théoricisme» savait en toute rigueur jouer sur tous les tableaux. Exemple: «Donc le poème - Texte littéraire - doit être pris en lui-même, sans référence à son jadis énonciateur, lequel est mort, selon Blanchot dès que l'œuvre existe, ou n'est positivement personne, comme le rappelle Genette. Quant aux intentions de l'auteur, qui se retrouveraient dans le texte, Macherey a suffisamment montré (...) que l'art n'est pas l'œuvre de l'homme, mais de ce qui la produit». (Jean-Pierre Planca, in «Littérature et Idéologie», Editions de la Nouvelle Critique, p. 237). Blanchot, Genette, Macherey plongés dans le même «baquet»!

diète ne laisse pas elle-même d'introduire des clivages différents de ceux auxquels une étude des positions critiques devant la littérature sembleraient aboutir. Tel critique, tel professeur, peut passer d'une «théorie» à une autre sans pour cela fondamentalement changer d'idéologie et de prise de parti en politique.

Par ailleurs, une autre constatation me paraît significative de l'état actuel de la lutte de classes sur ce terrain: nous avons plus parlé de philosophie que de linguistique. Ce n'aurait pas été le cas il y a trois ans. C'est dire qu'on ne peut «faire le point», mais étudier dans leur mouvance les implications idéologiques de telles ou telles recherches, les résultats concrets, cas par cas, de tel ou tel travail, l'orientation générale qui s'en dégage et tenter de déjouer à tous moment les manœuvres de la bourgeoisie, elles ont toujours le même but: faire l'économie d'une scientificité possible (économie du marxisme, économie de la poétique, de la psychanalyse etc...) au profit d'un brouillage qui vise à détourner tout un secteur, ce secteur, de sa participation au combat révolutionnaire et ce d'autant plus violemment que l'alliance des intellectuels et de la classe ouvrière est à l'ordre du jour.

Y A-T-IL UNE THÉORIE DU RÉCIT ?

Entretien avec Jean-Pierre Faye, réalisé par Elisabeth Roudinesco

Elisabeth ROUDINESCO

Jean-Pierre, tu viens de publier chez Hermann deux livres (1) qui constituent une thèse sur laquelle tu as travaillé pendant plusieurs années. Ces deux livres, un gros et un petit, sont consacrés à la période de la montée du fascisme en Allemagne. Le premier livre intitulé *Théorie du Récit* se présente comme une introduction au gros livre qui a pour titre *Langages totalitaires*.

Il se propose de faire l'analyse de la circulation d'un certain nombre des mots-clés de la langue fasciste dans les différents groupes politiques de l'Allemagne pré-nazie. L'ensemble se nomme *Critique de l'économie narrative* ou *Critique de la raison narrative*, les deux termes « raison » et « économie » se trouvent mis en vis-à-vis. Ta démarche n'est pas directement celle de l'historien, puisque tu proposes de compléter l'analyse historique classique par une analyse des discours idéologiques. Tu proposes de nommer ton entreprise : *Théorie du Récit*. Il me semble, bien que tu n'emploies guère cette terminologie, qu'il s'agisse pour toi de dégager par ce moyen le lien qui unit la superstructure à l'infrastructure, l'effet en retour de la superstructure sur l'infrastructure.

En ce sens, ce que tu nommes « Récit » (ou narration) n'est pas intégrable totalement à la sphère de la superstructure. Il s'apparente à l'objet « Langage ». La théorie du Récit aurait son objet propre.

Nous consacrons ce numéro 53 d'*Action poétique* à l'étude de l'idéologie de la critique littéraire et plus précisément nous tentons de montrer comment certains concepts venus des différents domaines existants du savoir sont transportés, circulent, changent de terrain et parviennent dans le champ de la théorie ou de la critique littéraire, voire de la littérature, sont repris ensuite par le discours universitaire dominant ou d'avant-garde sans qu'on sache ce qui relève de l'intuition, de la démarche analogique ou du travail réel d'une lecture théorique sérieuse. Tu transportes, me semble-t-il, le mot « Récit » qui pour nous est lié à la tradition littéraire, dans un domaine tout autre, on pratiquant, malgré tout, l'art de l'explication de texte ou de la lecture polysémique. Je pense à la façon dont tu analyses les termes allemands « *Völkisch* » et « *Bündisch* ». Il me semble que tu avais déjà effectué ce type de travail à propos de certains textes d'Heidegger.

Voici donc ma question : Dans l'optique qui est ici la nôtre, pourrais-tu définir ce que tu entends par « prosodie » ? Quelle est la part de Kant dans ton intitulé : *Critique de la raison* (narrative) ? Que signifie pour toi

(1) Jean-Pierre Faye, *Théorie du Récit*, suivi de *Langages totalitaires*, Hermann 1971, coll. Savoir.

l'introduction du terme « Récit » dans un univers non mythologique ou extra-mythologique ? Je te pose cette question car ta démarche fut taxée d'analogiste. L'analogie est-elle par toi reprise en compte dans le discours ?

Jean-Pierre FAYE

En fait, il n'y a qu'un seul livre, et non pas deux. Il y a un livre qui s'appelle de son vrai nom : *Critique de l'économie narrative*. Si le mot « raison » est mis en surimpression par dessus le mot « économie », à une hauteur distincte de la même portée au sens musical du mot, c'est pour un motif spécifique dont on pourra parler tout à l'heure (*).

Mais le véritable titre de ce livre c'est : *Critique de l'économie narrative*. Cela est son objectif et sa méthode à la fois, et son enjeu.

« Langages totalitaires », c'est l'objet même qu'il appréhende et dont il essaie de s'emparer, dont cette critique tente de s'emparer. Quant à la *Théorie du Récit*, c'est l'introduction qui dessine et constitue les enjeux de cette critique. Que se passe-t-il dans cette introduction ? Principalement la définition préalable d'un quelque chose qui est au travail dans l'histoire et que j'appellerai : *l'effet de récit*. Ce quelque chose, c'est une sorte de point nodal à l'intérieur d'une théorie de l'histoire. Car si « théorie du Récit » il y a, elle n'a d'intérêt que dans une théorie de l'histoire — s'il y a une théorie en général, ce ne peut être qu'une théorie de l'histoire ; le reste est littérature, si j'ose dire. Qu'est-ce que c'est que l'histoire ? Marx l'a dit dans une phrase très étrange — si étrange pour lui-même qu'il l'a raturée et barrée — et qu'elle n'a survécu jusqu'à nous *qu'au-dessous de sa rature* : il y affirme de façon problématique que l'histoire est la seule science. Il n'y a qu'une seule science, l'histoire, qui enveloppe toute science, y compris même la mathématique ou l'astronomie (c'est-à-dire la mathématique vraiment réalisée dans le ciel de la culture occidentale). L'enveloppe de toute science étant l'histoire, celle-ci, quand on y revient de façon problématique, on va découvrir que c'est d'abord le sujet *interrogeant et connaissant*. C'est comme cela que ça commence : il y a au départ de la prose grecque un personnage qui s'appelle : l'historiant : « historion », dit Hérodote. C'est-à-dire lui-même, Hérodote, se promenant en Egypte ou à travers le monde hellénique pour questionner et pour savoir : et cette fonction fondamentale de la connaissance se développe de façon « narrative ». La connaissance primitive trouve sa formule développée en quelque sorte dans la fonction narrative et c'est là qu'inévitablement on trouve un certain objet, qui est le langage. Un certain objet qui n'est pas un objet, mais le procès même. Le « procès sans sujet », si l'on veut, ou le procès qui est le sujet à la fois. Face à la question que nous pose la science de l'histoire, nous voyons une certaine pratique à l'œuvre, la pratique narrative. Nous voyons cette fonction fondamentale du langage, la fonction récitante ou récitative, cette *fonction narrative du langage*. Toujours liée d'ailleurs à la *fonction prosodique*, dans des conditions qui restent à déterminer. L'effet de récit, c'est cette propriété très singulière de l'histoire qui est de se raconter à mesure qu'elle se fait, mais de se produire également. *Par le fait qu'elle se raconte*. La science qu'il s'agit de constituer, c'est la série des gestes des hommes produisant leur existence sociale, produisant leurs moyens d'exister - mais c'est en même temps le langage qui rapporte ces gestes, par quoi ces gestes se savent eux-mêmes, en cette sorte de *redoublement de l'histoire par son propre récit*. Cet effet de récit, on peut essayer de le prendre par tant de biais.

On peut envisager de le capter au préalable dans les formes écrites, dans ce qui est dénommé par la poétique la théorie de l'apangella depuis Aristote, à travers les formes narratives explicites (l'apangella) d'Aristote : c'est le récit comme genre littéraire. Mais justement la captation de l'effet de récit a beaucoup plus de chance de s'effectuer dans le vif de l'histoire. C'est pourquoi il m'a paru pertinent de partir de deux ou trois modèles relativement naïfs, sur lesquels on peut tenter de construire un certain nombre de traits fondamentaux. Ces modèles exemplaires, quasi-fabuleux, ce sont le modèle de Mably et le modèle de Liebknecht (appelons-les ainsi par commodité). Le modèle de Mably, vous le connaissez : c'est le récit qui tire les Huns vers l'occident... Le modèle de Liebknecht est plus proche de nous et moins drôlatique ; et il a l'avantage d'apporter vraiment le texte du récit. On n'a pas le « récit hunkique » sous sa forme écrite. Les Huns parlent... Ils parlent avant d'être dans l'écriture, alors que la dépêche d'Ems, c'est une écriture, et c'est le récit de la promenade du roi prenant les eaux ; et, par dessus, il y a la rature du chancelier de fer et de sang ; cette rature qui d'ailleurs *produit*, dit très curieusement Liebknecht, une *condensation*. (C'est presque le même mot que chez Freud, c'est une *Erdichtung*, le mot freudien c'est *Verdichtung*.) La dépêche d'Ems, une fois « condensée », va produire un certain effet : un certain effet de la forme. Il y a donc un texte de récit, nous dit toujours Liebknecht, un *Texte der Erzählung* qui produit, là le mot « produit » est aussi présent dans tout ce discours, il produit une *Ergebnis der Form*. Fort ironiquement, cette formulation d'allure formaliste est du Chancelier de fer lui-même. Nous avons donc un récit, nous avons ce récit qui se tisse, qui devient texte, qui devient trame écrite et qui est repris par un processus second, élaboré et condensé par le processus second, puis mis en circulation. Il y a là un procès de mise en circulation qui prolonge le procès productif, si l'on peut dire, et cette mise en circulation est analysée de façon très précise par Liebknecht et par le chancelier lui-même. Ce dernier explique comment la stratégie de la circulation est essentielle à l'effet produit : il faut que le récit parte par l'Angleterre et par la Suisse et n'atteigne le gouvernement au cœur léger de Louis Napoléon que par certains blais déterminés.

E. R. — Marx propose d'ouvrir à la connaissance scientifique un domaine nouveau : celui de l'histoire. En cela il rompt avec toute une tradition de l'analyse historique qui remonte à Hérodote et qui identifie en un même objet le récit, la narration, la fable, le mythe, l'anecdote et l'histoire elle-même. L'histoire en tant que telle, en tant qu'histoire de la lutte des classes, n'était pas, avant Marx, différenciée de ses «entours». Marx introduit une nouvelle façon de penser l'histoire. Ton projet serait-il, par le biais de ce que tu nommes «Langage» et à l'aide des concepts apportés par la linguistique du début du siècle et par la forme nouvelle qu'elle prend dans les travaux de Chomsky, de faire émerger un lieu nouveau de l'analyse historique ? N'y a-t-il pas là aussi une certaine façon de renouer par delà la théorie marxiste de l'histoire avec Hérodote ? Ce serait cela la place du récit.

J.-P. F. — Oui c'est cela, en somme. Parce que c'est ce qui se passe chez Marx. Marx s'empare d'un objet qui est l'objet économique. A l'intérieur du champ historique, ce qui concerne Marx au premier chef, c'est l'objet économique, qui appartient à l'histoire, bien entendu. Marx va saisir l'histoire par sa masse la plus forte, c'est-à-dire la circulation économique. Là il trouve un objet que l'économie classique décrivait en termes absolus, et hors des mains de l'histoire ; ses lois semblaient comparables à celles

de la nature. Ce qu'a montré Marx, c'est que cet objet est constitué, que ces lois sont elles-mêmes produites par une pratique humaine. D'une façon comparable, l'histoire, disons : naïve et hérodotienne, considère qu'il y a d'une part l'action historique et d'autre part l'historiant qui survient sur le champ de bataille et qui va raconter cette histoire, telle quelle, si l'ose dire...

E. R. — Mais sans dégager ces lois de l'évolution historique.

J.-P. F. — Sans d'ailleurs parvenir à dégager des lois, mais tout de même en prétendant qu'il va photographier l'histoire. Or le récit historique est lui-même soumis à des conditions de production ; et bien plus, l'histoire elle-même est produite par des récits, en quelque sorte primitifs, qui sont antérieurs à l'arrivée même de l'historiant sur le terrain.

E. R. — Tu dis quelque part que le Capital est un peu la grande narration de la marchandise.

J.-P. F. — Oui, lorsque Marx, à la fin de la préface du *Capital*, compare les aventures de la marchandise en Angleterre à une fable qui vient d'être narrée et qui te concerne, dit-il au lecteur, au lecteur allemand « *De te fabula narratur* », en somme il « onglobes » le procès économique marchand dans une sorte de *procès narratif* qui est le travail même auquel il vient de se livrer.

C'est pourquoi l'axe principal de cette démarche constitutive, c'est la critique de l'économie : il y a une économie des langages et une économie des langages rapportant leurs objets et rapportant les pratiques mêmes qui en sont la base réelle. Et cette économie narrative, on peut la mettre en rapport avec une « raison narrative » uniquement par référence à l'auguste tradition kantienne...

Il faut en effet marquer dans le titre même qu'il existe une sorte de fil conducteur de la pensée occidentale qui va de Kant à Marx en passant par la dialectique hégélienne ; et que le chemin, la marche qu'il retrace entre la Critique de la raison pratique et spéculative chez Kant et la Critique de l'économie politique chez Marx, ce chemin va de 1788 à 1867-1917. C'est vraiment le moment où se constitue la pensée théorique qui est jusqu'à présent la « seule » théorie objective. Il n'y a pas d'autre pensée théorique en mesure de se substituer à la démarche critique dont le commencement est chez Kant et dont la « fin » est chez Marx. Quand je dis : c'est un commencement et une fin, je veux dire par là : ce qui est intéressant, c'est évidemment la fin.

(C'est ce que je rappelais à Althusser récemment, à propos de son texte sur Hegel.) Kant n'est là pour nous qu'au titre de proposition préalable dont la présence s'efface avec la conclusion. Cependant, chez Marx précisément, le sous-titre du *Capital* est ce qui est le plus vite oublié. Je crois que l'oubli du sous-titre, c'est précisément le malheur qui est arrivé à une certaine phase dans l'histoire du marxisme que nous pouvons marquer par le nom de stalinisme.

— Ou de « culte » sous une forme quelconque...

E. R. — S'attaquant à la fois à une philosophie de savant (celle de Mach) et au « révisionnisme philosophique » de certains bolchéviques (Bogdanov) qui allait de pair avec des positions politiques de type gauchiste, Lénine en 1908 assigne à la philosophie marxiste un certain rôle (2) : la

(2) Voir Lénine, *Matérialisme et Empirio-criticisme*, Ed. Sociales.

philosophie est liée à la politique ; qu'elle le veuille ou non, qu'elle cherche à s'en cacher ou qu'elle l'avoue, elle prend parti dans un combat, dans un combat politique que traduit la lutte philosophique entre l'idéalisme et le matérialisme. Les « nouveautés » philosophiques ou théoriques ne sont souvent que la répétition des « vieilleries » de l'idéalisme. Tel discours se présentant comme plus matérialiste, plus moderniste que la théorie marxiste, est bien souvent plus idéaliste que la philosophie idéaliste qui a l'avantage de la cohérence et de la conséquence. Maintes fois depuis Lénine l'aventure de l'empirio-criticisme s'est répétée. Ton discours n'est ni explicitement sociologique, ni philosophique, ni historique. J'aimerais te demander, c'est la question qu'un marxiste pourrait te poser, quel rôle tu assignes dans ta démarche à la philosophie. En particulier, tu fais la démonstration d'une certaine mise en acte du mythe dans la philosophie. Des thèmes tels que celui de « l'abaissement de l'être dans l'étant », qui appartiennent à la philosophie heideggerienne, sont repris dans le cadre d'un discours explicitement anti-dialectique et anti-marxiste. Les différents courants de la philosophie allemande de l'entre-deux-guerres trouveraient leurs points d'achoppement dans une vision « anti-philosophique », mythique de la philosophie. Le thème principal en serait que toute l'histoire de la philosophie depuis Platon se réduit à la lutte entre un « mythos refoulé » et un « logos triomphant et impérial », celui de Platon, de Descartes, de Hegel, qui témoignerait en sa « dialectique même » de la décadence du monde occidental. Ceci justifierait sur le plan politique la lutte anti-philosophique et l'apologie du retour aux grands mythes. D'où la « philosophie officielle » du nazisme qui se traduit par la transformation de l'histoire en fable et de la philosophie en mythe. Il y a un très beau texte de Georges Politzer (3), mordant, polémique et tragique tout à la fois, qui analyse dans le détail la mystification du sang et de l'or. Il dit en substance : « M. Rosenberg déguise la lutte pour l'or en lutte contre l'or et ainsi l'Allemagne devient le pays du sang qui lutte contre l'or. » Déguiser ne signifie pas tromper. On ne « trompe » pas les masses et il semble bien que Wilhelm Reich, dans sa *Psychologie de masse du fascisme* (4), prendra l'utopique « désir » des masses pour la réalité des luttes de classe, cédant par là au symbolisme nazi qu'il dénonçait. Sang et or, Mythos et Logos, abaissement, refoulement, énérgétisme, telles sont les thèses d'un discours idéologique qui tente d'occulter le combat qui se livre dans la philosophie entre matérialisme et idéalisme.

Il y a dans la *Grammatologie* (5) de Jacques Derrida quelques résurgences de ces thèmes qui ne sont pas le fruit d'une inconséquence philosophique. Je pense en particulier à cette notion de « l'abaissement de l'écriture dans la phoné » et selon lui caractériserait l'ensemble du discours philosophique occidental et qui n'est pas sans quelque analogie avec le dualisme mythos-logos dont nous parlions. La référence faite à Freud et à la thèse d'une archaïcité de l'Inconscient (architrace mythique) ne permet pas de s'en départir si simplement. Il n'est pas ici question de se livrer à quelque combat politique insidieux. La réalité socio-politique de la France contemporaine, les luttes philosophiques qui s'y mènent sont très loin d'être un calque de la réalité allemande de l'entre-deux-guerres. La réduction analogique serait vaine et inopérante. Pour cette raison je

(3) V.-G. Politzer, *La philosophie et les mythes*, Ed. Sociales.

(4) Editions Payot.

(5) Editions de Minuit, coll. « Critique ».

m'étonne au passage que Jacques Derrida, répondant par l'amalgame à nos interventions au colloque de Cluny (6), procède en taxant précisément d'antisémite tout discours montrant la relation des différents courants philosophiques de l'Allemagne pré-fasciste à l'idéologie raciste et à l'antisémitisme. Curieux retournement idéologique !

Revenons à la question philosophique. N'y a-t-il pas dans ta démarche, dans la mesure même où ici ta position philosophique n'est pas explicitement définie, une certaine manière d'inclure la théorie de l'histoire dans un «entre-deux» délimité par le champ d'une «Sociologie des langages» d'une part, par celui d'une «Sémantique de l'histoire» de l'autre? N'y a-t-il pas une certaine façon d'éluider la question de l'histoire dans le sociologisme et le sémantisme? Comment placer cette démarche dans la perspective de la philosophie marxiste et de la répétition de l'aventure empirio-criticiiste?

J.-P. F. — Le « Mythos » du vingtième siècle : l'histoire ici se trouve réduite à sa fable, non pas au sens de la *fabula* qu'évoque ironiquement Marx, et qui est une fable critique, mais au sens le plus primitif du mot. A cet égard, nous trouvons des développements sur cette notion ambiguë de Mythos dans une sorte d'infraphilosophie du nazisme, celle d'Ernst Krieck, peut-être plus « intéressante » que Rosenberg parce que celui-là a eu la témérité de s'en prendre à ses contemporains également ambigus, tels que Heidegger. C'est à l'occasion d'une attaque extrêmement vive à l'égard de Heidegger que Krieck a affirmé que le message du nazisme, c'était le retour au Mythos. Le retour à un récit qui est en deçà de la différence pertinente entre le vrai et le non-vrai.

E. R. — Dans la *théorie du Récit* on risque, comme dans la fable, de retourner l'histoire dans le récit.

J.-P. F. — Ainsi tout récit est bon, il n'y a pas de rapport « primitif », car c'est cela qui est le propre de la fascination nazie ou plus exactement conservatrice : car en-deçà du nazisme il y a cette idéologie fondamentalement conservatrice. Elle nous livre une histoire qui est un récit omettant ce qui est pour nous le plus intéressant, le mouvement relatif des récits les uns aux autres dans une circulation générale, comparable à celle dont la théorie de la relativité généralisée nous fournit un modèle. Or précisément, ce que Lénine réécrit dans la logique hégélienne, c'est ceci : c'est que l'important pour la philosophie ce n'est pas d'écrire le récit, « c'est de savoir ce qu'il y a de vrai dedans ». Et justement le problème est de savoir quel sens a pour nous le concept du « récit vrai ». Dans cet ensemble où des narrations se meuvent les unes par rapport aux autres en quelque sorte de façon illimitée. Avant d'entrer plus avant dans cette problématique, je crois qu'il faut faire un scrt à la remarqueursive que tu as faite au sujet des propos-fables de Jacques Derrida, dans une revue, et repris dans un livre ultérieur.

Jacques Derrida faisait allusion dans ses propos à ce que nous avons tenté de déterminer au colloque de Cluny.

En ce qui me concerne j'avalis tenté, avec le maximum de discrétion, de signaler (à ceux que cela pouvait concerner) que la pensée conservatrice allemande, que l'*idéologie conservatrice* allemande en général (englobant

(6) Voir J. Derrida, *Positions*, Minult. Coll. « Critique » et « Cluny II ». *Littératures et idéologies*, Ed. de la Nouvelle Critique. Interventions de J.-P. Faye et E. Roudinesco.

le nazisme comme un cas particulier parmi d'autres), toute cette idéologie avait parmi ses termes les plus centraux, les plus nucléaires, l'idée d'un *refoulement*, l'idée d'une *chute*, une chute fondamentale, dont l'Occident serait le siège, le terrain : une chute qui « l'éloigne » justement de la zone originaire du Mythos. Cette chute, loin du Mythos, elle nous fait sombrer dans l'univers de la ratio ou du *logos* (qui sont équivalents chez Kriek, bien que distingués chez son contemporain Heidegger). Mais le propre des deux, le propre de Kriek comme de Heidegger et nous verrons pourquoi, c'est justement cette idée d'une espèce de « *Verfall* », d'un *abaissement* qui serait propre à toute l'histoire occidentale et qui serait même sa trame fondamentale. L'histoire occidentale depuis les Grecs, c'est une chute loin du Mythos chez Kriek, loin de l'être chez Heidegger et dans les deux cas elle tombe entre les mains du Logos. Curieusement, cette thématique a reparu à Paris il y a quelques années. Et j'aurais aimé que Jacques Derrida prenne une certaine conscience de ce qu'il y a d'inquiétant dans le fait qu'à son *insu* il avait *trouvé cette thématique*, et cela par une voie bien naturelle : du fait que Heidegger, pour se défendre contre Kriek, avait repris cette argumentation dans son propre discours, en déplaçant seulement quelques mots et que, à son tour, Derrida, à travers la première fascination qu'a exercée sur lui le discours heideggerien, avait retrouvé intuitivement, et par un coup de hasard singulier, presque littéralement ce discours sur le « *refoulement* » du Mythos par le Logos — le discours *antérieur* à celui de Heidegger lui-même. Quant à la dénonciation du « *logocentrisme* », qui est chez lui un élément majeur de son discours, c'est mot pour mot une démarche de ce doctrinaire ultra-réactionnaire qu'est Klages, l'idéologue de l'écriture : de la « *graphologie* ».

E. R. — J'ajouterai un petit mot : la « *grammatologie* » comme le « *structuralisme* » sont les versants de l'idéologie positiviste dans la philosophie d'une part, dans les sciences dites humaines de l'autre. Dans ce numéro d'*Action poétique*, nous abordons largement cette question. On renouvelle, en nous proposant tantôt une théorie de « l'archi-inscription », tantôt une « science moderne de l'homme disparu dans la loi du signe », une aventure qui fut celle de l'empirio-criticisme. Des fragments d'anciens thèmes philosophiques, liés à des « bouts de discours de la science moderne » donnent l'illusion d'une « fin » de la philosophie et de l'idéalisme. A cet égard la reprise par le discours philosophique universitaire du projet sémiologique de F. de Saussure (différent de la méthode structurale) est un symptôme. La « *grammatologie* », bien qu'elle s'en défende, n'est pas autre chose qu'une « *sémiologie* » explicative du monde. On pourrait donner bien d'autres exemples de cette reprise « spontanée » de la « *structure* » par le discours universitaire en vue de la constitution d'une théorie nouvelle de l'homme et de ses objets, capable de « dépasser » l'histoire, l'inconscient, le langage, etc. Jacques Derrida est loin d'être le seul représentant d'un tel modernisme...

J.-P. F. — Oui, il y aurait beaucoup à dire sur le rapport entre l'idéologie positiviste ou néo-positiviste qui est sous-jacente à un certain « *structuralisme* », ou moins dans sa version française et dans certaines de ses versions américaines, et, d'autre part, cette sorte de métaphysique régressive, d'*ontologie régressive* qui se développe, disons, entre Heidegger et Derrida et qui est vraiment l'inversion ou la *régression* du procès critique qui est fondamental dans le discours occidental. Il est évident, pour Jacques Derrida, qu'il ne pouvait pas être très agréable de découvrir son propre lexique et certaines de ses notions-clés chez des doctrinaires de la réaction

antisémite tels que Krieck et Klages et dans des revues telles que *Volks im Werden* (7) (de Krieck) et *Zentralblatt für Psychotherapie* (8) (de Jung et... Göring)...

E. R. — D'autant plus que Jacques Derrida est un homme de gauche.

J.-P. F. — Oui, de là à « retourner l'accusation », par un procès rhétorique bien connu qui est la « métastase », consistant à accuser son adversaire de ce dont on peut légitimement être accusé, il n'y avait qu'un pas, et c'est dommage de voir Derrida le franchir. D'autant plus, en ce qui me concerne, que j'avais (et que j'ai toujours) un grand respect pour cette part de la démarche de Derrida qui constitue, à partir des textes de Levinas ou de Jabès, une sorte de glose critique fort belle, admirable à bien des égards, de l'écriture hébraïque, Talmudique, et de sa confluence avec la pensée hellénique dans la trame du discours occidental : tout ce qui est, chez lui, le démontage du mot de Joyce « jewgreek is greekjew » demeure profondément pertinent. Mais se trouve en quelque sorte annulé ou contrecarré par l'autre démarche : celle qui remonte ainsi de Heidegger à ses sources idéologiques latentes, « honteuses » et effacées comme à une sorte de provenance seconde. On peut dire que Heidegger jusqu'à 1932, c'est un disciple de Husserl, c'est une pensée qui appartient au développement de l'épistémologie fondamentale. A partir de 1930 quelque chose se passe, que lui-même a décrit comme un retournement, une « Kehre », une « Wiederkehr » : à ce moment-là s'opère l'intrusion chez lui des idéologues de la « révolution conservatrice » ; c'est-à-dire essentiellement de Junger et de son « Arbeiter », le livre important de l'année 1932 selon Heidegger, auquel lui-même plusieurs fois a fait référence. Nous pourrions reparler tout à l'heure de Jünger, parce qu'avec lui nous tenons là un exemplaire tout à fait caractéristique de cet « objet narratif » qui est à la fois « écriture littéraire » (voir ses retentissements en France, par exemple chez un Boisrouvray, au tournant de l'an 60) et d'autre part écriture de l'idéologie, discours diffus de l'idéologie dominante sous ses formes les plus perverses... Mais, s'il fallait conclure sur Derrida, je dirais que chez lui ce qui prolonge Levinas ou Jabès importe bien plus que cette part heideggerienne (ou post-heideggerienne). Et c'est ce qui m'attache en lui.

Cela dit, il faut, avant d'en revenir là, s'acquitter de notre tâche à l'égard de « la philosophie » et de son rôle dans ce discours.

Tu disais qu'il y a un risque de sociologisme et de sémantisme ?

E. R. — Les deux...

J.-P. F. — Ou de couplage ?

E. R. — Oui, dans un entre-deux...

J.-P. F. — ...Sociologico-sémantique... Et je pense en effet que c'est ce risque qu'il s'agit d'éviter. Parce que le sociologisme, appliqué à cela, on en connaît les exemplaires principaux, chez Mannheim, et même chez Lukacs.

E. R. — Et chez Wilhelm Reich...

(7) Numéros de mars 1940 et octobre 1940 (cf. *Méditations*, 5, 1982, pp. 145-151 et Cluny II, *La Nouvelle Critique*, 39 bis, pp. 189-192).

(8) Numéro 7 de 1934, p. 37 (cf. *Change*, 12, pp. 92-93).

J.-P. F. — Ou dans le sociologisme à la française, qui est une forme plate de tout cela. Quant au « sémantisme », on en connaît les diverses aberrations... Je pense que malgré tout la tâche qui est à faire présente deux degrés. D'abord le travail de ramasser le plus possible de matériaux bien déterminés : domaine d'une science empirique, qui est à faire, ou en voie de se faire, et qui serait comparable, pour l'objet qui nous préoccupe, à ce qu'a été la phonétique pendant le vingtième siècle, lorsqu'elle ramassait les matériaux phoniques pour un traitement théorique ultérieur. Il y a eu un changement de niveau ou un déplacement de terrain tout à fait capital lorsque, à partir de la phonétique empirique, le Cercle de Prague, essentiellement Jakobson et Troubetzkoy, ont effectué la révolution phonologique, la véritable révolution, comme l'appelle Schaumjan. Révolution phonologique qui consistait à faire de cette science empirique une science théorique, et c'est le procès qui s'accomplit chez les Grecs avec le passage d'une géométrie empirique, babylonienne, égyptienne, à une théorie mathématique axiomatisée. Mais, pour notre objet, qu'est-ce qui sera la science théorique correspondante, dans la mesure où nous ramasserons suffisamment de matériaux pris dans l'expérience même pour pouvoir constituer, à partir de là, un modèle théorique ? La *sociologie des langages* nous pouvons considérer que c'est notre science empirique : elle nous fournit les « objets », les matériaux dans leur intégrité, c'est-à-dire des langages *énoncés socialement*. Non pas n'importe quels langages, non pas des « textes » pris n'importe où, car tout est « texte » : « Mein Kampf » est un texte, la dépêche d'Ems est un texte et parler d' « écriture textuelle » vaut aussi bien pour M. von Bismarck...

E. R. — Désignation qui n'est pas très intéressante...

J.-P. F. — Ce qui est intéressant, c'est de savoir *qui* parle ces textes, *qui énonce* ces langages. Il s'agit donc de reconstituer la géographie sociale en quelque sorte, ou plutôt l'*économie*, la *circulation des producteurs de récits*, des groupes sociaux eux-mêmes, accrochés à leur strates générales, ou aux *classes* qui sont fondamentalement en lutte les unes contre les autres, dans ce contexte, dans cette période. Alors la science théorique, que va-t-elle trouver là-dedans ? Et comment va-t-elle se constituer à cette occasion ? Il est évident qu'elle va tenter de faire apparaître *le procès* en quelque sorte « abstrait » qui est à l'œuvre dans ce chaos sociologique. Supposons que nous ayons trouvé un ensemble de groupes sociaux parlant des langages concernant « l'Etat total » (puisque c'est cela notre objet particulier). Quelque chose peut apparaître tout à coup comme une sorte de modèle abstrait : c'est le procès. Le *procès sous-jacent* qui effectue pour ainsi dire l'intrication, les rapports de locuteurs les uns par rapport aux autres, et de telle façon qu'eux-mêmes ne pourront pas s'énoncer sans *énoncer ce rapport*. Car c'est ça qui est très caractéristique, dans cette topographie de l'idéologie allemande des années de Weimar : que chaque récitant ne cesse de raconter son rapport aux autres, en précisant celui-là est *près* de moi, celui-là est *loin* de moi, celui-là est mon *opposé diamétral*, ces deux-là sont *entre* ceux-ci, etc. Donc il y a une sorte de procès qui se déploie à *travers une topologie*, et ce procès sous-jacent est d'une certaine façon comparable à ce qu'est le procès syntaxique pour les langues naturelles.

E. R. — D'où l'idée d'une sémantique de l'histoire.

J.-P. F. — Oui, d'où le surgissement de ce problème fondamental du langage qui est le rapport entre les structures syntaxiques et l'interprétation

sémantique. Là, nous nous trouvons au cœur de la mêlée linguistique contemporaine. La question, entre linguistes, est de savoir, si ces deux niveaux sont synonymes, s'ils se confondent, ou s'il y a au contraire entre eux un certain rapport et en même temps une certaine *différence*, un certain écart. Il est évident que la topographie ne nous donne pas mécaniquement le sens du discours général qui est produit par cet ensemble d'idéologies ; mais il *détermine* ce sens : tout ce que dit l'un ou l'autre de ces récitants est *déterminé par son rapport* à la topographie, au procès topologique, à travers ce qui engendre son discours. Hitler lui-même est incompréhensible et insignifiant, si on l'observe tout seul, sans cette constellation abstraite et non visible, non immédiatement perceptible, qui donne ses « valeurs » (au sens saussurien) à son discours entier, aux éléments de son discours, et qui lui donne même sa force de frappe. Si le discours de Hitler a une frappe sur la tête des Allemands, ce n'est pas parce qu'il est « génial » — il est parfaitement sot et dérisoire —, mais c'est parce qu'il est *rapporé* à cette stratégie des discours-récits dans un espace de rapports déterminés.

Je pense que c'est fondamental. Avec cela on se débarrasse d'un seul coup du problème tout à fait répugnant et inutile, de savoir si M. Hitler était ou non un « grand homme » ou un « génie ».

E. R. — Mais enfin, c'est aussi parce que les conditions économiques étaient réunies.

J.-P. F. — Venons-y justement.

E. R. — De quelle façon intervient alors la position de philosophe ou de non-philosophe ? Quelle est la place de la philosophie entre la « sémantique de l'histoire » et la « sociologie des langages ».

J.-P. F. — Justement : est-ce que la philosophie va être ici un *entre-deux*, une sorte de servante des deux sciences ? Entre mesdames la sociologie et la sémantique ? Certainement pas, précisément. Si l'on prétend faire la sociologie des langages, faire la sémantique de l'histoire (puisque c'est le discours historique qui est en cause), va-t-on se retrouver comme les braves gens de l'époque où fleurissaient la « sémantique générale » aux U.S.A. (ou la « sémanalyse » en France), qui prétendaient détenir la science suprême alors qu'ils n'avaient rien fait d'autre que des vocabulaires pour la science-fiction, pour les romans de science-fiction ? Ces vocabulaires, d'ailleurs, nous précipitent en plein dans l'illusion spéculative... Tout au contraire, les deux degrés de la démarche définie tout à l'heure sont toujours pris en charge par une démarche plus fondamentale, qui est justement la *critique* « philosophique » : la *critique de l'économie*. Il n'y a pas un moment qui serait celui de la sociologie des langages et constituerait, disons : un volume I, — et que suivrait un volume II consacré à la « sémantique de l'histoire » et la « sociologie des langages » ? seraient purement « sociologiques », et d'autres qui seraient de la théorie économique générale.

Même si dans le Livre premier, par exemple, il y a des chapitres qui sont à dominante « sociologique ». Ainsi les longs chapitres sur l'analyse de la journée de travail dans l'industrie anglaise, c'est de la sociologie industrielle, si l'on veut.

E. R. — Oui mais c'est justement la fin d'une certaine analyse sociologique.

J.-P. F. — Mais curieusement, cette sociologie ne se trouve pas au

début, avant la théorie, mais *au cours* de celle-ci, dans l'épaisseur de la démarche.

E. R. — Mais ce n'est plus de la sociologie.

J.-P. F. — Si on publiait ce chapitre isolément, on pourrait l'intituler : sociologie de la classe ouvrière anglaise. Mais précisément ce n'est pas un petit livre dans le grand livre du *Capital*, c'est un chapitre. La pâte sociologique s'y trouve, comment dire ? mise en rapport avec les concepts constitutifs, ceux qu'élabore le premier chapitre sur la théorie de la valeur. Et l'ensemble est, à chaque instant, dans chaque position, pris en charge par la *Critique de l'économie politique*, et c'est cette critique de l'économie politique qui sans cesse démonte les concepts théoriques de la pensée économique anglaise et française. Ce qui est très important, c'est le fait que chez Marx le mot « théorie » n'est presque jamais pris substantivement quand il s'agit de sa propre pensée, de sa propre démarche : lorsqu'il est employé nominativement, il désigne la théorie des autres : la théorie de Ricardo, les théories de la valeur dans la pensée économique anglaise, française ou italienne. Lorsqu'il parle de lui-même, il use simplement de l'adjectif « théorique » pour désigner, de façon assez modeste et assez ironique à la fois, ses « tentatives théoriques ». En revanche, ce qui est substantif, et ce qui est vraiment et pleinement assumé par Marx, c'est la *critique*. Sur notre terrain, de quelle critique s'agit-il ? Il s'agit justement de la démarche qui ne va pas cesser de rapporter les matériaux sociologiques à cette sorte de *quasi-syntaxe* sous-jacente et abstraite, ou disons, peut-être plus pertinemment, cette *quasi-prosodie* : cette mise en place des accents et des lieux dans la *topologie sous-jacente*. En même temps cette topologie, qui est déterminante par rapport au « sens » de cette histoire, elle est sans cesse structurée par un *autre* procès qui est le *procès économique*. Et le moment capital, c'est celui qui va tenter de comprendre comment cette économie des discours idéologiques est en rapport avec ce qui se passe sur le terrain de l'économie des marchandises, c'est-à-dire la grande dépression économique, puis le fameux « miracle économique » la fameuse « magie économique » du Dr Schacht : le « miracle » nazi, la fin du chômage... C'est là-dessus, je crois, que la carence et l'amnésie de l'économie officielle en France (et même partout) se révèlent assez flagrantes, pour plusieurs raisons. D'abord parce que la querelle des économistes en Allemagne a été très vite occultée par l'apparition brutale des nazis, qui ont envoyé quelques-uns d'entre eux dans des camps de concentration et avec eux certains personnages fondamentaux comme Günther Gereke. Également, par une sorte de substitution, de coup de baguette magique à proprement parler, qui a remplacé un certain nombre de discours relativement pertinents, dans le choix économique, par le discours du Dr Schacht. Ce dernier étant tout à fait idéologique au sens le plus marxiste du mot, c'est-à-dire totalement à l'envers par rapport à ce qu'il était en train de faire. Il importe donc fondamentalement d'entrer comment dire ? dans le détail des temps forts et des temps faibles en ce discours nazi sur l'économie, parce qu'on y retrouvera le discours de tous les autres, en sous-impresion en quelque sorte. Et l'on y voit comment la circulation des « récits idéologiques » précédemment analysés vient embrayer, d'une façon extrêmement précise et certainement curieuse à voir, sur la surface du phénomène économique, pour le mettre en mouvement d'une façon bien déterminée. En vue d'un objectif à la fois principal et masqué : la rédemption du capital industriel allemand en fâcheuse posture, submergé dans la grande dépression mondiale du capitalisme. Cette démarche, ce n'est pas celle de la théorie générale, au sens des

économistes, au sens « classique » du mot, ou au sens post-classique, celui des keynésiens. C'est une critique qui doit, à chaque instant, démontrer la théorie des autres, pour faire apparaître l'opération même des concepts mis en cause. Cette démarche critique, nommons-la comme on veut, on ne peut nier qu'elle appartienne à l'exercice de ce que Marx appelait très nettement par référence au fil conducteur de la pensée rationaliste allemande entre Kant et lui-même par Hegel. Lorsque Marx écrit en sous-titre du *Capital* « Critique de l'économie politique », il ne propose pas un « retour de Kant » par dessus Hegel, bien au contraire. Ce qu'il tendait plutôt à montrer, c'est que la dialectique hégélienne n'est pas une grande spéculation théologique, théologale ou théogonique, mais l'aboutissement même de ce qui se cherche, à travers la critique kantienne et auparavant la philosophie révolutionnaire du dix-huitième siècle en France et en Angleterre. Rappelons-nous qu'entre la philosophie des lumières et la critique kantienne d'une part, et la Révolution française de l'autre, il y a une relation très précise comparable à celle qui se développe entre la Critique de l'économie chez Marx et la Révolution d'Octobre, ou les autres révolutions socialistes du vingtième siècle. La tâche que nous pouvons tenter d'assigner à la science de l'histoire et à sa critique par rapport au procès révolutionnaire qui se poursuit dans les soubassements de la société contemporaine — cette tâche est sans doute dans une « position » semblable.

E. R. — Certaines notions sont avancées dans *Théorie du Récit* qui peuvent prêter à confusion. Elles font référence à la fois au domaine de la psychologie et à celui de la sociologie. J'en ai relevé deux qui semblent recouvrir une même idée, une troisième qui est un peu différente. Il s'agit de l'acceptabilité, de la crédibilité, de l'énergie. Il y a dans la démarche le présupposé suivant : un certain discours, un langage, rend acceptable, possible ou crédible une situation politique auprès des masses. En un mot le discours fasciste rend « acceptable » l'oppression nazie. A mon avis cette notion s'oppose à celle de *Manipulation* proposée par H. Marcuse (9) qui trouve ses origines dans la sociologie de l'Ecole de Francfort (10). On trouve chez W. Reich, une démarche identique bien que celui-ci n'emploie par le terme « manipulation », mais dans *Psychologie de masse du fascisme* il dit en substance : le fascisme est l'émergence d'une structure irrationnelle fondatrice de l'homme moyen pris dans la foule. Le fascisme est l'expression politique d'une répression imposée par une situation économique, exploitée par des « chefs » manipulateurs de symboles et consentie par les masses elles-mêmes. Il y a là une démarche qui va à l'encontre de toute analyse marxiste conséquente et qui est pour le moins non dialectique. Elle consiste à expliquer l'apparente contradiction entre la nature de classe du pouvoir fasciste (dictature des éléments les plus chauvins, etc.) et sa base de masse (les couches moyennes) par le double jeu du « maniement » des masses par les « chefs » et du « désir » des masses pour les « chefs ». On explique ainsi le « bas » par le « haut » puis le « haut » par le « bas ». Ce qui revient à une tautologie. Quelque chose ressortit ici de l'ordre d'un mythos, d'une archaïcité : les structures irrationnelles de l'homme guideraient le monde et feraient avancer l'histoire.

(9) Voir « L'homme unidimensionnel » et « Eros et Civilisation », Minuit, Coll. « Arguments ».

(10) Voir le « fascisme hitlérien », Recherches internationales, Ed. de la N.C., présentation critique d'A. Gieselbrecht.

Par le biais d'une fantasmagorie « Economie du Désir », imprégnant les structures sociales, les masses « désireraient » être l'objet d'une oppression, elles seraient par essence sado-masochistes, oppressives et opprimées de par leur ancestrale volonté inconsciente. Une telle terminologie a ses origines non dans la théorie freudienne de l'Inconscient ou dans la théorie marxiste de la lutte des classes mais dans une « imposture » de la psycho-sociologie qui masque (volontairement ou non) la vérité de l'Inconscient par le mythe de l'inconscient collectif et le dualisme individu-société.

J'ai vu lors d'un débat télévisé à propos du cinéma nazi un philosophe connu déclarer, après la projection d'un film de Leni Riefenstahl consacré au congrès du parti nazi à Nuremberg, sa stupéfaction devant le fait que les nazis aient « réussi » à transformer le peuple allemand en une armée de figurants.

Le « désir » sexuel des masses allemandes pour les chefs nazis était si avide, soulignait-il, qu'au passage du Führer les femmes se laissaient aller au plaisir de mouiller leurs lèvres avec leur langue tandis que les hommes brandissaient une phallique main levée. On nous propose donc, faisant fi de toute la théorie freudienne de la jouissance, et de l'apport en ce domaine de Jacques Lacan, d'expliquer la « réussite » du fascisme par l'excitation des masses, c'est-à-dire par leur « folie » dans le sens donné à ce terme par la psychiatrie classique ou « moderniste ». Dans cette psychologisation des faits politiques, on oublie bien évidemment les luttes menées par les masses contre la dictature fasciste, la collusion bourgeoisie-fascisme, la division des partis d'opposition, la tactique de la social-démocratie, celle de la KPD, la répression, les tortures, pour ne garder qu'un vague « subjectivisme » des masses et la « théâtralité » des chefs. On oublie surtout le lien existant entre les « brigands » fascistes et la haute bourgeoisie, que le fascisme est un des « modes » du capitalisme. Je voudrais, que, dans ce cadre, tu précises ce que tu entends par *acceptabilité*. Car un malentendu peut se produire dans l'emploi de ce terme qui tendrait à le rapprocher de celui de *manipulation*. Certains n'hésiteraient pas à faire de la « théorie du Récit » une variante du discours psycho-sociologique et de l'étude des « Langages totalitaires » une promenade étymologique dans la « mentalité » des peuples.

J.-P. F. — Oui, je pense qu'on peut construire en termes théoriques ce concept d'*acceptabilité*. Je n'en dirai pas autant des deux autres termes, qui peuvent être simplement utilisés en passant, celui d'« énergie sociale » ou de « crédibilité ».

E. R. — C'est une métaphore, l'énergie ?

J.-P. F. — « Energie » : j'ai employé ce mot, un certain nombre de fois, par référence à ce que dit Michelet à propos de *la parole révolutionnaire*.

E. R. — N'oublie pas qu'il y a l'énergétisme là-dessous, le même énergétisme peut-être que celui qui détourna W. Reich de la théorie freudienne de la libido.

J.-P. F. — Michelet nous dit que la parole, par exemple chez Danton au moment de la chute de la royauté, « c'est l'énergie devenue visible »...

E. R. — C'est métaphorique alors ?

J.-P. F. — C'est métaphorique. Ce qui est plus intéressant, c'est quelque chose qui est assez difficile à théoriser vraiment, à construire. Le fait

Justement que l' « effet de récit » porte avec soi une sorte de charge d'action. Une sorte de *quantum d'action*, lié à l'émission du récit. Un peu comme le rapport entre le processus matériel et le processus électromagnétique, dans le monde physique. Il n'y a pas « d'événement » qui survienne au niveau des particules matérielles sans qu'il se passe quelque chose dans l'autre registre, celui de l'électromagnétisme, du phénomène lumineux en particulier. Réciproquement, un contre-coup matériel (« électrique ») est lié à tout « événement » dans le registre électromagnétique.

De même façon, les effets de langage sont liés à des quanta d'action. Il y a là quelque chose dont Marx évoque la possibilité lorsqu'il parle des « quanta de valeur », précisément dans les chapitres où il compare l'objet économique et le langage, où il assimile le procès marchand, le procès qui est producteur de marchandises, au procès social qui est producteur de langage. C'est assez singulier de voir ce procès, qui est le plus *matériel*, qui produit du fer et du charbon, mis en rapport avec le procès qui produit le langage, et que dans ces deux cas, des « quantités de valeur », des quanta de valeur, sont émises en quelque sorte : des *Wertquanta*.

Je te renvoie au chapitre III du livre premier (§ 4) dans *le Capital*. Mais n'entrons pas trop dans cette « énergétique » sociale, malgré tout, ce n'est encore qu'un discours métaphorique dont on ne peut vraiment constituer les concepts. En revanche, la notion d'acceptabilité est beaucoup plus précise dans son fonctionnement, parce qu'elle a deux emplois très déterminés dans le champ, d'une part, de la linguistique et dans celui de l'analyse économique, d'autre part. On dispose là d'un concept théorique mitoyen à ces deux disciplines, à ces deux modes d'analyses. On sait qu'en linguistique l'*acceptabilité* d'une proposition ou d'une phrase est de l'ordre de la performance, mais elle est en relation déterminée avec la *grammaticalité* : avec le procès sous-jacent de ce discours. Si un discours est totalement agrammatical, gravement agrammatical, il a chance de ne pas être acceptable pour le récepteur, d'être totalement insignifiant. Dans la terminologie de l'analyse économique ou de la pratique économique, la notion d'acceptation a quelque chose de comparable. Ainsi à propos de la crise économique, les économistes anglais et suédois des années 30 faisaient observer que, dans les règles de jeux, c'est-à-dire les principes inculqués aux hommes d'Etat ou à la classe dominante par l'idéologie de l'économie politique classique, il était plus *acceptable* de faire la guerre que de tenter la réalisation du plein emploi par des travaux utiles — utiles aux consommateurs eux-mêmes, c'est-à-dire essentiellement aux travailleurs. Cette notion d'acceptation, on la retrouve dans la terminologie la plus crue du monde financier lorsque Schacht justement met en marche sa machinerie la plus mystifiante pour préparer le réarmement de l'Allemagne et la future guerre mondiale, en prétendant faire de la création de travail : il invente un certain nombre de lieux, de lieux bancaires, appelés dans la terminologie allemande des *lieux d'acceptation*, « *Akzeptstelle* », qui vont permettre de refabriquer une circulation économique et cela au prix d'une certaine circulation du discours idéologique. Dans les deux cas, nous avons des processus qui peuvent être analysés de façon très déterminée et qui en quelque sorte se surdéterminent l'un l'autre pour produire ce fait général, massif et incroyable : l'acceptation du discours nazi par l'Allemagne, par les masses allemandes. Au sens chomskyen de l'*acceptabilité*.

E. R. — Oui mais il n'a pas été accepté.

J.-P. F. — Qu'est-ce que cette « acceptation » en vérité ? On prétend toujours et en particulier en France en vertu d'un vieux fond chauvin.

malgré tout, du vieux fond anti-teutonique qui appartient à la tradition du chauvinisme français, que les Allemands ont été tous ravis et enchantés par le nazisme. Mais le problème est de savoir comment une petite secte nazie, une « petite secte raciste » (comme l'appelle Rauschning) parlant un langage aberrant et méprisé de tous, y compris par les nationalistes ses voisins et les conservateurs ses pères, dans les années 20, va tout à coup être « acceptée » par une minorité importante de la nation allemande, disons entre 30 et 32 % des voix. Puis être en mesure de produire une acceptation-fiction dans l'ensemble de la nation allemande...

E. R. — Acceptation-fiction, c'est bien comme terme.

J.-P. F. — Et de mettre à ce moment-là les masses effectives de l'Allemagne dans une situation de quadrillage linguistique, si l'on peut dire, de quadrillage par le discours, tel que, effectivement, elles semblent « recevoir » ce discours.

E. R. — Quadrillage qui n'a pas lieu seulement par le discours, mais l'intermédiaire des appareils d'Etat et de lutte qui s'y déroule.

J.-P. F. — Oui bien sûr, en fait cette acceptation, quadrillée par le discours, elle passe par...

E. R. — La police, l'armée, l'école, où le pouvoir fasciste fait fonctionner son idéologie et sa violence.

J.-P. F. — ...Toutes sortes d'appareils intra-linguistiques, infra-textuels... Quand, par exemple, Goering réunit les ouvriers de Krupp pour leur dire : vous avez devant vous l'exemple même de l'ouvrier allemand : c'est M. Krupp... Il est évident qu'il peut tenir ce discours et le faire « accepter » des ouvriers de la Ruhr parce que la Gestapo a été, au préalable, fondée. Là, l'encadrement policier est un préalable silencieux à cette acceptation. Mais n'en reste pas moins que le paradoxe du fait nazi, c'est d'être un discours qui prend ses sources dans une idéologie « élitiste » — en deux versions, l'une de style féodal-aristocratique (c'est le « jeune-conservatisme ») l'autre de style petit-bourgeois activiste, ancien combattant médaillé à la Jünger et von Salomon (c'est le « national-révolutionnaire ») — et ce discours élitiste, ce récit des mérites du petit groupe, du groupe fermé, de la petite élite, en arrive à se faire accepter par une large frange de masses, une frange qui est arrachée aux structures du mouvement ouvrier allemand. A aucun moment le mouvement ouvrier allemand n'accepte le nazisme, contrairement à ce qu'on dit fort souvent. A aucun moment les ouvriers allemands, dans leur grande majorité, n'ont accepté le nazisme, aussi longtemps qu'ils ont été libres de se prononcer. Ceux qui ont accepté — et qui constituent des masses sinon les masses — se situaient dans les secteurs arriérés de la production, les secteurs marginaux ou isolés, dans les classes moyennes et la paysannerie, enfin dans cette frange ouvrière qui s'est trouvée jetée dans le chômage et à l'état déstructuré et flottant, en état de moindre résistance face à l'attraction du fait nazi, dans ce champ oscillant que constitue justement la topographie de l'idéologie allemande pendant la période de Weimar.

E. R. — Le relatif « succès » du fascisme est lié aussi à la division des mouvements de gauche en Allemagne : entre une Social-démocratie qui dans la période 1920-1930 ne cessa de pratiquer la collaboration de classe et la KPD menant souvent une politique sectaire, l'unité est fort difficile à réaliser. Le parti communiste allemand avait quelques raisons de se méfier de ses « alliés naturels » mais certes en refusant de choisir entre

la peste fasciste et le choléra social-démocrate, en pensant que le pouvoir fasciste représentait l'étape ultime, sans « transition », vers la prise du pouvoir par le prolétariat organisé, le PCA n'aida pas à la lutte contre le nazisme, cette politique dura jusque vers 1930-1931 et à cet égard, le rôle joué par Dimitrov dans l'Internationale fut capital pour qu'un changement s'opérât dans la tactique des mouvements de gauche. En France par exemple le Parti communiste eut une attitude différente. Le livre de Jean Mérot sur Dimitrov publié aux Editions sociales récemment est une analyse passionnante de cette période qui en dit long sur les rapports des partis communistes et de l'Internationale avec la social-démocratie.

J.-P. F. — Oui, l'avènement hitlérien n'est compréhensible que sur cette toile de fond qui a comme commencement, et comme « base » du discours politique, l'attitude de la social-démocratie majoritaire en 1918-1919 face à la Révolution spartakiste. Et la mort de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht.

E. R. — Cela me paraît fondamental et presque toutes les analyses sur le fascisme l'oublient. Reich en parle, finalement il conclut sur les positions qui excluent l'analyse historique.

J.-P. F. — Aux yeux des Allemands cet aspect des choses à l'époque était tellement connu que cela allait sans dire pour Reich. Mais pour la social-démocratie, c'était à *ne pas dire*... L'assassinat de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, sur l'ordre du colonel Pabst qui jouera un rôle-clé ensuite dans les groupes activistes de type national-révolutionnaire et même « national-bochévique », c'est la tare initiale de la République de Weimar. C'est le récit qui, à l'extrême gauche, ne cessera pas d'être raconté. C'est la rupture primitive, extrêmement profonde, entre les deux ailes du mouvement ouvrier, rupture qui n'a pas d'équivalent dans les autres pays de l'Internationale marxiste, en Europe. Ni en France, ni en Italie il n'y a eu ce fossé sanglant entre la social-démocratie et le P.C.

E. R. — Cela vient du fait que sous la pression de Dimitrov il y a eu des conflits dans l'Internationale et en France on a changé de tactique bien vite par rapport à la social-démocratie.

J.-P. F. — Oui, mais entre les deux il y a eu l'avènement de Hitler.

E. R. — Le changement a commencé en 1931 en France.

J.-P. F. — Oui, si tu veux. L'effet en retour du crime de la social-démocratie allemande, commis par personnes interposées sur Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, c'est la ligne Heinz Neumann, qui occupe le tournant de l'année 30 (de 29 à 31). Ligne dite « ultra-gauche », et qui est en fait une ligne de droite, une ligne de la main tendue aux groupes situés à *gauche de l'extrême-droite*, très curieusement. C'est là un phénomène récurrent dans l'histoire de Weimar. Il y a la première phase de ce phénomène dès 1919-1920, c'est l'apparition du « national-bolchévisme de Hambourg » que Karl Radek, puis Lénine stigmatisent. Ensuite survient une deuxième phase en 1923 dont Radek devient à ce moment-là l'acteur principal et où il préconise l'alliance avec les officiers d'extrême-droite dans le style de Schlageter (ce dernier sera plus tard transformé en héros par les nazis). Enfin il y a la ligne Neumann qui dans la panique développée avec la brusque apparition du nazisme, s'efforce de le combattre sur son propre terrain en préconisant le « Programme de libération *nationale et sociale* du peuple allemand » et en adoptant cette façon fâcheuse de désigner la social-démocratie comme « *social-fasciste* »...

Le « cours Neumann » a comme résultat de faire voter la KPD au cours de ce qu'on appelle le référendum du Casque d'Acier, en 1931, pour la coalition des Casques d'Acier et des nazis, au moment où cette coalition essaie de faire tomber le gouvernement social-démocrate de Prusse. Préconiser le « oui » à ce référendum de l'extrême-droite ne veut pas dire former un front avec eux. La KPD est toujours en guerre à mort avec les nazis, mais cette guerre se déploie à travers une sorte de médium commun dans le discours. Et évidemment cela crée dans la topographie de la langue idéologique une situation extraordinairement oscillante qui est comme la traduction, dans le discours politique électoral, de ce qui se passe au coin des rues devant les bureaux du chômage, là où les chômeurs se trouvent aux prises avec les deux pôles, face à face, dans une situation strictement binaire. Où l'homme du Front rouge fait face au S.A. à brassard rouge. Dans ce champ clos, la social-démocratie est tout à fait absente : elle est dans le bureau de chômage. Elle est à l'intérieur, elle tient les bureaux, c'est elle qui fournit les allocations, c'est elle qui constitue l'armature de l'administration en Prusse, et l'armature de la police prussienne. Elle a le mauvais rôle. En face d'elle, alors, les deux adversaires implacables, les deux ennemis mortels ont l'air d'être, d'une certaine façon, du même côté.

E. R. — « Ont l'air » seulement dans un « imaginaire » de la social-démocratie qui identifie les « extrêmes ».

J.-P. F. — La situation est pleine d'« illusions idéologiques » — au sens où il y a des illusions d'optique. Elles vont dramatiquement égarer une part des masses allemandes, du prolétariat marginal, du prolétariat des jeunes chômeurs en particulier.

Dimitrov, c'est alors le héros du procès de Leipzig. Celui sur qui Goering et sa police essaient de faire transférer la responsabilité de l'incendie du Reichstag.

Le procès de Leipzig, c'est cette dramaturgie. C'est le sublime dans la politique. L'accusé tout à coup retourne l'accusation contre le policier, le ministre de l'Intérieur lui-même, venu témoigner à la barre contre lui et tout à coup transformé en accusé, réduit à une position défensive. Cela ne suffisait pas pour libérer les ouvriers allemands de l'emprise de la Gestapo. Mais du moins cela a eu un retentissement mondial, qui a permis de sortir de la phase Neumann, déjà dépassée, mais qui n'était pas encore remplacée par quelque chose d'autre, par la stratégie des Fronts populaires.

Quand Dimitrov a été libéré et prit ses fonctions dans l'Internationale, c'est ce qui a rendu possible la tactique des fronts unis. Mais ce qui a lieu dans tout cela se situe sur le terrain de la stratégie du discours, de la stratégie narrative. Or, il y a toute une phraséologie sur la « psychologie de masse » qui est quelque peu suspecte. Pour revenir aux problèmes théoriques que tu as posés tout à l'heure, dans ce type de discours explicatif on ne trouve que deux termes : l'autorité répressive et le désir. Cette réduction amène à dire que le désir désire l'autorité et la répression. Mais ça n'est possible que s'il y a entre eux quelque chose d'impossible à omettre et qui est précisément le langage, l'articulation. La grande supériorité de Deleuze sur Reich est là, car une « machine », c'est articulé

E. R. — Je te ferai remarquer que parler du désir dans le sens du « désir » des masses relève de l'imposture. Quand on emploie ainsi le mot « désir » en ce sens, on parle en fait de tout autre chose que du

désir, on emploie le vocabulaire de Freud pour désigner une vieille connaissance de la psychologie des peuples : l'Inconscient collectif, la structure mentale ou irrationnelle voire le subconscient, toutes choses qui sont incompatibles avec les concepts freudiens de désir et d'Inconscient. Quant à la « machine désirante » de Deleuze et Guattari, je ne la crois pas articulée comme un discours, mais « énergétique », relevant d'une théorie non freudienne de la libido, d'une dénégarion du lien langage-désir et d'un certain modernisme technologique. D'où la reprise dans la « machine désirante » du « désir » des masses. Ce qui m'intéresse dans la *théorie du récit*, c'est l'importance accordée au langage.

J.-P. F. — Dire que les femmes allemandes « désirent » Adolf Hitler : c'est un non-sens inutile.

Si l'on amène les femmes allemandes par camions et par fourgons sur une place quadrillée par la Gestapo et les SS et qu'en face d'eux un système de projecteurs met en scène un bonhomme appelé Adolf Hitler et qu'à ce moment-là leurs yeux brillent d'un éclat étrange, ce n'est là qu'un effet terminal. Ce qui est intéressant, c'est ce qui se passe avant, autour et à travers, mais...

E. R. — Dans les coulisses, comme disait Brecht.

J.-P. F. — Dans les coulisses, oui, c'est cela. Or là... Ce qui importe c'est ce procès dans le langage, ce procès de l'inconscient qui en effet, s'il est structuré comme un langage, est articulé sur le discours explicite de certaine façon. Egalement ce procès des langages lourds comme on peut les appeler, au sens où Marx parlait de la *langue des marchandises*, de la *Warensprache*. Procès à trois langages, ou à trois systèmes de langue qu'il s'agit de déterminer les uns par rapport aux autres. Mais la mise en rapport, fascinante et fascinée, du désir et du répresser, c'est un schéma encore grossier, dont le modèle le plus simplifié est celui du bourreau et de la victime

E. R. — Une dernière question : très récemment tes thèses furent confrontées à celle d'Hannah Arendt sur le totalitarisme. Une sorte d'amalgame est pratiqué qui consiste à mettre en parallèle et à identifier deux types d'Etat et de régime, l'hitlérien et le stalinien. On se livre ainsi à une démarche bien connue de la psychanalyse sous le nom de « processus d'identification imaginaire » et qu'en l'occurrence nous pouvons nommer : *personnification*. L'Etat est assimilé au nom du chef et le totalitarisme identifié au nom de Dieu, au « Modju » de W. Reich, à Staline, à Hitler, voire à Mao ou à Nasser. Cette tonance est très nette chez Wilhelm Reich dans sa folle période américaine où il désigne l'idéologue du culte par le terme de « fascisme rouge ». Il me semble qu'au contraire la définition que tu donnes de l'*Etat total* est spécifique du fascisme italien et allemand et exclut la possibilité même de l'amalgame. En un mot il me semble que le manteau de Hitler ne saurait en aucune façon recouvrir les mêmes rapports de forces que la capote de Staline. Peux-tu préciser la démarche à cet égard ?

J.-P. F. — Il y a quelque chose qu'on oublie dans ce type de parallèle, c'est que dans le cas allemand et dans le cas italien, nous avons un Etat qui se *dit lui-même totalitaire* : c'est le « *Stato totalitario* » de la version italienne, mussolinienne, c'est la version allemande, hitlérienne du *totale Staat*. Est-ce un aspect secondaire, le fait qu'on le *dise* ou non ? Mais le fait d'affirmer que l'on est totalitaire, cela veut dire qu'on en reconnaît le principe comme légitime, fondamental et irrémédiable en quelque sorte.

Et lorsque les idéologues de l'Etat fasciste, de l'Etat *totalitaire* mussolinien nous disent que « l'Etat totalitaire, c'est l'Etat par excellence, l'Etat vrai », que ce n'est pas un Etat parmi d'autres, mais que c'est l'essence même de l'Etat qui est réalisée, on a là des raisons sérieuses de s'inquiéter. Même si, dans la pratique, le fascisme italien peut paraître anodin, comparé aux immenses exterminations hitlériennes. Il n'en reste pas moins qu'il a contribué redoutablement à l'*acceptabilité* de l'hitlérisme, que le fait mussolinien est vraiment une étape fondamentale dans cette *mise en acceptation* de l'hitlérisme. Quant à la tradition de la science politique, de la « politologie », comme on l'appelle en Allemagne occidentale ou aux Etats-Unis, qui consiste le plus souvent à se ruer sur le parallèle Hitler-Staline, elle trouve son moment caractéristique dans les ouvrages de Hannah Arendt, son moment pathétique... Ce qui est grave là-dedans, c'est que ce n'est pas seulement Staline et Hitler qui sont mis côte à côte, c'est « le nazi et le bolchévik »....

E. R. — Le couteau entre les dents tous les deux...

J.-P. F. — Ils ont les deux le couteau entre les dents et tous les deux poussent l'humanité vers le même enfer, par des voies différentes... Mais ce qui est oublié là, c'est l'Etat soviétique révolutionnaire de 1918. Car l'Etat hitlérien est d'emblée ce qu'il allait être, dès le premier jour. Il se donne tous les moyens d'être ce qu'il va devenir. L'Etat bolchévique que constitue Lénine un certain jour d'octobre 1917, c'est le contraire exact de l'Etat hitlérien, et c'est aussi le contraire de la situation de fait qui règne dans le milieu des années 30. C'est d'abord un Etat ouvrier, bien sûr, mais c'est surtout un Etat qui repose sur les « soviets », ce qu'on a fini par oublier, ce dont on a fini par oublier le sens : c'est-à-dire des groupements *élus*, élus à la base et qui, de proche en proche, ont élu un Congrès des soviets, lequel Congrès des soviets vient d'élire un « Comité exécutif central » des soviets, devant lequel le gouvernement de Lénine, nouvellement constitué, se considère comme *responsable*. Et pendant toute l'année 1917-1918 Lénine gouverne *devant* ce Comité exécutif central, dont le président, Kamenev puis Sverdlov, a fonction de chef de l'Etat. Il se trouve d'ailleurs que ce sont des Russes de provenance juive : cela fait, soit dit en passant, une différence fondamentale entre cet Etat bolchévique et l'Etat hitlérien ! Dès le premier instant. En outre ce Comité exécutif central, une de ses premières mesures, outre le partage des terres et les propositions de paix adressées au monde entier, c'est l'abolition de la peine de mort. (Décision d'ailleurs dont Lénine conteste l'opportunité à ce moment-là, mais dont il ne récuse pas du tout le principe en son fond, loin de là.) De même façon, la Révolution française est la première révolution à avoir demandé l'abolition de la peine de mort, même si, ensuite, sa pratique l'amène à ce que l'on sait. Alors que le fascisme italien, dans les mois même où il se proclame « totalitaire », rétablit la peine de mort qui avait été auparavant abolie par les libéraux italiens. Et cela c'est fondamental. Nous n'avons pas passer en revue la longue marche du parti bolchévique. Pourtant il faut rappeler que le parti bolchévique, loin de se proposer d'anéantir les autres partis, demande à l'un d'entre eux de venir prendre part au gouvernement : c'est celui des S.R. de gauche. Il leur donne certains ministères-clés comme la Justice, il n'accepte de constituer une police politique qu'en liaison avec ce partenaire politique qui d'ailleurs partage justement les mêmes principes anti-répressifs. C'est la pression de l'invasion allemande, de l'impérialisme allemand, qui va détruire cette situation initiale, qui va mettre la démocratie soviétique dans

une situation si dangereuse qu'un certain nombre de concepts sur lesquels repose cette démocratie vont se trouver eux-mêmes mis en danger. Il y a un moment où le gouvernement bolchévique se trouve amené à remettre « un pouvoir immense » entre les mains d'un seul et nous savons que Lénine en a, juste avant sa mort, désigné le danger avec une précision très grande. S'il faut faire un parallèle, Hitler disait de son secrétaire Bormann : ce qu'il y a de bien chez lui, c'est qu'il est dur et brutal... Lénine aussi a dit de quelqu'un qu'il était trop brutal, et que, pour cette raison justement, il fallait l'éloigner des zones vives du pouvoir. Il y a entre cette délicatesse et cette brutalité toute une différence du discours qui se retrouve dans la pratique. Mais surtout ce qui est fondamental dans les révolutions de libération face aux contre-révolutions de répression, c'est que, même là où la révolution a été transformée par « l'ironie de l'histoire » en procès répressif, il lui reste toujours la possibilité de reprendre contact avec ses principes moteurs. Alors que la contre-révolution hitlérienne ou totalitaire est condamnée à être fidèle à elle-même inlassablement. On ne voit pas comment Auschwitz aurait pu être ouvert par les SS. On ne voit pas comment il aurait pu se passer quelque chose qui permette à l'Etat total hitlérien de changer, de se modifier. Une fois que les fours crématoires sont là, il n'y a pas de sortie possible. Cette clôture totale de la contre-révolution en elle-même, c'est cela précisément que tout, dans les mouvements révolutionnaires issus de la pensée critique et des masses prolétariennes, combat et démonte.

Voilà pour l'escroquerie historique de Hannah Arendt. Sur le terrain des enjeux propres à la théorie et à la critique — pour ma part, je réserverai le mot « *théorie* » à la science et le mot *critique* à la philosophie, qui examine et détermine les concepts d'une science naissante : la physique du dix-huitième siècle, l'analyse économique du dix-neuvième — sur ce terrain je voudrais esquisser deux remarques.

D'abord celle-ci : face aux contre-sens à la Arendt, il faut laisser parler *les narrations mêmes* de l'histoire en acte, suivre la guerre à mort des récits qui *rappellent* la guerre mondiale, août 1914, Versailles, la « Révolution de Novembre » (1918), et où s'opposent mortellement l'Internationisme prolétarien et le nationalisme bourgeois. C'est sur ce fond-là que les interférences évoquées tout à l'heure font problème. L'important, c'est de ne pas superposer artificiellement un méta-langage à cette langue vive de l'histoire : c'est au contraire *dans* le cours narratif de cette langue, dans la « *talking cure* » de l'histoire sous notre écoute, sa narration cathartique (11), que se dénouent les énigmes de la conscience historique.

Althusser a souligné cet aspect dans la pratique de Lacan (tu y insistes dans ton article de *La Pensée* (12)) : que l'analyse freudienne n'opère pas au niveau d'une métalangue. Laissons à Hannah Arendt son méta-discours sur le « totalitarisme ».

Et voici la seconde remarque. Ces dernières années, les parodies les plus naïves (les plus solennelles) de métalangages ont été imposées à la crédulité académique et fort avidement « acceptées ». Dans la plus solennelle de toutes (« la sémanalyse est une métalangue », etc.), il est intéressant de trouver, au point de départ, l'affirmation selon quoi « la

(11) Change 12 = l'Anti-Göring », pp. 97-106-117.

(12) Avril 1972.

vérité » compte parmi « les principes idéologiques ». Car c'est là l'énoncé par excellence de l'empirio-criticisme ou du « révisionnisme philosophique » (13), comme l'appelle Lénine. Que Bogdanov nous assure : « La vérité est une forme idéologique », voilà ce que Lénine ne veut pas laisser passer dans le discours du mouvement révolutionnaire.

Or cette façon de s'enfermer dans un énoncé placé hors de la différence « entre un vrai et non-vrai », c'est la position même de Krieck, le jeune conservateur devenu nazi (14). On entrevoit ici la régression qui va entraîner le « révisionnisme philosophique », à partir de positions néo-positivistes comme celles de Bogdanov, au voisinage de positions à la Krieck, pour qui le Logos a « refoulé et violenté » le Mythos — ou à la Klages, lorsqu'il dénonce « le logocentrisme », la « *Logozentrik* ». Mais laissons là ce type de métadiscours et de métalangue.

Sur ce terrain, la plus grande pertinence est chez Spinoza : c'est de la pratique du récit que provient la « première signification » de vrai et de faux, mais la différence entre l'idée fautive et l'idée vraie est expérimentée à travers l'expérience de la fiction et de la « chimère ». C'est ce domaine qui est donné à l'exploration, dans la jonction énigmatique entre la fonction poétique et la narration.

Décembre 1972.

(13) Change 6, v. pp. 88-90, la note que j'ai ajoutée au « Sur Lucrèce » de Saussure.

(14) Cf. *Théorie du récit*, p. 25 et s.

(*) L'analogie au sens où il en est question dans l'entretien est à entendre en son sens vulgaire. Il ne peut s'agir du sens rigoureux en lequel elle est évoquée et traitée dans *Analogues* : celui de l'analogia chez les géomètres grecs conduisant à la combinatoire du « groupe des quatre », du Vierergruppe de Klein (J.P.F.).

- Six conditions? Un opératisseur, un formailien, un travaillic....
- La poétique est chose sérieuse....
- Serait-ce donc un homme qui se contente de peu? Savoir pourquoi.

Mais en ce monde, à ne faire, et mal, que vieillir,
 Osant de moins en moins, de plus en plus complice,
 La patience parfois vous manque,
 Parfois vous désespère.

— Ainsi donc, le texte n'est plus écrit par l'auteur, c'est l'auteur, au contraire....

— L'auteur signe, mais le texte n'écrit que lui-même.

— Comment le pourrait-il sans écrire autre chose?

— Ses effets? Ou bien ils risquent d'occulter le fonctionnement du texte, ou bien ils y renvoient. Somme toute, au regard du travail, qui est l'essentiel, ils sont en trop.

— A une époque où je cherchais un logement, je faisais chaque nuit le même cauchemar. Des ouvriers du bâtiment installent un échafaudage, ils travaillent vite et le mur monte, alors leur nombre augmente, ils ajoutent à l'échafaudage un étage, ils redoublent d'ardeur, de plus en plus nombreux, un étage encore, puis un autre et un autre, jusqu'au moment, là-haut, où ils posent le toit, véritable foule allant et venant sur l'appareil de planches et de poutrelles, de cordes et de toiles.

— Voici le texte. Où est l'effet?

— Quand tout était fini, ils enlevaient la maison.

Seul,
le poème seul,
dérisoire inventaire,
Douleur,
joie
et douleur,
Que de vivre déjà,
mais qui,
et pas encore !

— Oui ou non, le laboratoire est-il nécessaire?

— Mais il peut être, en certains cas, préjudiciable.

— A qui? L'échec est possible, sans doute, mais en cas, seul en pâtit le chercheur.

— Un de mes amis, qui dirige une équipe de biologistes, avait tenté, au début de sa carrière, une expérience du plus haut intérêt. Dans une région où ne poussait, et pas partout, que le ray-grass, lequel présente plusieurs inconvénients dont avant tout un rendement faible, il avait décidé, d'accord avec les producteurs qui voulaient développer l'élevage, d'implanter une nouvelle variété de dactyle. Etudes des sols, prélèvements, tests, traitements de la graine, semis expérimentaux, ils ont travaillé en laboratoire, lui et son équipe, durant cinq années. Après quoi, fiers d'eux-mêmes, et plus que confiants, car les résultats en laboratoire allaient au-delà de leurs espérances, ils se rendent sur place, ils font ensemençer la majeure partie de la région, et leur dactyle pousse, un miracle! Et pourtant c'était la catastrophe.

— On a deviné. Les vaches n'en voulaient pas?

— Je veux parler de ce qui restait à faire. A retourner au vieux ray-grass.

«Désir tonnerre et la pluie une enfant!» Je commençais ainsi, je me souviens. On s'est gaussé, on s'est signé. — Ne me quitte pas !

«Suis au bain, ai-je écrit, de toute éternité condamné au poème.» On a promis dès que possible une visite. — Ne me quitte pas !

On aimait, on dormait. N'avais-je pas pourtant, nuages de feu, tracé l'épithaphe absolue: «UN ÊTRE SUR LA TERRE EST PASSÉ, QUI PARLAIT ? »

Ne me quitte pas, il fait si noir. Ah! nul au monde n'a de secret, que celui d'être ensemble. Ayons confiance en nous !

Traduction d'un poème de Yunus Emre (prononcer Younous Emré), extrait d'une plaquette qui vient de paraître aux Ed. des Langues orientales. Yunus Emré: Poète mystique du 13^e siècle anatolien (ancienne Asie mineure), appartenant à une confrérie de Derviches. Née dans une période de bouleversements politiques (effondrement de l'empire Seldjucide, implantation de l'empire Ottoman), reflet d'une certaine contestation vaincue par les armes, ignorée sept siècles durant, la poésie de Yunus Emré n'a jamais cessé de vivre parmi la paysannerie. Elle est aujourd'hui redécouverte par les intellectuels turcs à la recherche d'une culture nationale dans un pays en proie, par l'intermédiaire à peine camouflé d'une caste de dirigeants corrompus, à l'impérialisme américain.

Marc Delouze

Ce poème de Younous Emré se rattache à un type d'expression poétique populaire : le « *tekerleme* », qui se caractérise par l'absence d'un thème principal et d'une quelconque logique dans la suite du propos. Ce genre utilise des images et des réflexions systématiquement absurdes qui s'enchaînent par un jeu d'allitérations, de rimes et parfois de clichés verbaux rythmés. Le « *tekerleme* » sert d'introduction au conte populaire. Ainsi la verve du contenu se manifeste par une série de « gags » extravagants et cocasses dont la fonction est de surprendre, d'amuser ou de charmer. On peut imaginer que le « *tekerleme* » reflète subtilement les obsessions du paysan anatolien, ou bien encore que Younous Emré utilise cette forme pour y introduire cryptiquement sa conception du monde.

Guzine Dino

Là sur la branche du prunier
perché j'ai mangé du raisin
Brûlant de rage un champ m'a dit
pourquoi donc manges-tu mes noix
De telles coliques j'en eus
que j'ai le champ calomnié
Vint le colporteur qui me dit
où est ma fille que tu pris
Dans le chaudron j'ai mis l'argile
au vent du nord l'al fait bouillir
A tous ceux qui m'interrogeaient
de la trempe j'offris l'extrait

J'offris du fil au tisserand il n'en fit pas une pelote
 Vite vite il en commanda — qu'il vienne prendre son tissu
 Sur quarante dos de mulets j'ai chargé l'aile d'un moineau
 Deux bœufs s'y sont même essayés
 rien n'y fit elle resta là
 Une mouche a heurté un aigle
 et l'a projeté sur le sol
 Je ne mens pas ceci est vrai j'en vis moi-même la poussière
 Luttant contre un paralytique Il m'a saisi sans mains le pied
 Je n'en ai pu avoir raison il mit le feu à mon essence
 On m'a de la montagne Kaf (1)
 jeté sans façon une pierre
 Qui sur la route ainsi tomba m'abimant le visage ou presque
 Sur le peuplier le poisson mangeait des truffes au goudron
 Et la cigogne y a pondu dis-moi comprends-tu son langage
 A l'aveugle j'ai chuchoté le sourd a saisi mes paroles
 Quant au muet il chante et dit les mots qui gisent sur mes lèvres
 Saignant un bœuf on m'accusa j'en eus un profond repentir
 Le bœuf encor chaud vint et dit c'est mon oie que tu égorgeas
 De cela non plus je n'ai su me garder je n'ai su que faire
 Survint le colporteur qui dit où est ma braise que tu pris
 A la tortue que j'ai défilée — familière aveugle de l'axe (2)
 J'ai demandé quel est ton but — elle va à Kayseri
 Tu dis des paroles Younous qui n'ont aucune vraisemblance
 Le sens se déroband échappe aux regards sourds des Intrigants

FRAGMENTS

Pour toi-même ce que tu crois
il te le faut pour d'autres croire
C'est là le sens des quatre Lois (3)
s'il est un sens qui peut valoir



Ce monde nullement ne sait
ce que je suis ce que tu es



Qui creuse à quiconque une fosse
y culbute toujours lui-même



Nouveaux matins et nouveaux soirs et nouvel âge
Nouvelle époque nouveau temps nouveau partage
Coupe nouvelle et vin nouveau nouvelles mœurs
Nouveaux festins plaisirs nouveaux et nouveaux chœurs



Cette vie hélas a passé
bien tard me vint ce lent éveil
J'ai cru qu'il me serait resté
sur le monde un droit tout pareil



Patrie ne vaut pas plus que Foi
pour qui connaît d'amour la lettre
Peut-il élire église ou foi
celui qui atteint au non-être



(Traduction et adaptation, Guzine Dino et Marc Delouze)

NOTES

(1) **Kaf** : Montagne mythique qui formerait la limite entre le monde visible et le monde invisible ; inaccessible aux hommes. Considérée comme l'extrémité du monde.

(2) **Axe** : Par ce mot le poète évoque une image dans laquelle la tête et la queue de la tortue sont comparées aux deux extrémités de l'axe qui traverse sa carapace.

(3) **Quatre Lois** : La Loi de Moïse, la Loi chrétienne, la Loi de David et la Loi musulmane.

Fragment d'une lettre écrite à la prison de Bursa, le 26 janvier 1941, à un ami prisonnier à Çankiri. Extrait des « Lettres de prison » de Nazim Hikmet, traduites par Munever Andaç, parues aux éditions Maspéro.

« L'écriture est en panne. Seulement, la nuit dernière et cela m'arrive pour la première fois, j'ai, en rêve, récité un poème. Au réveil, deux vers m'en sont restés :

Du plus lointain nid d'aigle
un bruit de moteur,
Sur la plus solitaire des vagues
des boîtes de conserves.

Et alors ? diras-tu. L'industrialisation et patati et patata, peut-être... ; mais pourquoi est-ce que j'en ai rêvé ? »

CHAPITRE DEUX DE LA TRISTESSE

N'est-ce pas, ce chagrin en moi, la nostalgie des lieux où je ne suis pas ?
Dans ces journées d'hiver et de soleil, ou dans mon Istanbul sur le pont,
Ou bien en Adana parmi les journaliers ; [par exemple ;
Sur les montagnes grecques, par exemple,
Ou par exemple en Chine ;
Au chevet par exemple de celle qui plus ne m'aime.
Ou bien ce foie malade est-ce un piège tendu ?
Ou bien ce qui m'a mis dans cet état, serait-ce un rêve ?
Ou bien la solitude sur moi abattue ?
Ou bien l'approche de la quarantaine, serait-ce pas cela ?
Chez moi cette tristesse, chapitre deux de la tristesse,
Sur la pointe des pieds s'en partira comme venue.
Mais il suffira que cet écrit s'achève ;
Il suffira que mon sommeil un peu revienne ;
Il suffira qu'une lettre me parvienne,
Ou bien une nouvelle à la radio...

(Traduits par Abidine et Marc Delouze)

La vie remplissait le cœur de tristesse
dans un après-midi ensoleillé d'avril
tout est en train de mourir et le gosse du voisin
joue avec son cheval de bois

Le vent remuant les feuilles
— mais la mort ne bouge pas —
dans la pluie les oiseaux pâles de l'automne
s'en vont on ne sait où
dans les chambres solitaires aux senteurs de naphthaline
dans les chambres qu'enveloppe la nuit
un enfant dormait
les peupliers les noyers les tilleuls
remaient dans la souffrance

Comme j'étais malade alors
ma bien-aimée comme j'étais malade !
j'errais en pleine nuit
avec dans ma poche une ébauche de suicide
une schizophrénie et un harmonica chromatique
mon Dieu ! comme j'étais seul ! — et dans les champs
je courais en criant
accrochant mon visage à la terre je contemplais
la ville
avec l'ennui évoquant ma jeunesse
venait ensuite ma bien-aimée
— elle était douce et se disait fille d'un juge —
elle venait avec la lune j'ai écrit sur les murs de ma chambre
au prix de mon sommeil des mots
sur la révolte et l'immortalité Kafka etc
habitaient une petite ville
ils s'asseyaient et parlaient de la mort
leurs chapeaux étaient des esquisses
et leurs corps des croquis
ils portaient sur leurs épaules embryonnaires
des capotes militaires
tandis qu'ils discouaient tombait la nuit
et nous faisons l'amour dans la douleur
tes mains sentaient l'oignon et le savon
je t'embrassais les pieds et puis
venait la nuit avec un râle lourd
la nuit recouvrait mon cerveau
je n'allumais pas la lumière
la nuit venait tu t'en allais et je tombais malade
et mon cerveau tremblait comme un pestiféré
sous les couvertures

la nuit filait comme un train
suant à perdre haleine

Mon cœur !
tu n'existes pas
tu es une chanson boîteuse
un fleuve bouillonnant
nourri de douleur et de tristesse
lorsque la nuit tombait
sur la ville petite et poussiéreuse
de cloches
de moutons
de tombeaux
les enfants pleuraient
le monde avait le vague d'un dessin
à la craie faiblement coloré
et l'amour lui-même était vague

Tu
contemples la ville avec silence avec rancune
derrière les fenêtres la tristesse est enrouée
tu es prête pour l'amour et pour la compassion
pour la tendresse et pour la haine
pour la souffrance sur les routes lointaines
personne ne le sait
la ville que tu contemples depuis le haut d'une tour
— terrasse de sensualité —
n'offre plus de chemin pour la chanson de l'amour

ah ! tout
n'est que ce que l'on voit depuis une fenêtre
le monde lui-même n'est qu'une fenêtre
sur quoi nous passons vite comme sur une carte postale
mon cœur
comme un enfant aveugle et claudicant

(Traduction et adaptation, Necmiye Alpay, Marc Delouze)

Ataol Behramoglu est un des poètes les plus affirmés de la nouvelle génération en Turquie. Il vit actuellement en France, travaillant, entre autre, à faire connaître la situation qui est celle de son pays en ce moment. Il fut l'un des huit jeunes turcs qui firent une grève de la faim à Paris, l'année dernière, afin de protester contre les condamnations à mort décidées en Turquie.

M. D.

action poétique

N° disponibles

26. — INÉDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POÈTES ET UN CRITIQUE (*Bellay, Cousin, Della Faille, Godcau, Perret, Venaille et G. Mounin*)... (1c n° 9 F).
27. — POÈMES ESPAGNOLS DE COMBAT et *Tzara, Löwenfels, Volker Braun, Paul Chamberland*... (9 F).
30. — NOUVEAUX POÈTES HONGROIS, POÈTES DE LA R.D.A., et *Sten, Malrieu, Zili, Venaille*. (9 F).
31. — UMBERTO SABA (*traductions et étude de Georges Mounin*) et *Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar*. (9 F).
- 32 - 33. — VLADIMIR HOLAN et *Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre*... (12 F).
34. — OU EN EST LE ROMAN ? par *René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas*... (9 F).
35. — POÈMES DU SUD-VIETNAM — NOVOMESKY — KHLEBNIKOV et *J. Rousselot, C.-M. Cluny*... (9 F).
36. — LA 1^{re} POÉSIE LYRIQUE JAPONAISE et *A. Liehm* (Intervention au 4^e congrès des écrivains tchécoslovaques) et *A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille*... (9 F).
38. — (Formule «poche») : POÈTES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par *M. Loi*, quatre poètes tchécoslovaques, *Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye*... (9 F).
39. — POÈTES IRANIENS D'AUJOURD'HUI, trad. et prés. par *A. Lance et A. Adamov, Biermann, Bialik, Frénaud, M. Regnaut, Michel Vachey, F. Venaille*... (9 F).
40. — PROSES POÉTIQUES, et *Celaya, Kirsanov, Bouritch*. (9 F).
- 41 - 42. — «TEL QUEL» et les problèmes de l'avant-garde, et *Regnaut Vargaftig, Deluy, Ritsos*. (12 F).
43. — MAI 68 : Poèmes suivis d'un débat. *A. Jdanov* : discours, *Henri Deluy* : note à propos du Jdanovisme, *Mitsou Ronat* : Trois essais de formalisation en linguistique, et *Paul Louis Rossi, Claude Adelen, Gabriel Rebourcet, Maurice Regnaut* (9 F).

44. — (Nouvelle formule) **DU REALISME SOCIALISTE** et *Ismaël Kadaré* (poète albanais), *P. Lartigue, C. Dobzynski, P. L. Rossi, Claude Delmas...* (9 F).
45. — **POESIE YIDICH**, trad. et prés. *Ch. Dobzynski, et J. Roubaud, Joseph Guglielmi, Alain Lance, Mitsou Ronat* (sur *M. Leiris*), *Elisabeth Roudinesco* (*L'inconscient et ses lettres*) (9 F).
46. — **SPECIAL BERTOLT BRECHT** : *M. Regnaut, V. Braun, P. Schütt, A. Lance, J. Tailleur, H. Deluy, M. Gansel, E. Roudinesco, H. Roussel.* — *Poèmes* : *Gyorgy Somlyo, Vassilis Vassilikos, Lionel Ray, Maurice Regnaut.* (9 F).
47. — **QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER, — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX**, et *P. L. Rossi, M. Regnaut, A. Garcia, V. Feyder, G. Le Gouic, G. Jouanard, J. Poels, M. Ronchin, B. Govy, C. Peloux, A. Cru, P. Lagrue, J. Cadenat, Gunter Kunert, Karl Mickel, Angel Valente.* (9 F).
48. — **MAIAKOVSKI et les FUTURISMES — MANIFESTES FUTURISTES RUSSES** : *Khlebnikov, Asséev, Trétiakov, Bourliouk, Lifschits, Kroutchonykh, etc.* *Entretiens avec V. Pozner et L. Robel, présentation H. Deluy, et Bernard Vargaftig, Charles Dobzynski, Lionel Ray, Alain Lance, P.-L. Rossi, E. Roudinesco* (ce numéro 12 F).
49. — **COMMUNE DE BUDAPEST : 1919** — *G. Lukacs : La politique culturelle de la République des Conseils.* — *L. Kassak : Lettre à Bela Kun — Moholy-Nagy : Un scénario.* — *S. Barta, G. Illyes, T. Dery, E. Roudinesco : Psychanalyse à l'origine.* — *A. Jozsef : Hegel, Marx, Freud.* — *C. Dobzynski : René Char ou la justesse.* *Guillevic, M. Füst, J. Guglielmi, C. Adelen, N. Naderpour, M. Delouze, R. Arnaud, C. Held, A. Raynaud, P. Lartigue...* (ce numéro 12 F).
50. — **UNE LITTÉRATURE PERDUE** (Problèmes du récit) *J. C. Montel, Y. Mignot, M. de Gandillac, M. Ronat et P.-L. Rossi* (sur *J.-P. Faye*). *Cl. Francillon, Ph. Boyer* (sur *Robert Pinget*) — *J.-L. Parant* — *E. Roudinesco* (sur *Raymond Roussel*). — *Walter Benjamin* (un inédit sur la «Crise du roman»), *N. Leskov* — *W. Kuchelbecker* — *M. Lowry* — *Poèmes d'O. Mandelstam, traduits et présentés par Serge Andrieu* — *Poèmes de A. Bosquet, R. Doukhan, D. Grandmont, M. Regnaut, C. Roy, C. Tessier* (ce numéro 12 F).
51. - 52. — **AGITPROP et LITTÉRATURE OUVRIÈRE EN ALLEMAGNE — 1919-1933 et 1947-1972** : Ce numéro porte sur deux pé-

riodes notamment caractérisées par la tentative de lier l'activité littéraire à la lutte politique, la République de Weimar, dans les années 20 à 30, et la République fédérale, aujourd'hui. Des poèmes, de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle, jalonnent l'histoire d'une tradition démocratique et révolutionnaire. D'autres représentent les deux périodes étudiées. Ce numéro, réalisé par Alain Lance, comprend des études ou des traductions de Jean Mortier, Hélène Roussel, Guillevic, Maurice Regnaut, Françoise Lagier, Lionel Richard, Henri Deluy. Deux textes inédits en français de Franz Mehring («l'art et le prolétariat»), un manifeste de Grosz et Heartfield, un entretien et des poèmes de H. M. Enzensberger, un extrait du scénario du film «Kühle Wampe» de Brecht et Dudow, une chronologie détaillée, une approche bibliographique, complètent cet ensemble. Elisabeth Roudinesco donne un article sur «Mao-Tse Toung et la littérature de propagande». On trouvera dans ce même numéro des poèmes du Hongrois Ferenc Juhasz, de Claude Adelen, Serge Andrieu et Lionel Ray. (Ce numéro double 15 F).

Supplément au n° 53 — VIETNAM: *Poèmes de Xuang Huang, Chinh Huu, Hoang Trung Thong, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Joseph Guglielmi, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Michel Ronchin, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.* (Ce n°: 6 F).

Quatre numéros : 34 F (France) - 38 F (Étranger)

RECUEILS PUBLIES PAR « ACTION POÉTIQUE » :

« CET OBLIQUE RAYON », poèmes de Gérard Neveu, lithographies de Pierre Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaelli, Pierre Vitali, Jacques Winsberg : 50 F.

« UN POÈTE DANS LA VILLE », poèmes de Gérard Neveu, montage de Jean Malrieu et Jean Todrani : 5 F.

TITRES DISPONIBLES DANS LA COLLECTION « Alluvions » :

Gérard Neveu: «LES 7 COMMANDEMENTS», Luc Boltanski: «POÈMES», Galil: «LE MAÎTRE-MUR», Michel Flayoux: «FENÊTRES OUVERTES», André Portal: «ON PEUT VIVRE», Denise Miège: «GESTUAIRE».

————— Chaque volume: 3 F — 6 vol. 16 F. —————

Nom : Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne pour an (s) à la revue **Action Poétique**.

1 an (4 n°) France 30 F. Etranger 36 F.

2 ans (8 n°) 60 F. 72 F.

Soutien (4 n°) 100 F. (8 n°) 200 F.

— Je désire également recevoir :

- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par **Action Poétique** :
- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de F. par :

- chèque postal - mandat postal
- chèque bancaire - mandat-lettre

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 19, rue E.-Dubois, Paris (14°).

A le

Signature :

P. S. - Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS

21, rue de Richelieu - Paris 1^{er}

ANTHOLOGIES

Volumes reliés pleine toile

Paul Eluard : POEMES POUR TOUS
Aragon : AVEZ-VOUS LU VICTOR HUGO ?
Nazim Hikmet : CHOIX DE POEMES
ANTHOLOGIE DE NOUVELLES BULGARES
ANTHOLOGIE DE LA POESIE MACEDONIENNE

Volumes brochés, couverture illustrée

A.P. Lafont : ANTHOLOGIE DE LA POESIE OCCITANE
Rafaël Alberti : QUI A DIT QUE NOUS ETIONS MORTS ?
N. Baratchavli : LE DESTIN DE LA GEORGIE
V. Malakovski : VERS ET PROSES
Yannis Ritsos : LA MAISON EST A LOUER

COLLECTION PETITE SIRÈNE

Reliés toile, numérotés

Pierre Unik : CHANT D'EXIL
Hubert Juin : LE CINQUIEME POEME
Pierre Albert-Birot : LE PONT DES SOUPIRS
Norge : BAL MASQUE PARMi LES COMETES
Jean Rousselot : A QUI PARLE DE VIE
Léon Robel : MANIFESTES FUTURISTES RUSSES

ROMANS - NOUVELLES

Pierre Gamarra : LE MAITRE D'ECOLE (nouvelle édition)
Jacques Roumain : LA MONTAGNE ENSORCELEE
Pierre Unik : LE HEROS DU VIDE

— e f r —

LE PAVILLON

ROGER MARIA EDITEUR

5, rue Rollin - 75005 PARIS - Tél. 328 84 29 - C.C.P. Paris 10.865.02

-
- Julien TEPPE
Vocabulaire de la vie amoureuse
Préface de Cecil Saint Laurent 24,00 F
 - Jérôme FAVARD
Comment ne pas les manquer (un art de pêcher
.... et de vivre)
Préface de Pierre Dac 7,50 F
 - Fereydoun HOVEYDA
Histoire du roman policier
Avant-Propos de Jean Cocteau 15,00 F
 - J.-L. JAZARIN
L'esprit du Judo (Entretien avec mon maître - 2e éd.)
Avant-propos du Maître M. Michigami 19,50 F
 - Docteur Bernard MULDWORF
Liberté sexuelle et nécessités psychologiques 10,00 F
 - Docteur Janine NEBOIT-MOMBET
Qui était le marquis de Sade ?
Préface d'Hubert Juin 21,00 F
 - Jérôme FAVARD - Jean ROCCHI
Scandales à l'O.R.T.F.
Préface de Marcel Bluwal 7,50 F
 - Glette ZIEGLER
Amours, Complots et Révolutions
21 chroniques de l'Histoire de France
Préface d'Alain Decaux 20,00 F
 - Lydla LAINÉ
Pour un jour Insolent (poésies)
Lettre liminaire de Jean Rousselot 16,00 F
 - Guy FAU
L'affaire des Templiers
Préface de Jacques Madaule 17,00 F
 - Etienne WEILL-RAYNAL
Le double secret de Jeanne la Pucelle
Préface d'André Billy 24,00 F
 - Odet DENYS
Qui était Le Chevalier de Saint-Georges ?
Préface de Pierre Cot 18,00 F
-

Diffusion pour MM. les libraires

ODEON-DIFFUSION, 24, rue Racine - 75006 PARIS - Tél. 033 77 95

EDITIONS SOCIALES

THEORIE DE LA LITTERATURE ET CULTURE

Histoire littéraire de la France

tome 1: des origines à 1600	cartonné 40,00 F
tome 2: de 1600 à 1715	cartonné 30,00 F
tome 3: de 1715 à 1789	cartonné 30,00 F
tome 4: de 1789 à 1848	
1ère partie	cartonné 40,00 F
2ème partie	cartonné 40,00 F

— Collection Problèmes

Lectures du réel (Pierre Barberis)

1 volume 15,00 F

Sociologie et idéologie (Michel Dion)

1 volume 15,00 F

Littérature, politique, idéologie (Claude Prévost)

1 volume 15,00 F

Interventions. Socialisme. Avant-Garde. Littérature.

(J. Thibaudeau)

1 volume 15,00 F

— Collection Notre Temps

Culture, personnalité et sociétés (Gérard Belloin)

1 volume 7,50 F

La Culture au présent (Roland Leroy)

La culture : sa conception - son développement sont l'objet d'un débat idéologique et politique de plus en plus vif

1 volume 15,00 F

La pensée utopique de William Morris (Paul Meier)

L'auteur s'est efforcé de restituer dans sa réalité et sa signification toute la pensée utopique de Morris. Il était en effet intéressant de découvrir à quel point sa réflexion s'enrichit et s'approfondit depuis l'utopisme embryonnaire des années pré-marxistes jusqu'à l'assimilation ininterrompue du matérialisme historique et dialectique.

1 volume 90,00 F